

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY**

CALL No. 059.095/J.A.
26231

D.G A. 79.



JOURNAL ASIATIQUE

HUITIÈME SÉRIE

TOME XVIII



STOFFAGE D'ARTOIS

1805

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX.

RÉDIGÉ

PAR MM. BARRIER DE MEYNAUD, A. BARTH
R. BASSET, CLEMONT-GANNEAU, J. DARMESTETER, J. DERENDORF
FIEB, FOUCAUX, HALÉVY
MASPERO, OPPERT, RENAN, E. SENART, ZOTENBERG, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

HUITIÈME SÉRIE

TOME XVIII

26231

059.095

J. A.



M DCCC XCI

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 26231.....

Date..... 1-4-57.....

Call No. 059.095/ I.A.....

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET-AOÛT 1891.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 26 JUIN 1891.

La séance est ouverte à 3 heures et demie, par M. Ernest Renan, président.

Le procès-verbal de la précédente séance générale est lu et la rédaction en est adoptée.

Sont nommés membres de la Société :

MM. MAUNOIR (Charles), secrétaire général de la Société de géographie, présenté par MM. Ernest Renan et Barbier de Meynard;

Georges BÉNÉDITE, attaché au Musée du Louvre, présenté par MM. Barbier de Meynard et Rubens Duval.

La parole est donnée à M. Rubens Duval, qui lit, au nom de la Commission des censeurs, son rapport sur l'état des finances de la Société. Sur la proposition du rapporteur, la Société vote des remerciements à la Commission des fonds.

M. Berger, en présentant le *Choix de lettres d'Eugène Burnouf*, s'exprime en ces termes :

Je suis chargé par les éditeurs d'offrir à la Société asiatique le présent volume, intitulé : *Choix de lettres d'Eugène Burnouf*, 1826-1852¹. Ces lettres, recueillies et publiées par sa fille aînée, M^{me} Léopold Delisle, sont accompagnées d'une précieuse bibliographie des travaux d'Eugène Burnouf, qui est l'œuvre de M. Delisle.

Il ne m'appartient pas de parler d'Eugène Burnouf, en présence de tant d'hommes éminents bien mieux qualifiés que moi pour le faire.

Il est un fait pourtant que je ne puis me dispenser de relever, c'est la place considérable que tient dans ses lettres et que tenait dans sa vie et dans ses constantes préoccupations la Société asiatique, dont il a été l'un des fondateurs et dont il est resté l'un des inspireurs.

Les lettres d'Eugène Burnouf nous font assister au magnifique épanouissement des études orientales auquel les savants français, allemands, anglais, danois, de la première partie de notre siècle, ont travaillé d'un commun accord, et d'où est sortie notre Société. A côté du Commentaire sur le Yaçna, de l'Introduction au bouddhisme indien, des études sur le pali et sur le zend et de ces magistrales introductions au *Bhāgavata Purāṇa*, qui portent au plus haut degré ce caractère impersonnel qui est la marque souveraine de la science, la correspondance d'Eugène Burnouf nous le fait voir vivant, travaillant et luttant pour les idées qu'il croyait justes et saines.

On y admirera sa grande simplicité, la vivacité de son esprit, l'ardeur de ses sentiments et de ses convictions scientifiques, la sûreté de sa méthode, et surtout cette suite dans le travail et dans les idées qui lui a permis de faire de si

¹ *Choix de lettres d'Eugène Burnouf*, 1826-1852, suivi d'une bibliographie avec portrait et fac-similé. Paris, Champion, 1891, in-8°.

grandes choses et d'exercer une action si salutaire sur les destinées des études orientales.

M. Maspero donne lecture d'un mémoire sur le rôle des forgerons dans le culte d'Horus. La légende locale d'Edfou assurait que le dieu de la ville, un Horus, avait autour de lui pour le servir une troupe de *forgerons* qui tenaient une place importante dans la domesticité du temple. Ces forgerons formaient une classe à part dont les membres, armés de la pique et du ciseau, accompagnaient le dieu dans ses campagnes, et dont le chef était le second prêtre du temple. Ils forgeaient ou ne forgeaient plus, mais leur ancien nom de *forgerons* leur était resté et indiquait leur origine. Il y a là une situation analogue à celle qu'on observe encore chez les peuples de l'Afrique équatoriale, où les forgerons forment un des corps de l'état et fournissent aux chefs de tribus des compagnons et des conseillers. Peut-être faut-il voir dans la légende égyptienne la trace d'une origine africaine du culte de l'Horus d'Edfou, lequel ne ressemble en rien à celui de l'Horus fils d'Isis qu'on adorait dans la Basse-Égypte.

M. Philippe Berger fait une lecture sur l'inscription de la statue du roi Panémou. Cette inscription a été trouvée à Singerli, dans la région de l'Amanus, au cours des fouilles exécutées par le Comité oriental de Berlin. Elle est longue de 23 lignes et gravée en relief sur la robe d'une statue. Au bout de quatre ans elle n'a pas encore été livrée au public savant.

et l'on est réduit à en attendre la publication. M. Berger met sous les yeux de la Société une petite photographie de l'inscription que M. Renan doit à la libéralité de S. E. Hamdy-bey. Cette photographie, insuffisante pour l'étude, parce qu'elle ne laisse voir que le tiers ou le quart de la longueur des lignes, permet de se rendre compte du caractère de l'alphabet et, jusqu'à un certain point, de la langue de l'inscription. L'écriture est celle des anciennes inscriptions araméennes; la langue aussi est araméenne, avec certaines particularités par lesquelles elle se rapproche soit de l'hébreu, soit du phénicien. M. Berger termine en donnant, avec de grandes réserves, la traduction des quelques mots qu'il a pu déchiffrer. Il en résulte que cette statue est celle d'un roi Panémou fils de Bodeïd, à qui elle a été élevée par son fils. L'inscription est mise dans la bouche du fils, qui prend la parole, après un protocole de trois ou quatre lignes contenant sa généalogie et sans doute la date, pour raconter les exploits de son père et les siens, et notamment leurs relations avec les rois d'Assyrie.

M. Halévy communique une série d'observations sur l'inscription phénicienne de Sidon et sur l'inscription de Panémou. (Voir ci-après, p. 13.)

M. Oppert annonce qu'il est chargé par le Congrès des orientalistes qui se réunira, cette année, à Londres de faire connaître que les membres souscripteurs au Congrès et les élèves des écoles orientales obtiendront des compagnies de chemins de fer

une réduction de moitié sur le prix du voyage. M. le Président donne acte à M. Oppert de cette information et rappelle que la Société, tout en laissant à chacun de ses membres le droit d'assister au futur Congrès, n'y sera pas représentée par un délégué officiel.

Il est procédé au dépouillement du scrutin. Tous les membres sortants sont réélus.

La séance est levée à 5 heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'India Office : *Bibliotheca Indica*, old series n° 265; new series n° 262, 776, 786, 788. Calcutta, 1891, in-8°.

— *Indian Antiquary*, May 1891. Bombay, in-4°.

Par la Société : *Proceedings of the Royal Geographical Society*, June 1871. London, in-8°.

— *Journal of the Royal Asiatic Society*, Jan.-oct. 1889 et jan.-oct. 1890 (tomes XXI et XXII). London, in-8°.

— *Bulletin de l'Institut égyptien*, 3^e série, I, année 1890. Le Caire, 1891, in-8°.

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XLV, 1 Hef 1891. Leipzig, in-8°.

— *Transactions of the Asiatic Society of Japan*. Vol. XIX, part I. March 1891, in-8°.

— *Société de géographie*, comptes rendus, n° 11-13. Paris, 1891, in-8°.

— *Bulletin*, 1^{er} trimestre 1891, in-8°.

Par la Société : *The American Journal of Philology*. Baltimore. April 1891, in-8°.

— *Transactions of the American Association*, 1891, vol. XXI, in-8°.

Par l'Académie de Saint-Petersbourg : *Mémoires*, t. XXXVIII, n° 2, 1891, in-4°; t. III, livraison 1.

— *Mélanges asiatiques*. Saint-Petersbourg.

Par le Ministère de l'instruction publique : *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, t. I, fasc. II; *Cinq tombeaux thébains de la XVIII^e dynastie*, par Ph. Virey, 1891, in-4°. — T. VII, 2^e fasc. : J. Bourgoïn, *Précis de l'art arabe*. Paris, 1891, in-4°. — 4^e fasc. : P. Ravaisse, *Essai sur l'histoire et la topographie du Caire*, 2^e partie, 1891, in-4°.

Publications de l'École des langues orientales vivantes : *Histoire du saltan Djelal-ed-Din Mankobirti, prince du Kharezm*, par Mohammed en-Nesawî, texte arabe publié par O. Houdas. Paris, 1891, in-4°.

Par les éditeurs : *Revue critique*, n° 19-25. Paris, 1891, in-8°.

— *Bolletino*, n° 29-31. Firenze, 1891, in-8°.

— *Choix de lettres d'Eugène Barnouf*, 1825-1852, suivi d'une biographie avec portrait et fac-similé. Paris, 1891, in-4°.

— *Journal des Savants*, mars et avril 1891, in-4°.

— *Revue archéologique*, mars-avril 1891, in-8°.

Par les éditeurs : *Polybiblion*, parties technique et littéraire, mai et juin 1891, in-8°.

— *Comité de conservation de l'art arabe*. Le Caire, 1891, in-4°.

— *The orientalist*. Vol. IV, parts III and IV. Kandy, 1891, in-4°.

— Par les auteurs : L. Lapatinsky, *Dictionnaire russe-kabardien*. Tiflis, 1890, in-8°.

— Allotte de la Fuye, *Le trésor de Sainte-Blondine*. Grenoble, 1891, in-8°.

— Gaur Das, *Kalighat and Calcutta*, 1891, in-8°.

— Siouffi, *Supplément n° I au Catalogue de monnaies arabes publié en 1879*. Mossoul, 1891, in-8°.

— Habib, *Berg-i-sebz* (en persan). Constantinople, 1890, in-8°.

— *Destourché*, 3^e édition. Constantinople, 1890, in-8°.

— *Mumâresati-farsyê*. Constantinople, 1890, in-8°.

— Munif Pacha, *Medjmoua-i fanouan*. Constantinople, 1890, in-8°.

— Kemal Effendi, *Muntakhibâti-Schahnâmé*. Constantinople, 1891, in-8°.

— A. Bergaigne et V. Henry, *Manuel pour étudier le sanscrit védique*. Paris, 1890, in-8°.

— Cousens, *The caves of Nadsur and Karsambla*. Bombay, 1891, in-8°.

— Francisque Mège, *Un registre d'état civil de l'année 1793*. Clermont-Ferrand, 1891, in-8°.

Par les éditeurs : Schefer, *État de la Perse en 1660*, par le P. Raphaël du Mans. Paris, 1890, in-8°.

— Auguste Mouliéras, *Les fourberies de Si Djéha, contes kabyles*, t. I, texte. Oran, 1891, in-8°.

— J.-D. Luciani, *Traité des successions musulmanes (ab intestat)*. Paris, 1891, in-8°.

— G. Delphin, *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*. Paris-Alger, 1891, in-8°.

— J. Lippert, *De epistula pseudaristotelica περὶ βασιλείας commentatio*. Berolini, 1891, in-8°.

— J. Bachmann, *Secundi philosophi tacitarni vita ac sententiæ*. Berolini, 1888, in-8°.

— J. Bachmann, *Die Philosophie des Pythagoræers Secundus*. Berlin, 1888, in-8°.

— A. Bloch, *Phœnicisches Glossar*. Berlin, 1891, in-8°.

ANNEXE

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 26 JUIN 1891.

COMMUNICATION DE M. J. HALÉVY.

I

L'inscription phénicienne de Sidon que M. Renan a récemment publiée dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 2^e volume, n^o 3, p. 75-77, contient un certain nombre d'expressions sur lesquelles l'éminent orientaliste ne s'est pas prononcé d'une manière définitive. Je demande la permission de présenter à la Société le résultat de mes efforts en vue de résoudre ce petit problème.

Le texte transcrit en caractères hébreux se compose de deux lignes; la séparation des mots ne souffre de doute que pour quatorze lettres dont neuf terminent la première ligne et quatre commencent la deuxième ligne.

חסנחתו אש יתן עבדמסכר רבערלספת
רבשני בן בעלצלח לאדני לשלטן יברך

La traduction des mots séparés est ainsi donnée par M. Renan, et il ne saurait y en avoir d'autre :

Offrande faite par Abdmiskar . . . , fils de Baalsilleh, à son seigneur Salman. Qu'il le bénisse.

Il reste à expliquer les deux groupes obscurs רבערלספת et רבשני. Examinons d'abord le premier, en nous aidant de quelques considérations préliminaires.

Le nom propre Abdmiskar n'étant suivi d'aucune indication de parenté ou de servage, telle que בן « fils », אח « frère »,

אש « homme, mari », עבד « serviteur », il est évident que le mot suivant représente l'épithète du personnage, et, en effet, le mot רב « grand, chef, préposé », ainsi que l'a vu M. Clermont-Ganneau, répond au grec ἀρχων. Or comme le titre רב n'est pas particulier aux chefs de corporations ouvrières, mais s'applique indifféremment à tout préposé ou fonctionnaire supérieur, on n'est pas obligé de voir dans עבד un corps de métier exclusivement à toute autre classe d'individus. Le sens exact de ce terme me semble résulter d'Isaïe, XXXI, ב, qui donne aux commerçants sidoniens סַחַר צִירִין le qualificatif de עֹבֵר יָם « traversant la mer ». Les nombreux voyageurs qui s'embarquaient sur des navires sidoniens pour se rendre dans les colonies phéniciennes ont certainement dû s'adresser à une administration particulièrement créée dans l'intérêt de la navigation; il paraît donc assez probable que le personnage nommé Abdmiskar était le chef de bureau de cette administration.

Séparé des cinq lettres que je viens d'expliquer, le groupe לספס ne peut former qu'un seul mot, et notamment un mot qui est déjà connu par l'inscription de Méscha' (l. 21) et suffisamment commenté par la phrase אשר יספסי על הארץ de la même inscription et par l'expression ויספננם de l'inscription d'Eschmunazar; c'est l'infinitif du verbe יסף « ajouter, augmenter », précédé de la préposition ל « à, pour »; comparez l'hébreu לשבת, לרדה, לרעה, לרעה, לרעה.

Cette explication, en somme satisfaisante, du premier groupe, semble de nature à jeter un jour nouveau sur le groupe qui figure au début de la seconde ligne. Le verbe transitif יסף exige impérieusement un complément direct, seul ou suivi d'un complément indirect, comme c'est le cas des exemples précédemment cités. Ce second complément qu'indiquent les prépositions ל, על, ב, et d'autres encore n'a naturellement pas de place dans les cinq lettres רכשני; il ne faut donc y chercher que le seul complément direct, lequel ne saurait être autre que le bilitère רב « abondance, gran-

deur, gloire, prospérité ». On lit dans le livre d'Esther, V, 11, Haman fit (à sa femme et à ses amis) le récit de כבוד עשרו ורב בני « sa grande richesse et de la haute position de ses fils ». Le reste ne présente plus de sérieuse difficulté. L'idée qui vient d'abord à l'esprit d'envisager שני comme l'état construit, de שנים « années », n'aboutit point à un sens qui convienne au contexte; elle doit être définitivement abandonnée, et il ne reste qu'à voir dans ce mot, soit un nom d'homme שני = *Secundus*, soit l'état construit du nom de nombre שנים, héb. שְׁנַיִם « deux », auquel cas on prendra le mot suivant בן pour l'état construit du pluriel בָּנִים, prononcé *bené* = héb. בָּנָי; la composition שְׁנֵי בָנִים « les deux fils de » figure notoirement dans l'inscription de Malte.

Le texte que nous étudions peut donc se traduire de la manière suivante :

Offrande faite par Abd-Miskar, chef (de l'administration) des voyageurs, pour augmenter la prospérité de Šent, fils (ou des deux fils) de Ba'alhilléh, à son seigneur Šalman. Qu'il le bénisse!

II

Un hasard des plus inattendus ayant mis sous mes yeux la petite photographie malheureusement si imparfaite de l'inscription dite de Panémou que M. Berger publie dans son ouvrage sur l'alphabet sémitique, j'en ai reçu certaines impressions qui ne sont peut-être pas sans quelque intérêt pour la question relative à la langue de la Syrie septentrionale.

Si mon sentiment ne me trompe, le texte de Panémou est rédigé dans un dialecte franchement phénicien qui était fort probablement celui des peuplades hétéennes. D'abord le père de Panémou s'appelle בַּדַּד « membre du dieu *Çad* », nom purement phénicien et inusité chez les peuples araméens; puis la forme dédicatoire וְזִכְרִי « cette stèle » a un air non araméen assez sensible; en araméen archaïque, ce serait

𐤏𐤕 𐤏𐤕𐤁𐤏; enfin le pronom de la première personne est clairement écrit 𐤍𐤏, forme inconnue à l'araméen, ainsi qu'à toutes les langues sémitiques du sud. Ceci suffit pour classer l'hétéen dans la famille phénicienne, ainsi que je l'ai soutenu dans plusieurs de mes écrits, contrairement à la tradition qui place l'habitat primitif des Araméens dans la Haute-Syrie et dans la Mésopotamie septentrionale.

J'ajoute un mot : Cette inscription ne m'a pas fait l'effet d'un texte très ancien; l'écriture est passablement dégénérée; le monument ne semble pas être antérieur au vi^e siècle. Il se peut donc que le Panémou de ce texte ne soit pas le roi de Sam'al vaincu par Tiglathphala-ar II. Cela, sous toutes réserves.

TABLEAU
DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU 16 JUIN 1891.

PRÉSIDENT HONORAIRE.

M. BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE.

PRÉSIDENT.

M. Ernest RENAN.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. BARBIER DE MEYNARD.

E. SENART.

SECRÉTAIRE.

M. James DARMESTETER.

SECRÉTAIRE ADJOINT ET BIBLIOTHÉCAIRE.

M. Rubens DUVAL.

TRÉSORIER.

M. le marquis Melchior DE VOGÜÉ.

COMMISSION DES FONDS.

MM. DROUIN.

SPECHT.

CLERMONT-GANNEAU.

XVIII.

2

ÉDITION DE 1891.

CENSEURS.

MM. ZOTENBERG.

Rubens DUVAL.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. OPPERT.

J. HALÉVY.

Michel BRÉAL.

BERGER.

HOUDAS.

CORDIER.

DE ROCHEMONTEIX.

DIEULAFOY.

l'abbé BARGÈS.

FOUCAUX.

J. DERENBOURG.

d'HERVEY DE SAINT-DENYS.

Ch. SCHEFER.

FEER.

LANCEREAU.

SPIRO.

le D^r LECLERC.

A. BARTH.

MASPERO.

H. DERENBOURG.

Sylvain LÉVI.

Clément HUART.

RODET.

ZOTENBERG.

RAPPORT DE M. SPECHT,

AU NOM DE LA COMMISSION DES FONDS,

ET COMPTES DE L'ANNÉE 1890.

Messieurs,

Cette année, la Société a eu à payer les frais d'impression des *Chants populaires des Afghans*; aussi les dépenses se sont-elles élevées à 19,310 fr. 50; les recettes ont été de 23,341 fr. 58, donnant un excédent de 4,031 fr. 08. Si l'on a atteint ce chiffre, c'est grâce à M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts qui a bien voulu nous allouer, outre la souscription ordinaire annuelle, une somme de 3,000 francs pour payer une grande partie des frais du nouveau volume de la Collection des auteurs orientaux et encourager nos travaux par cette mesure libérale.

Vous remarquerez dans les comptes un nouveau chapitre qui comprend toutes les dépenses pour la réorganisation de la bibliothèque: on a acheté, en 1890, des fiches et registres pour 190 fr. 20. Une obligation du chemin de fer de l'Est a été remboursée et nous avons acheté vingt obligations nominatives de la même compagnie. Le compte courant avec la *Société générale* se montait au 31 décembre dernier à 11,853 fr. 55, au lieu qu'en 1889 à la même époque, il était de 15,914 fr. 10. Votre Commission des fonds, tout en assurant le fonctionnement régulier de la caisse, étudie les moyens de réduire le plus possible les fonds disponibles du compte courant qui rapportent seulement 1 demi p. 0/0.

DÉPENSES.

Honoraires du libraire pour le recouvrement des cotisations.....	549 ^f 00 ^s	
Frais d'envoi du <i>Journal asiatique</i>	366 00	
Ports de lettres et de paquets reçus....	75 25	
Frais de bureau du libraire.....	101 75	1,488 ^f 00 ^s
Dépenses diverses soldées par le libraire, dont 340 francs pour le <i>Journal asiatique</i>	396 00	
Honoraires du sous-bibliothécaire.....	1,200 00	
Service, étrennes.....	242 00	
Chauffage, éclairage, etc.....	120 55	
Reliure et frais de bureau.....	117 00	1,964 15
Contribution mobilière.....	76 05	
Contribution des portes et fenêtres....	18 35	
Réorganisation de la bibliothèque (achat de fiches et de registres).....	190 20	
Frais d'impression du <i>Journal asiatique</i> en 1890.....	7,543 35	
Indemnité au rédacteur du <i>Journal asiatique</i>	600 00	15,762 85
Frais d'impression des <i>Chants populaires des Afghans</i>	7,619 50	
<i>Société générale</i> . Droits de garde, timbres, frais de conversion sur 10 obligations de l'Est, etc.....		95 50
TOTAL des dépenses de 1890.....		19,310 50
Achat de 10 obligations de l'Ouest (nouv.).....		8,736 50
Espèces en compte courant à la <i>Société générale</i> au 31 décembre 1890.....		11,853 55
ENSEMBLE.....		<u>39,900^f 55^s</u>

L'ANNÉE 1890.

RECETTES.

116 cotisations de 1890.....	3,480 ^f 00 ^s	} 8,016 ^f 90 ^s
37 cotisations arriérées.....	1,110 00	
3 cotisations à vie.....	500 00	
94 abonnements au <i>Journal asiatique</i> de 1890.....	1,860 00	
Vente des publications de la Société...	666 90	
Intérêts des fonds placés :		
1 ^{re} Rente sur l'État 3 p. o/o.....	1,800 00	} 7,324 68
à 1/2 p. o/o.....	450 00	
Legs Sanguinetti (en rente 4 1/2 p. o/o)...	410 00	
2 ^o 65 obligations de l'Est, 1 ^{er} se- mestre (5 p. o/o).....	747 ^f 95 ^s	
64 obligations de l'Est, 2 ^e se- mestre (5 p. o/o).....	736 ^f 44 ^s	
3 ^o 60 obligations d'Orléans (3 p. o/o).....	873 00	
4 ^o 58 obligat. Lyon-fusion (3 p. o/o).....	796 34	
5 ^o 60 obligat. de l'Ouest (3 p. o/o).....	873 00	
6 ^o 30 obligat. Crédit foncier 1883 (3 p. o/o).....	436 50	
7 ^o 20 obligations de l'Est (nouveau) (3 p. o/o).....	137 50	
Intérêts des fonds disponibles déposés à la Société générale.....	63 95	
Souscription du Ministère de l'instruc- tion publique.....	2,000 00	} 5,000 00
Crédit alloué par l'Imprimerie nationale en dégrèvement des frais d'impression du <i>Journal asiatique</i>	3,000 00	
Allocation du Ministère de l'instruction publique pour l'impression des <i>Chants populaires des Afghans</i>	3,000 00	
TOTAL des recettes de 1890.....	23,341 58	
Remboursement d'une obligation de l'Est (5 p. o/o).....	644 87	
Espèces en compte courant à la Société générale au 31 décembre de l'année précédente (1889).....	15,914 10	
TOTAL égal aux dépenses et à l'encaisse au 31 dé- cembre 1890.....	39,900 ^f 55 ^s	

RAPPORT

DE LA COMMISSION DES CENSEURS SUR LES COMPTES
DE L'EXERCICE 1890,
LU DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 JUIN 1891.

Messieurs,

Le rapport de votre Commission des fonds pour l'année 1890, comparé avec celui de l'exercice précédent, présente peu de différences notables. Les recettes ordinaires forment un total de 20,341 fr. 58; les recettes correspondantes de 1889 étaient un peu plus élevées, grâce à une rentrée abondante des cotisations arriérées, dont le nombre est aujourd'hui plus restreint. En sens inverse, le revenu de notre fonds de réserve, qui, chaque année, s'accroît par de nouvelles entrées, est en augmentation. Pendant l'exercice 1890, il a été fait l'acquisition de 20 obligations nominatives de la Compagnie de l'Est; si l'on déduit une obligation de la même compagnie sortie au tirage, il en résulte pour notre fonds de réserve un accroissement de 19 obligations de l'Est.

Les dépenses ordinaires sont les mêmes que celles des années précédentes et leur total varie peu. Mais le chapitre des dépenses extraordinaires s'est trouvé grossi d'une somme de 7,619 fr. 50 payée pour l'impression des *Chants populaires des Afghans*, comme nous vous l'avions annoncé dans notre dernier rapport. Cette dépense à laquelle était destinée une partie des fonds déposés à la *Société générale* a été diminuée de 3,000 francs, montant de l'allocation accordée par le Ministère de l'instruction publique pour cette publication. Grâce à cette libéralité, notre compte courant à la *Société générale* se soldait encore au 31 décembre 1889 par un crédit

de 15,914 fr. 10, somme largement suffisante pour faire face à de nouvelles publications, même en réservant la part de l'imprévu. Il résulte de cet examen que l'état de notre Société continue à être prospère. Si, en effet, la mort ou des défections laissent des vides dans nos rangs, de nouveaux membres viennent sans relâche occuper la place des manquants. Nous constatons cependant une légère différence en moins dans le chiffre des cotisations ordinaires, qui, de 124 en 1889, est descendu en 1890 à 116; les abonnements au journal de la Société ne s'élèvent plus qu'à 94 au lieu de 124. Mais le chiffre de la vente des publications a presque doublé. 666 fr. 90 au lieu de 382 francs.

H. ZOTENBERG, R. DUVAL.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

I

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Nota. Les noms marqués d'un * sont ceux des Membres à vie.

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MM. *ABBADIE (Antoine d'), membre de l'Institut, rue du Bac, 120, à Paris.

ADDA FREDJ, instituteur, rue d'Israël, 27, à Constantine.

ALLAOUA BEN YAHIA, professeur au Collège, à Mostaganem.

ALLOTTE DE LA FUYE, chef de bataillon du génie, à Grenoble.

ALRIC, drogman de l'ambassade de France, à Constantinople.

AMÉLINEAU (E.), maître de conférences à l'École des hautes études, rue Saint-André-des-Arts, 33, à Paris.

M. ^{*} AYMONIER (E.), chef de bataillon d'infanterie
de marine, rue du Général-Foy, 38, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE AMBROSIEUNE, à Milan.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à Utrecht.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE, Université Saint-Joseph, à
Beyrouth.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, à Alger.

MM. BACHMANN (le Dr Johannes), W. Behrenstrasse,
28, à Berlin.

BANG (Wilhelm), professeur au Collège, à
Melle-lès-Gand (Belgique).

BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut, pro-
fesseur au Collège de France et à l'École des
langues orientales vivantes, boulevard de
Magenta, 18, à Paris.

BARGÈS (l'abbé), professeur honoraire de la
Faculté de théologie de Paris, rue Male-
branche, 11, à Paris.

BARRÉ DE LANCY, premier secrétaire-interprète
du Gouvernement pour les langues orien-
tales, rue Caumartin, 32, à Paris.

BARTH (Auguste), rue du Vieux-Colombier, 6,
à Paris.

BARTHÉLEMY, rue Jacob, 50, à Paris.

BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE, ancien Ministre des
Affaires étrangères, membre de l'Institut,
boulevard Flandrin, 4, à Paris.

BASSET (René), professeur d'arabe à l'École des
lettres, rue Michelet, 49, à l'Agha (Alger).

MM. BEAUREGARD (Ollivier), rue Jacob, 3, à Paris.

BECK (l'abbé Franz-Seignac), rue Duranteau, 31, à Bordeaux.

BEKERMANN (Joseph), à Firlej, par Radom (Pologne russe).

BELKASSEM BEN SEDIRA, professeur à l'École des lettres, à Alger.

BÉNÉDITE (Georges), attaché au Musée du Louvre, à Paris.

BENSLEY, professeur d'arabe à l'Université de Cambridge.

* BERCHEM (Max van), professeur à l'Université de Genève.

BERGER (Philippe), sous-bibliothécaire de l'Institut, au palais de l'Institut, rue de Seine, 1, à Paris.

BESTHORN (G.), Guldbergsgade, 9, à Copenhague.

BINGER (le capitaine), officier d'ordonnance du grand chancelier de la Légion d'honneur, à Paris.

BLONAY (Godefroy de), rue de l'Université, 40, à Paris.

BCELL (Paul), élève titulaire de l'École des hautes études, rue de Saint-Quentin, 25, au Havre.

BONCOMPAGNI (le prince Balthasar), à Rome.

BONZON (Jacques), rue Spontini, 13, à Paris.

BOSSOUTROT, interprète militaire, détaché à

l'Administration centrale de l'armée tunisienne, à Tunis.

MM.*BOURQUIN (le R^{év}. A.), à Lausanne.

BRÉAL (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue Soufflot, 15, à Paris.

BUDGE (E. A. Wallis), litt. D. F. S. A., au British Museum, à Londres.

BÜHLER (George), professeur à l'Institut oriental, à l'Université, à Vienne.

* BUREAU (Léon), rue Gresset, 15, à Nantes.

* BURGESS (James), à Bombay.

CALASSANTI-MOTYLINSKI (DE), à la Direction des affaires indigènes, à Constantine.

CASANOVA, membre de la Mission archéologique, au Caire.

CASTRIES (le comte Henri DE), capitaine attaché à l'État-major général du Ministre de la Guerre, rue de Grenelle, 75, à Paris.

CERNUSCHI (Henri), avenue Velasquez, 7, parc Monceaux, à Paris.

CHALLAMEL (Pierre), rue des Boulangers-Saint-Victor, 30, à Paris.

CHANCHE (Eugène), rue de Mézières, 13, à Paris.

CHARENCEY (le comte DE), rue de la Chaise, 24, à Paris.

* CHAVANNES (Emmanuel-Édouard), attaché à la Légation de France, à Pékin.

MM. CHWOLSON, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.

CILLIÈRE (Alph.), consul suppléant de France, à Constantinople.

CLERCQ (L. DE), rue Masseran, 5, à Paris.

CLERMONT-GANNEAU, membre de l'Institut, secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur au Collège de France, rue Newton, 5, à Paris.

COHEN SOLAL, professeur d'arabe au Lycée, à Oran.

COLIN (Gabriel), licencié en droit, breveté de l'École des langues orientales, rue de Rennes, 137, à Paris.

COLINET (Philippe), professeur à l'Université, à Louvain.

* CORDIER (Henri), professeur à l'École des langues orientales vivantes, place Vintimille, 3, à Paris.

COULBER, capitaine au 2^e de ligne belge, rue de la Prairie, 57, à Gand.

COURANT (Maurice), élève-interprète, attaché au Consulat de Séoul (Corée).

* CROIZIER (le marquis DE), boulevard de la Saussaye, 10, à Neuilly.

CUSA (le commandeur), professeur d'arabe à l'Université de Palerme.

* DANON (Abraham), à Andrinople.

MM.*DARMESTETER (James), professeur au Collège de France, rue Bara, 9, à Paris.

DEBAT (Léon), boulevard de Magenta, 145, à Paris.

DECOURDEMANCHE (Jean-Adolphe), rue Taille-pied, 4, à Sarcelles (Seine-et-Oise).

DELAITRE (l'abbé), rue des Récollets, 11, à Louvain.

DELONDRE, rue Mouton-Duvernet, 16, à Paris.

* DELPHIN (G.), professeur à la chaire publique d'arabe, à Oran.

* DERENBOURG (Hartwig), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue de la Victoire, 56, à Paris.

DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut, rue de Dunkerque, 27, à Paris.

DEVÉRIA (Gabriel), secrétaire d'ambassade, interprète du Gouvernement, boulevard Pereire, 15, à Paris.

DIEULAPOY (M.), ingénieur en chef, impasse Conti, 2, à Paris.

DILLMANN, professeur à l'Université de Berlin, Schill Strasse, 11 a, à Berlin.

DONNER, professeur de sanscrit et de philologie comparée à l'Université de Helsingfors.

DROUTIN, avocat, rue de Verneuil, 11, à Paris.

DUKAS (Jules), rue des Petits-Hôtels, 9, à Paris.

DURIGHELLO (Joseph-Ange), antiquaire, à Sidon (Syrie).

MM. DUTREUIL DE RHINS, voyageur et géographe, rue de Tournon, 4, à Paris.

DUVAL (Rubens), rue de Sontay, 11, à Paris.

* FARGUES (F.), à Téhéran.

* FAVRE (Léopold), rue des Granges, 6, à Genève,
FEER (Léon), attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, rue Félicien-David, 6, à Auteuil-Paris.

FELL (Winand), professeur à l'Académie de Munster.

FERRAUD (Gabriel), attaché à la vice-résidence de France, à Tamatave (Madagascar).

FERTÉ (Henri), drogman-chancelier du Consulat de France, à Alep.

FINOT (Louis), archiviste paléographe, attaché à la Bibliothèque nationale, rue Monge, 68, à Paris.

FLACH, professeur au Collège de France, rue de Berlin, 37, à Paris.

FOUCAUX (Édouard), professeur au Collège de France, rue de Sèvres, 23, à Paris.

* FRYER (le major George), Madras Staff Corps, Deputy Commissioner, British Burmah.

FUJIIÉDA (Takutsu), élève de l'École des hautes études, avenue Bosquet, 36, à Paris.

GAIGNIÈRE (H.), substitut du procureur de la République, à Châlons-sur-Marne.

MM. GANTIN, ingénieur, élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, rue de la Pépinière, 1, à Paris.

GASSELIN (Ed.), consul de France, à Trébizonde.

GAUDOT (Octave), géomètre, rue d'Isly, 15, à Alger.

* GAUTIER (Lucien), professeur d'hébreu à la Faculté libre de théologie, à Lausanne.

GRAFFIN (l'abbé), professeur de syriaque à l'Université catholique, rue d'Assas, 47, à Paris.

GREFFIER, professeur au lycée de Ben-Aknoun (Algérie).

* GROFF (William N.), rue Darwin, 1, Mustapha, à Alger.

GROSSET, licencié ès lettres, à la Faculté des lettres, à Lyon.

GROSSI (Vincenzo), à Pollone, Biella (Italie).

* GUIEYSSE (Paul), ingénieur hydrographe de la marine, rue des Écoles, 42, à Paris.

* GUIMET (Émile), au Musée Guimet, place d'Iéna, à Paris.

* HALÉVY (J.), rue Aumaire, 26, à Paris.

HAMY (le Dr), membre de l'Institut conservateur du Musée d'ethnographie, au Trocadéro, à Paris.

HANOTEAU (le général), boulevard Raspail, 133, à Paris.

MM.*HARKAVY (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque impériale publique, à Saint-Pétersbourg.

HARLEZ (C. DE), professeur à l'Université, à Louvain.

HEBBELYNICK (Adolphe), professeur à l'Université, à Louvain.

HÉLOUIS, consul, attaché à la Légation de France, à Tanger.

HENRY (Victor), professeur à la Faculté des lettres de Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, 105, à Paris.

HERBED MEHERJIBHAI PALANJI MADAN, Old Sonapore Lane, Dhobitalas, Bombay.

* HÉRIOT (l'abbé Étienne-Eugène-Louis), à Jérusalem.

HÉROLD (Ferdinand), licencié ès lettres, ancien élève de l'École des chartes, boulevard Saint-Germain, 132, à Paris.

* HERVEY DE SAINT-DENYS (le marquis D'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avenue Bosquet, 9, à Paris.

HORST (L.), rue des Veaux, 20, à Strasbourg.

HOUDAS, professeur à l'École des langues orientales vivantes, avenue de Wagram, 29, à Paris.

HUART (Clément), drogman de l'ambassade de France, à Constantinople.

MM. IMBAULT-HUART (Camille), consul de France,
à Canton (Chine).

JEANNIER (A.), chancelier du Consulat de France,
à Bagdad.

JÉQUIER (Gustave), rue de Médicis, 5, à Paris.

* M^{me} KERR (Alexandre), à Londres.

MM. KESSELER (Charles), place Saint-Charles, à
Tunis.

KOULIKOVSKI, professeur de sanscrit à l'Univer-
sité de Kharkov.

KÜNOS (Ignace), docteur de l'Université de
Buda-Pesth, à Constantinople.

LAMBERT (Mayer), rue Lafayette, 198, à Paris.

LAMBIN (Émile), rue Saint-Didier, 68, à Paris.

LANCEREAU (Édouard), licencié ès lettres, rue
de Poitou, 3, à Paris.

* LANDBERG (Carlo, comte de), docteur ès lettres,
Goethestrasse, 10, à Stuttgart.

LANDES (A.), administrateur des affaires indi-
gènes, à Saïgon (Cochinchine).

* LANMAN (Charles), professeur de sanscrit à Har-
vard College, à Cambridge (Massachusetts).

LAVALLEE POUSSIN (Gaston de), élève de l'École
des hautes études, place Vendôme, 12, à
Paris.

LECLERC (le Dr), médecin-major de 1^{re} classe,
à Ville-sur-Illon (Vosges).

MM. LEDAIN, rue du Calvaire, 35, à Saint-Cloud.

LEDOUX (Alphonse), drogman de l'Ambassade de France, à Constantinople.

LEFÈVRE (André), licencié ès lettres, rue Haute-feuille, 21, à Paris.

LEFEVRE POSTALIS, rue Montalivet, 5, à Paris.

LENICHE (Louis), drogman au Consulat de France, à Tanger.

LEROUX (Ernest), éditeur, rue Bonaparte, 28, à Paris.

* LESTRANGE (Guy), piazza Indipendenza, 22, à Florence.

LEVÉ (Ferdinand), rue Cassette, 17, à Paris.

LÉVI (Sylvain), maître de conférences à l'École des hautes études, place Saint-Michel, 1, à Paris.

LIÉTARD (le Dr), médecin inspecteur des eaux, à Plombières.

LOISY (l'abbé), professeur d'hébreu à l'Université catholique, rue d'Assas, 44, à Paris.

LORGEON (Édouard), interprète du Consulat de France, à Bangkok.

LUCIANI, sous-chef de bureau au Gouvernement général, à Alger.

* MACHANOFF, professeur au Séminaire religieux, à Kazan.

MALLET (Dominique), rue Mazarine, 19, à Paris.

MARBACHE, rue Laffon, 10, à Marseille.

- MM. MARRE (Aristide), chargé du cours de malais et de javanais à l'École des langues orientales, avenue de la Grande-Armée, 49, à Paris.
- MAUNOIR (Charles), secrétaire général de la Société de géographie, à Paris.
- * MASPERO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, ancien directeur général des Musées d'Égypte, avenue de l'Observatoire, 24, à Paris.
- MASQUERAY (Émile), directeur de l'École des lettres, rue Colbert, 1, à Alger.
- MASSIEU DE CLERVAL (Henri), rue Mademoiselle, à Versailles.
- MÉCHINEAU (l'abbé), rue de Sèvres, 35, à Paris.
- MEHREN (le Dr), professeur de langues orientales, à Copenhague.
- MEILLET (Antoine), agrégé de grammaire, élève de l'École des hautes études, boulevard Saint-Michel, 24, à Paris.
- MERCIER (E.), interprète-traducteur assermenté, membre associé de l'École des lettres d'Alger, rue Desmoyen, 19, à Constantine.
- MERX (A.), professeur de langues orientales, à Heidelberg.
- MICHEL (Charles), professeur à l'Université, rue de Nassau, 2, à Gand.
- MICHELET, colonel du génie en retraite, rue de l'Orangerie, 38, à Versailles.

MM. MILLOUÉ (L. DE), conservateur au Musée Guimet, place d'Iéna, à Paris.

* MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE, au Caire.

* MOCATTA (Frédéric D.), Connaught Place, à Londres.

MOHN (Christian), vico Nettuno, 28, Chiaja, à Naples.

MONTET (Édouard), professeur de langues orientales à l'Université de Genève, villa des Grottes.

MOULIÉRAS, professeur d'arabe au Lycée, à Oran (Algérie).

MUIB (Sir William), membre du Conseil de l'Inde, India Office, à Londres.

* MÜLLER (Max), professeur à Oxford.

NEUBAUER (Adolphe), à la Bibliothèque Bodléienne, à Oxford.

NOUET (l'abbé René), curé à Roëzé, par la Suze (Sarthe).

OPPERT (Jules), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue de Sfax, 2, à Paris.

ORTAVI (Paul), drogman-chancelier du Consulat général de France, à Zanzibar.

* PARROT-LABOISSIÈRE (Ed.-F.-R.), Barrière St-Catherine, par Moulins.

MM. PATORNI, interprète principal à la division, à Oran.

PEREIRA (Estèves), lieutenant du génie, Poço do Borratem, 4, à Lisbonne.

PERTSCH (W.), bibliothécaire, à Gotha.

PETIT (l'abbé), à Romescamps, par Abancourt (Oise).

* PHILASTRE (P.), lieutenant de vaisseau, inspecteur des affaires indigènes en Cochinchine, à Cannes.

PIAT, vice-consul de France à Bouchir (golfe Persique).

PIEHL (le Dr Karl), docent d'égyptologie à l'Université, à Upsal.

* PIJNAPPEL, docteur et professeur de langues orientales, à Middelbourg.

* PINART (Alphonse), à San-Francisco.

* PLATT (William), Callis Court, Saint-Peters, île de Thanet (Kent).

POGNON, consul de France, à Bagdad.

POPELIN (Claudius), rue de Téhéran 7, à Paris.

* POUSSIÉ (le Dr), rue de Valois, 2, à Paris.

PRÆTORIUS (Franz), Kaiser Wilhelmstrasse, 59, à Breslau.

PRIaulx (O. DE Beauvoir), The Mount, Guernesey.

PRYM (le professeur E.), à Bonn.

MM. QUENTIN (l'abbé), aumônier au lycée Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, 123, à Paris.

RABOISSON (l'abbé), rue de Villiers, 80, à Paris.

RAT (G.), secrétaire de la Chambre de commerce, à Toulon.

RAYAISSE (P.), chargé de cours à l'École des langues orientales vivantes, avenue Kléber, 39, à Paris.

REGNAUD (Paul), maître de conférences, pour le sanscrit, à la Faculté des lettres, à Lyon.

* REGNIER (Adolphe), rue de Grenelle, 35, à Paris.

* REHATSEK (Edward), M. C. E., à Bombay.

REMZI BEY (le colonel Hussein), professeur à l'École impériale de médecine, à Constantinople.

RENAN (Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, à Paris.

REUTER (J. N.), licencié ès lettres, à Abo (Finlande).

* REVILLOUT (E.), conservateur adjoint au Musée égyptien, professeur à l'École du Louvre, à Paris.

* REYNOSO (Alvaro), docteur de la Faculté des sciences de Paris, à la Havane.

* RIMBAUD, rue de Versailles, 59, au Chesnay, près Versailles.

RIYÉ (l'abbé), curé de Saint-François-Xavier, boulevard des Invalides, 39, à Paris.

MM.*ROBERTSON SMITH (W.), Christ's College, à Cambridge.

* ROCHEMONTEIX (le marquis de), rue des Beaux-Arts, 11, à Paris.

RODET (Léon), ingénieur des tabacs, rue de la Collégiale, 1, à Paris.

* ROLLAND (E.), rue des Fossés-Saint-Bernard, 6, à Paris.

ROSDOT (Natalis), ex-délégué du commerce en Chine, rue Saint-Joseph, 20, à Lyon.

ROQUE-FERRIER, chancelier du Consulat de France, à Tauris (Perse).

ROSNY (L. de), professeur à l'École des langues orientales vivantes, avenue Duquesne, 47, à Paris.

ROST (Reinhold), bibliothécaire de l'India Office, à Londres.

ROTH (le professeur), bibliothécaire en chef de l'Université, à Tubingue.

ROUSSEL (l'abbé), rue des Dames, 12, à Rennes.

* RUDY (Ch.), professeur, rue Royale, 7, à Paris.

RYLANDS (W. F. S. A.), secrétaire de la Société d'archéologie biblique, Hart Street, 11, Bloomsbury, à Londres.

SABBATHIER, agrégé de l'Université, rue du Cardinal-Lemoine, 15, à Paris.

SAUVAIRE (Henri), consul honoraire, à Robernier, par Montfort-sur-Argens (Var).

MM. SCHEER (Eugène), inspecteur des écoles indigènes de l'Algérie, rue Dupuch, 10, à Alger.

SCHEPER (Charles), membre de l'Institut, professeur de persan et administrateur de l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille, 2, à Paris.

SCHMIDT (Valdemar), professeur, à Copenhague.

SCHWAB (M.), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, rue de Trévis, 14, à Paris.

SENART (Émile), membre de l'Institut, rue François I^{er}, 18, à Paris.

* SIMONSEN, rabbin, à Copenhague.

SIOUFFI, consul de France, à Mossoul.

SOCIN, professeur à l'Université, Querstrasse, 5, à Leipzig.

SONNECK (DE), interprète principal à l'état-major de la division, à Alger.

SPECHT (Édouard), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 195, à Paris.

SPIRO (Jean), à Vufflens-la-Ville, près Lausanne.

STEINNORDH (J. H. W.), docteur en théologie et en philosophie, à Linköping.

STREHLY, professeur au lycée Louis-le-Grand, rue de Vaugirard, 16, à Paris.

TAILLEFER, docteur en droit, ancien élève de l'École spéciale des langues orientales, boulevard Saint-Michel, 81, à Paris.

MM. TEUTSCH (Alfred), au Consulat général de France,
à Bangkok (Siam).

TEXTOR DE RAVISI (le baron), rue Treilhart, 8,
à Paris.

TOUHAMI BEN LARBI, interprète judiciaire asser-
menté à Ksar et-Tir, Sétif (Algérie).

* TURBETTINI (François), rue de l'Hôtel-de-Ville,
8, à Genève.

TURRINI (Giuseppe), professeur de sanscrit à
l'Université de Bologne.

VASCONCELLOS-ABREU (DE), professeur de sanscrit,
rua Barata Salgueiro, 15, à Lisbonne.

VAUX (Bernard DE), rue Saint-Guillaume, 14,
à Paris.

VERNES (Maurice), directeur adjoint à l'École
des hautes études, boulevard Saint-Germain,
76, à Paris.

VILBERT (Marcel), drogman de l'Ambassade de
France, à Constantinople.

VINSON (Julien), professeur à l'École des
langues orientales vivantes, rue de Beaune,
3, à Paris.

VISSIÈRE (Arnold), premier interprète de la
Légation de France, à Pékin.

VITTO (Errico), consul d'Italie, à Alep.

VOGÜÉ (le marquis Melchior DE), membre de
l'Institut, ancien ambassadeur de France à
Vienne, rue Fabert, 2, à Paris.

MM. WADDINGTON (W.-V.), membre de l'Institut, ambassadeur de France à Londres, rue de la Trémouille, 28, à Paris.

* WADE (Sir Thomas), Cleveland Square, 42, Hyde-Park, à Londres.

WILHELM (Eug.), professeur, à Iéna.

WORMS (René), agrégé de philosophie, élève de l'École des hautes études, rue Quincampoix, 35, à Paris.

* WYSE (L.-N.-B.), lieutenant de vaisseau, boulevard Malesherbes, 117, à Paris.

ZOEROS PACHA, général de brigade, professeur de clinique à la Faculté de médecine de Constantinople, rue Agha Haman, à Péra.

* ZOGRAPHOS (S. Exc. Christaki Effendi), avenue Hoche, 22, à Paris.

ZOTENBERG (H.-Th.), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, avenue des Ternes, 96, à Paris.

II

LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. RAWLINSON (Sir H. C.), à Londres.

WEBER, professeur à l'Université de Berlin.

M. SALISBURY (E.), secrétaire de la Société orientale américaine, à Worcester (Massachusetts).

III

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

En vente chez Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 38, à Paris.

JOURNAL ASIATIQUE, publié depuis 1822. Collection complète. 1,000 fr.

Chaque année. 15 fr.

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, en arménien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. 1825, in-8°. 3 fr.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. G. Landresse, etc. *Paris*, 1825, in-8°. — Supplément à la grammaire japonaise, etc. *Paris*, 1826, in-8°. 7 fr. 50

ESSAI SUR LE PÂLI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, par MM. E. Burnouf et Lassen. *Paris*, 1826, in-8°. (Épuisé.) 15 fr.

MENG-TSEU VEL MENGJUM, latina interpretatione ad interpretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e Sinicis deprompto illustravit Stanislas Julien. *Lutetia Parisiorum*, 1824, 1 vol. in-8°. . . 9 fr.

YADINADATTABADHA, ou LA MORT D'YADINADATTA, épisode extrait du Rāmâyana, poème épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très détaillée, une traduction française et des notes, par A.-L. Chézy, et suivi d'une traduction latine littérale, par J.-L. Burnouf. *Paris*, 1826, in-4°, avec quinze planches. 7 fr. 50

- VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par J. Klaproth.
Paris, 1827, in-8°. 7 fr. 50
- ÉLÉGIE SUR LA PRISE D'ÉDESSE PAR LES MUSULMANS, par Nersès Klaietsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab.
Paris, 1828, in-8°. 4 fr. 50
- LA RECONNAISSANCE DE SAGOUNTALÂ, drame sanscrit et prâcrit de Calidâsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice, par A.-L. Chézy. *Paris*, 1830, in-4°, avec une planche. . . . 10 fr.
- CHRONIQUE GÉORGIENNE, traduite par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1830, grand in-8°. 9 fr.
- CHRESTOMATHIE CHINOISE (publiée par Klaproth). *Paris*, 1833, in-8°. 7 fr. 50
- ÉLÉMENTS DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1837, in-8°. 9 fr.
- GÉOGRAPHIE D'ABOULRËDA, texte arabe publié par Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840, in-4°. 24 fr.
- RÂDJATARANGINÎ, ou HISTOIRE DES ROIS DU KACHMIR, publié en sanscrit et traduit en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie nationale, 3 forts vol. in-8°. 20 fr.
- PRÉCIS DE LÉGISLATION MUSULMANE, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil, publié sous les auspices du Ministre de la guerre, 5^e édition. *Paris*, Imp. nat., 1883, in-8°. . . . 6 fr.
-

COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX.

LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH, texte arabe et traduction par MM. C. Defrémery et Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie nationale, 4 vol. in-8°. Chaque volume..... 7 fr. 50

TABLE ALPHABÉTIQUE DES VOYAGES D'IBN BATOUTAH. *Paris*, 1859, in-8°..... 2 fr.

LES PRAIRIES D'OR DE MAÇOUDI, texte arabe et traduction par M. Barbier de Meynard (les trois premiers volumes en collaboration avec M. Pavet de Courteille). 9 vol. in-8°. (Le tome IX comprenant l'Index.) Chaque vol... 7 fr. 50

LE MAHÁVASTU, texte sanscrit, publié pour la première fois, avec des Introductions et un Commentaire, par M. Ém. Senart. Volumes I et II. 2 forts volumes in-8°. Chaque volume..... 25 fr.

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS, recueillis, publiés et traduits par James Darmesteter. Précédés d'une Introduction sur la langue, l'histoire et la littérature des Afghans. 1 fort vol. in-8°..... 20 fr.

Nota. Les membres de la Société qui s'adresseront directement au libraire de la Société, M. Ernest Leroux, rue Bonaparte, 28, à Paris, auront droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix de tous les ouvrages ci-dessus, à l'exception du *Journal asiatique*.

NOTES D'ARCHÉOLOGIE ARABE.

MONUMENTS ET INSCRIPTIONS FATIMITES,

PAR

M. MAX VAN BERCHEM.

(SUITE.)

ABD 'ALI EL-MANȘÛR EL-ÂMIR (495-524).

Mosquée El-Aqmar. — Cette petite mosquée fournit sa part d'inscriptions et de documents archéologiques au groupe fatimite.

Maqrizi, II, 290 : « Ibn 'Abd ez-Zâhir dit : « L'em-
« placement de cette Mosquée était occupé par des
« marchands de fourrage, et le bassin de la cour se
« trouve à l'endroit où était le Belvédère¹. Le calife
« El-Âmir et le vizir El-Ma'mûn el-Batâ'ihi² en-
« treprirent d'y construire une Mosquée... elle fut
« achevée du vivant du calife, en 519. » On dit que
les noms d'El-Âmir et d'El-Ma'mûn y étaient in-
scrits... Ces deux noms sont encore gravés sur
une plaque au-dessus du *mihrâb*, qui mentionne

¹ Sur la topographie de cette partie de la ville sous les Fatimites, voir Ravaissé, *loc. cit.*, t. I, p. 472, t. III, p. 33 et suiv.

² Le texte porte ici الباطاني المأمون; sur ce personnage voir surtout Maq., I, 462.

la restauration de la Mosquée par El-Malik ez-Zâhir Barqûq¹. Cette Mosquée porte le nom de *Gâmi*, quoiqu'on n'y fasse pas le sermon du vendredi.

En Regeb 799, l'émir Yalbogha ibn 'Abdallâh es-Sâlimi, vizir, conseiller et *ustâdâr*², un des mam-louks d'El-Malik ez-Zâhir, la restaura et construisit à l'extérieur de la porte ouest³ des boutiques avec

¹ Le texte de Boulaq porte par erreur Bibars au lieu de Barqûq; tous deux portaient le même surnom d'El-Malik ez-Zâhir. La date donnée par Maqrîzi et les inscriptions de la mosquée, qui portent le nom de *Barqûq*, rendent cette correction parfaitement certaine.

² Sur ce mot, voir Quatremère, *Hist. des sultans Mamlouks*, t. I a, p. 25, n. 25; Maqrîzi, II, 222.

³ الجَنُوبى désigne ici l'ouest, on va voir pourquoi. On sait que Maqrîzi appelle les quatre points cardinaux جَنُوبى « nord », شَرْقى « est », قِبْلَى « sud » et غَرْبى « ouest ». Pour éviter toute confusion, j'ai suivi l'usage de Maqrîzi, quoique ces termes appliqués aux quatre façades d'une mosquée ne soient pas parfaitement exacts. La mosquée s'oriente toujours vers la Mecque; on a admis pour cette loi générale une certaine tolérance exigée par des nécessités pratiques d'emplacement, de plan général, etc. Mais cette tolérance dans l'orientation des façades n'existe pas pour la *qibla*, qui regarde autant que possible directement vers la Mecque, et qui prend parfois une position oblique dans la muraille si celle-ci n'est pas orientée exactement. Pour le Caire, la Mecque est à l'est-sud-est, et de fait les mosquées du Caire sont presque toutes orientées dans cette direction, de sorte que la *qibla* se trouve dans une façade orientée plutôt à l'est qu'au sud. Le sens de *sud* donné au mot *qibla* vient probablement de la Syrie, où la *qibla* est constamment orientée vers le sud, et ce sens s'est conservé en Égypte pour désigner la direction générale du midi. Ainsi la façade appelée *qibla* par Maqrîzi n'est pas celle qui porte la *qibla*, mais celle qui regarde le sud-sud-ouest. Cependant Maqrîzi lui-même n'est pas toujours conséquent dans l'emploi de ces termes. Chez lui, جَنُوبى désigne quelquefois l'ouest, parce que le Nil, qui coule à l'ouest du Caire, porte, comme la Méditerranée, le nom de *baḥr*. Tel est le cas ici; en effet,

des chambres au-dessus. Il établit dans la cour de la Mosquée un beau bassin alimenté par une roue à eau; il le fit élevé, de sorte que l'eau coulait par des robinets de bronze sur les fidèles qui faisaient leurs ablutions. Il dressa une chaire dans le sanctuaire et le culte y fut fait pour la première fois le vendredi 4 Ramadan de la même année. . . . Il bâtit un minaret à droite du *mihrâb* septentrional⁽²⁾, blanchit toute la Mosquée à la chaux et en fit peindre les parements (صدر) en bleu et en or¹. . . Au-dessus du *mihrâb*, il fit mettre une plaque qui reproduit l'inscription primitive et mentionne la restauration de la Mosquée, avec la liste des titres et surnoms de l'émir². . .

« Le minaret et le bassin construits par l'émir Es-Sâlimi subsistèrent jusqu'en 815. En cette année, un *fiqh* qui avait la surveillance de la Mosquée dé-

la façade ouest (O. N. O.) est la seule qui possède une porte et qui soit masquée par des boutiques. De même قتي désigne parfois la façade de la qibla, c'est-à-dire la façade est (E. S. E.). Voir à ce sujet Ravaisse, *op. cit.*, *loc. cit.*, t. I, p. 435, n. 1, et Corbett Bey, *History of the mosque of Amr* (J. R. A. Soc., t. XXII, p. 759).

¹ صدر ne peut guère s'appliquer aux façades extérieures, qui n'offrent aucune trace de peinture. Il s'agit plutôt du mur de fond du sanctuaire, ou en général des parements à l'intérieur, où se concentre la décoration polychrome dans les mosquées des Mamlouks.

² Maqrizi place ici la description de l'abreuvoir et du puits de la mosquée. Ce dernier faisait partie d'un ancien couvent copte appelé le Couvent des ossements, détruit par Gauhar lors de la construction des palais fatimites. Je saute ce passage sans intérêt pour l'histoire de la mosquée même, en renvoyant au texte de Maqrizi (II, 390, l. 23) et au travail de M. Ravaisse (*loc. cit.*, t. I, p. 417, 476 et suiv.).

cida de détruire le minaret parce qu'il s'était incliné. Il fut démoli, et le bassin fut desséché parce que l'eau se corrompait en passant près du mur méridional de la Mosquée¹. Le sermon s'y fait encore de nos jours. »

L'examen de cet édifice prouve une fois de plus l'exactitude de Maqrizi; presque tous les détails de sa description se trouvent confirmés. La mosquée El-Aqmar, loin d'être un « monceau de décombres² », est au contraire assez bien conservée. Elle est située dans la grande artère qui traverse le Caire de la Porte de Zuwéle à la Porte des Conquêtes, dans le prolongement du Marché au cuivre (Sûq en-Nahhasin), du côté de cette dernière porte, à l'est de la rue et à peu près en face de la mosquée moderne de Silahdâr. Les boutiques et les logements observés par Maqrizi existent encore; ils donnent sur la rue et masquent entièrement la façade primitive. Seul un petit minaret moderne signale l'édifice, dans lequel on pénètre par une porte étroite entre deux boutiques. Les façades primitives des mosquées fatimites se trouvent souvent en retrait de quelques mètres sur l'alignement actuel de la rue; de même, les façades de plusieurs monuments mamlouks sont

¹ C'est-à-dire sans doute : « en traversant le vieux cimetière du Couvent des ossements ». Qibli désigne probablement ici le mur sud (S. S. O.). Voir à ce sujet une note précédente, p. 47.

² Ravaisse, *Essai*, loc. cit., p. 477; cf. 2^e partie, loc. cit., t. III, p. 38.

déjà cachées à leur base par des boutiques qui s'ouvrent sur la rue. Ce fait dénote qu'à l'époque fatimite les rues principales du Caire étaient plus larges qu'elles ne le sont aujourd'hui, et qu'elles se sont progressivement rétrécies. Dans sa description du Caire fatimite, Nâsir-i Khosrau remarque que les maisons sont largement séparées les unes des autres, et entourées de jardins, ce qui prouve encore que la ville d'alors était moins resserrée que la ville actuelle¹.

La mosquée a subi des restaurations diverses, mais le plan général est primitif ainsi qu'une bonne partie des matériaux, car la présence d'arcs à profil persan trahit dès l'abord la construction fatimite. C'est un petit échantillon du plan classique des mosquées : cour centrale, bordée à l'est par un sanctuaire à trois rangs de colonnes et d'arcs à tympans portant une toiture plate, et par des portiques à un rang sur les autres côtés. Les colonnes et les chapiteaux sont gréco-romains; ces derniers portent des abaques reliés par des chainages de solives. Les tympans des arcs sont en briques, les murs de clôture en pierres de taille de dimensions moyennes, comme dans la plupart des mosquées fatimites. Ainsi les restaurations du *viii*^e siècle se sont bornées à peu de chose dans l'édifice même. Les tympans des arcs sur les quatre faces de la cour présentent les traces d'une restauration à l'époque turque.

¹ Ed. Schefer, p. 132, 133; cependant l'auteur remarque déjà l'étroitesse des rues.

Au-dessus de la *qibla*, qui est décorée dans le style du VIII^e siècle de l'hégire, se trouve l'inscription de l'émir Yalbogha. Écrite en grands caractères arrondis, elle est tellement badigeonnée qu'on ne peut la déchiffrer qu'à grand-peine :

أَمْرٌ بِعَمَلِ : ١٦١ ، II ، Coran. et bismillâh
 المنبر والمئذنة وغيره بعد تدريس في أيام مولانا السلطان
 الملك الظاهر أبي سعيد بَرْتُوق حرس الله نعمته العبد الفقير
 إلى الله تعالى أبو المعالي (بن) عبد الله يَلْبُغَا السَّالِمِي الحَنَفِي
 الصوفي لطف الله به في الدارين وجعله في شهر
 رمضان المعظم سنة تسع وتسعين وسبعمائة وكان بُني هذا
 الجامع على أيام الخليفة الأمر بأحكام الله بن المستعلي بالله في
 سنة تسع عشرة وخمسمائة من الهجرة النبوية.

La construction de la chaire, du minaret et des autres parties détruites a été ordonnée sous le règne de notre maître le sultan El-Malik ez-Zâhir Abu Sa'ïd Barqûq, qu'Allah veille sur son bonheur, par le pauvre serviteur en Allah Ta'âla, Abu-lmâ'ali ibn 'Abdallâh Yalbogha es-Sâlimi, le hanéfite, le soufi. qu'Allah lui soit propice dans ce monde et dans l'autre, et qu'il le place. au mois vénéré de Ramadân de l'an 799. Cette Mosquée avait été construite sous le calife El-Âmir bi'ahkâmi-llâh, fils d'El-Mosta'li billâh, en l'an 519 de l'hégire du Prophète.

La chaire porte l'inscription suivante :

أَمْرٌ بِعَمَلِ هَذَا الْمِنْبَرِ فِي أَيَّامِ مولانا السلطان الملك الظاهر بَرْتُوق

..... العبد الفقير [إلى الله تعالى] عبد الله يَلْبُغَا السَّالِمِي
 لِلنَّفَى الصَّوْقِ الظَّاهِرِي لطف الله به في الدارين في شهر
 رمضان المعظم سنة تسع وتسعين وسبعمائة.

A ordonné la construction de cette chaire sous le règne de notre maître le sultan El-Malik ez-Zâbir Barqûq. le pauvre serviteur [en Allâh Ta'âla] 'Abdallâh Yalbogha es-Sâlimi, le hanéfite, le soufi, le serviteur d'El-Malik ez-Zâbir, qu'Allâh lui soit propice dans ce monde et dans l'autre. au mois vénéré de Ramaḡan de l'an 799.

Telles sont les seules restaurations apparentes de l'émir Yalbogha. Le bassin de la cour et le minaret ont en effet disparu, et le petit minaret moderne qui s'élève au-dessus de la porte est insignifiant.

Le principal intérêt de la mosquée se concentre sur la façade ouest. En pénétrant dans la maison adossée contre le mur extérieur à l'angle nord-ouest, on se trouve dans un pauvre logement dont le mur de fond est formé par la façade primitive. Son appareil se compose de grandes pierres d'un calcaire à grain serré, à parements lisses et jointes à mortier, trahissant les méthodes de l'époque fatimite. Le centre de la façade est occupé par une belle rosace en pierre avec des inscriptions et des ornements délicats découpés en claire-voie¹. La rosace est en-

¹ Au centre de la rosace, on lit les noms محمد وقر, sculptés à jour dans la pierre, et tout autour une légende coranique (IX, 55, ou XXXIII, 33).

cadrée par une niche en forme de coquille et à profil persan, sillonnée de grosses côtes rayonnantes¹. A droite et à gauche, la façade est décorée de niches à fond plat dont l'archivolte présente le même profil persan; ce motif de décoration des façades, qu'on retrouve à la mosquée d'Eṣ-Ṣāliḥ (voir plus bas, p. 63) et sous les Ayoubites à la *medrese* Eṣ-Ṣāliḥiye, disparaît à l'époque des Mamlouks.

Sur toute la longueur de la façade courent deux bandeaux de marbre portant des inscriptions : l'un, à mi-hauteur, divise les niches par le milieu; l'autre, plus large, se développe au sommet de la façade, sous le couronnement. Ces inscriptions sont fort endommagées; plusieurs pierres en sont tombées, d'autres ont été cassées ou remplacées en sens inverse; la plupart sont recouvertes d'une épaisse couche de plâtre durci qui cache entièrement les caractères. Enfin la façade est coupée en plusieurs endroits par des murs de refend qui séparent les misérables constructions appuyées contre elle. Après un long travail, j'ai pu en lire assez pour reconstituer le texte dans ses parties essentielles, en compa-

¹ La niche à grosses côtes, caractéristique de l'époque fatimite, se retrouve dans le mausolée de Sitta Nafisa au sud du Caire, et dans celui de Sitta Rukaiya, décrit par M. Ravaisse (*Sur trois mihrābs en bois sculpté*, dans les *Mém. de l'Inst. égypt.*, t. II, p. 32 du tir. à part). Pour les origines de ce motif, soit dans les *mihrābs*, soit sur les façades, voir les curieux édifices coptes du musée de Boulaq dans Gayet, *Monuments coptes du musée de Boulaq*, pl. XVI-XX.

rant ces deux inscriptions l'une avec l'autre ou avec les autres textes fatimites.

Bandeau supérieur. — Les lettres taillées en relief ont environ 25 centimètres de hauteur. Beau style coufique; peu de rinceaux. Pour justifier la restitution du texte, je le donne d'abord dans son état actuel :

(Le début est caché dans les maisons).

... بالله امر المؤمنين صلوات الله عليهما وعلى آبائهما
الطاهرين وأبائهما الأكرمين نعربا إلى الله الملك الخوا [environ
1 mètre] أنصر حموس الإمام الامر [كأن الله امر المؤمنين
على كافة المسرك | لمسلم | منس أبو عبد الله محمد |
(angle N. O.) | بن وهادي دعا المولى لا فامة البرها | لله
به الدس | الامرى عصم | | صر الا | cette pierre est re-
(tournée) | كامل مصاه | | امع بطول بغانه امر المؤمنين
وادام مدرته واعلى كلله في سنة سبع عشرة وخمسمائة.

Voici la restitution certaine pour les parties conservées, approximative pour le début de l'inscription :

[بسم الله الرحمن الرحيم فما أمر بهجده ... فتى مولانا
وسيدنا الإمام الأمر بأحكام الله بن الإمام المستعلى] بالله
أمير المؤمنين صلوات الله عليهما وعلى آبائهما الطاهرين

وَأَهْلَانَهَا الْأَكْرَمِينَ تَقَرَّبًا إِلَى اللَّهِ الْمَلِكِ [الْجَوَادِ؟ (الْجَبَّارِ؟)
 اللَّهُ] أَنْصَرَ جِيُوشَ الْإِمَامِ الْأَمِيرِ بِأَحْكَامِ اللَّهِ أَمِيرِ الْمُؤْمِنِينَ
 لِإِقَامَةِ الْبَرْهَانِ السَّيِّدِ الْأَجَلِّ أَمِيرِ الْجِيُوشِ سَيْفِ
 الْإِسْلَامِ وَنَا[صِرِ] الْإِمَامِ] كَافِلِ قَضَاءِ الْمُسْلِمِينَ وَهَادِي دَعَاةِ الْمُؤْ
 مَنِينَ أَبُو عَبْدِ اللَّهِ شَجَدَ أَمْرِي عَقْدَ اللَّهِ بِهِ الدِّينَ (وَأَمْتَعَ
 بِطَوْلِ بَقَائِهِ أَمِيرِ الْمُؤْمِنِينَ وَأَدَامَ قُدْرَتَهُ وَأَعْلَى كَلِمَتِهِ فِي سَنَةِ
 تِسْعِ عَشْرَةٍ وَخَمْسِمِائَةٍ.

[. . . La construction de cet édifice a été ordonnée par le serviteur de notre seigneur et maître l'imâm El-Âmir bi'ah-kâmi-llâh, fils de l'imâm El-Musta'li] billâh, prince des croyants — que les bénédictions divines reposent sur eux, sur leurs purs ancêtres et leurs nobles descendants — pour rechercher la faveur d'Allah, le roi généreux (?) (ou tout-puissant ? ?) [. . . . Allah!] prête secours aux armées de l'imâm El-Âmir bi'ahkâmi-llâh, le prince des croyants, pour établir la preuve évidente (de ta puissance ?) [. . . . (a été ordonnée) par le très noble seigneur, commandant des armées, glaive de l'islam et] protecteur de l'imâm, garant des magistrats musulmans et guide des apôtres de la foi, Abu 'Abdallah Muḥammed le serviteur d'El-Âmir, qu'Allah fasse de lui le soutien de la religion, qu'il prolonge ses jours pour le plus grand bien du calife, qu'il donne la durée à son pouvoir et l'élevation à sa parole, en l'an 519.

Cette restitution, comme on le voit, permet d'utiliser tous les fragments de l'inscription en les remettant à leur place. On ne trouve guère de place, il est vrai, pour les mots manquants . . . السَّيِّدِ الْأَجَلِّ

سيف الإسلام, mais les blocs de pierre ont été si dérangés que leur rapprochement actuel ne signifie pas grand'chose. On remarquera le mot *أَعْلَى*, au lieu de *أَعْلَا* dans le passage correspondant de l'inscription du Gâmi' el-Guyûchi.

La seconde inscription, à bandeau moins large, passe sous la rosace et traverse le milieu des niches. Ici les pierres ne paraissent pas avoir été dérangées; les parties manquantes sont cachées dans les maisons ou recouvertes de plâtre. Comme ce texte est écrit beaucoup plus serré que le précédent, on peut restituer davantage dans un intervalle donné¹.

... أمر الخ... فتى مولانا وسيدنا الإمام الأمر بأحكام الله
 ابن الإمام المستعلي بالله أمير المؤمنين صلوات الله عليه وأعلى
 أبائه الطاهرين وأبنائه الأكرمين السيد الأجلّ (environ
 1 m. 50) [(م) (موان)] أمير الجيوش [سيف الإسلام ناصر
 الإمام كافل قضاة المسلمين وهادى دعاة المؤمنين أبو عبد الله
 محمد الأمرى عضد الله به الدين وأقطع بطول بقائه (environ
 4 mètres) [(4 mètres) أمير المؤمنين وأدام قدرته وأعلى] كهنه (في
 سنة) تسعة (sic) عشرة و[خمسماية].

[A ordonné, etc... le serviteur de... l'imâm El-Amir

¹ Voir la planche ci-jointe, n° V. Les mots reproduits sont : أمير المؤمنين وأدام قدرته وأعلى] كهنه... تسعة.

hi 'ahkâmi-llâh] fils de l'imâm El-Musta'li billâh, le prince des croyants, que les bénédictions d'Allah soient sur lui, [sur ses saints ancêtres, etc. le très noble seigneur]... Ma'mûn (?), le général des armées [le glaive de l'islam, etc. Abu 'Abdallâh Muhammed, etc. . . qu'il prolonge ses jours pour le bien] du calife, qu'il donne la durée à son pouvoir et l'élévation à sa parole, (en l'an) [5]19.

Les deux inscriptions se complètent l'une par l'autre, et dans la seconde, les mots manquants remplissent assez exactement les intervalles mesurés. Le seul point obscur de ce dernier texte est le groupe **امو** à la 4^e ligne, qui peut s'expliquer de la manière suivante :

Le vizir nommé dans la première inscription est Abu 'Abdallâh Muhammed, surnommé El-Ma'mûn el-Batâ'ihi. On sait qu'il remplaça le vizir El-Afdal, le fils de Bedr el-Gamâli, mis à mort par El-Âmir en 515, et qu'il exerça ses fonctions jusqu'en 519, année où il fut exécuté à son tour par l'ombrageux calife. C'est de lui que parle Maqrîzi dans la description que nous avons traduite plus haut. Comme ses deux prédécesseurs, le vizir El-Ma'mûn fut un grand constructeur; on lui doit, outre la mosquée El-Aqmar, plusieurs monuments aujourd'hui disparus et décrits par Maqrîzi¹.

On pourrait donc songer à lire ici : **المأمون** (El-Ma'mûn)

¹ Voir à ce sujet Ravaisse, *Sur trois mihrâbs en bois sculpté*, p. 16. — Sur le vizir lui-même, voir *ibid.*; Maqrîzi, I, 462; Wüstenfeld, *Gesch. der Fatimidenchulifen*, p. 291 et suiv.; Ibn Khallikân, trad. de Slane, t. II, p. 427, n. 2; t. III, p. 455 et suiv.

البطاحي); cependant cette restitution se heurte à quelques difficultés. D'abord, dans la première inscription, le vizir est mentionné seulement par son surnom (*kunya*) et son nom propre (Abû 'Abdallâh Muḥammed); en outre, dans cette même inscription comme dans tous les textes fatimites où le nom du vizir est donné, ce nom se trouve *après* tous les titres honorifiques; enfin il n'y a aucune place pour restituer le mot البطاحي, et l'ordre des pierres ne paraît pas avoir été changé.

Quoi qu'il en soit de ce point de détail, il reste prouvé que la mosquée a été construite en 519 de l'hégire par El-Ma'mûn, comme le dit Maqrîzî¹, et que la description de cet auteur est confirmée en tout point par l'examen que nous avons entrepris.

A cette époque appartiennent encore deux des *mihrâbs* décrits et publiés par M. Ravaisse. Celui d'El-Azhar est daté de la même année 519; celui du mausolée de Sitta Rukaiya paraît être contemporain².

ABU'L-MANŞÛR ISMA'ÎL EZ-ZÂFIR (549-556).

Mosquée El-Fakahâni. — Maqrîzî, II, 293 : « Cette Mosquée est situé au Caire, au milieu de l'ancien Marché des Selliers, qu'on appelle aujourd'hui le

¹ Et non en 515, suivant Ibn Khallikân, trad. de Slane, t. III, p. 457.

² Ravaisse, *op. cit.* Il en sera question plus loin, à propos de la décoration sous les Fatimites.

Marché des Rôtisseurs. Elle se nommait autrefois la Mosquée très glorieuse (el-gâmi' el-afkhar); on l'appelle aujourd'hui la Mosquée des Fruitiers (gâmi' el-fâkihiyin) ¹. C'est une mosquée fatimite, qui a été construite par le calife Ez-Zâfir en 543, suivant Ibn 'Abd ez-Zâhir. »

Cette mosquée est située dans la partie méridionale de la rue Ghûriye, près du *sebil* de Méhémet-Ali. Elle a été entièrement restaurée à l'époque turque et n'offre d'autre intérêt archéologique que la date de sa fondation ². Parmi les inscriptions modernes qui la décorent, il suffit de mentionner celle du *sebil* situé à l'angle nord-ouest de l'édifice :

أَنْشَأَ هَذَا السَّبِيلَ الْمُبَارَكَ الْغَفِيرَ إِلَى اللَّهِ تَعَالَى الْحَقُّ أَجْمَدُ
كَتَبَهُ مُسَكِّفُ ظُلَانٍ سَابِقًا خَرَّبْتُ عَلَى وَكَانَ الْغَرَاغُ مِنْ هَذَا الْمَكَانِ
الْمُبَارَكِ فِي شَهْرِ رَمَضَانَ سَنَةِ ١١٢٨.

Le mot persan كَتَبَ désigne un fonctionnaire public à l'époque turque, une sorte de sous-vizir. La forme arabe moderne est كاحيه, qui se prononce

¹ الناكوتيون, plur. de فاكهي nisba de فاكهة. A côté de cette forme régulière, on trouve aussi فاكهاى (Lane, *Dictionnaire*); la forme plus moderne فكهائى (Dozy, *Supplément*) se retrouve dans le nom actuel de la mosquée, qui se prononce *el-faqâhâni*.

² Sur cet emplacement, voir Bœdeker, *Unter-Ägypten*, p. 273 et 293. — La mosquée fut déjà réparée après le tremblement de terre de 702 (Quatremère, *Hist. des sultans Mamlouks*, t. II b, p. 216).

kihya au Caire¹. — مُسْتَكْفِظ, qui désigne une autre charge du régime ottoman (gouverneur ou commandant), se rencontre souvent dans les inscriptions de cette époque sous la forme مستكفطان, et accompagné d'un déterminatif (حَالًا, gouverneur en fonction; سابقًا ou كان, ex-gouverneur)². — خربطلى, de Kharput, avec la *nisba* turque.

ABU MUHAMMED 'ABDALLÂH EL-'ÂPID (556-567).

Mosquée d'Es-Sâlih. — Maqrizi, II, 293 : « Cette Mosquée est une création fatimite; elle est située en dehors de la Porte de Zuwêl. Ibn 'Abd ez-Zâhir raconte les faits suivants : Le tombeau de Hosain se trouvait à Ascalon; comme on craignait que les Francs ne s'en emparassent, il fut décidé de lui donner un autre asile. Es-Sâlih 'Talâ' ibn Ruzzik³ bâtit alors cette Mosquée pour en faire la sépulture du saint. Mais quand il l'eut terminée, le calife ne lui permit pas de donner suite à son projet, prétendant que le

¹ La forme féminine, produite par contraction et d'abord purement extérieure, semble avoir réagi sur le sens du mot, qui désigne aujourd'hui une *dame de compagnie*.

² La terminaison ـان est le pluriel persan, qu'on trouve quelquefois dans l'arabe vulgaire. Il est probable que le titre original était رئيس المستكفطان (ou une expression analogue), c'est-à-dire gouverneur en chef; le premier mot a disparu. Cf. باوراني, aide de camp; (مدرسة) الابتدائية, école primaire, etc.

³ Sur ce personnage, voir Ibn Khallikân, trad. de Slane, t. IV, p. 657, où son nom est transcrit *Ruzzik*; ailleurs on trouve *Razzik*.

saint ne pouvait être enterré que dans les palais des califes. On construisit alors le sanctuaire (*mechhed*) qui existe encore aujourd'hui, et c'est là qu'il fut enterré¹. Talâïf termina sa Mosquée.....; il construisit à l'intérieur une vaste citerne, et il établit une roue à eau sur le canal du Khalig, près de Bâb el-Kharq. Ainsi la citerne se remplissait pendant la crue du Nil, par des canaux qui la reliaient au fleuve.

« On y fit la prière du vendredi vers l'an 650², sous le règne d'El-Malik el-Mu'izz Aïbek, en présence de l'envoyé de Bagdad, le chékh Negm ed-dîn 'Abd-allâh el-Bâdirâni, et Ašîl ed-dîn Abu Bekr el-As'ardi y fit le sermon. La prière s'y fait encore. La Mosquée fut détruite par le tremblement de terre de l'an 702 et restaurée par les soins (على يد) de l'émir Seïf ed-dîn Bektimur el-Gûkendâr. » — Suit la biographie du fondateur.

Cette mosquée est située, comme le dit Maqrizi,

¹ Il s'agit de la chapelle de Hosain مشهد حسين, construite dans l'enceinte du grand palais oriental (Ravaisse, loc. cit., t. 1, p. 433). Cet édifice, entièrement restauré il y a quelque temps, s'appelle aujourd'hui Gâmi' Hasanên.

² Litt. : « en l'an 650 et quelques ». La mosquée ayant été construite en 555, suivant l'inscription qu'on verra plus loin, j'ai pensé d'abord qu'il y avait une erreur dans le premier chiffre de Maqrizi; cependant le texte est bien correct. En effet, les mots في الأيام المعززة ne peuvent se rapporter qu'à El-Malik el-Mu'izz Aïbek, le premier sultan mamlouk, qui régna de 648 à 655. Ainsi la mosquée, négligée sous les Ayoubites, n'aurait été inaugurée définitivement qu'un siècle après sa construction.

en dehors, c'est-à-dire au sud de la Porte de Zuwêle, dans l'angle formé par la Qasabet-Rodwân ou Bazar des Cordonniers avec le Derb el-Akhmar ou Rue de la Citadelle. Elle est un peu mieux connue que la mosquée El-Aqmar, grâce à l'ouvrage de Prisse d'Avennes¹, mais l'archéologue y trouve une ample moisson de documents nouveaux. L'édifice présente le plan habituel des mosquées avec une cour centrale ornée du bassin aux ablutions, un sanctuaire oriental à trois rangs de colonnes portant des arcs à tympan, et des portiques sur les trois autres côtés; ceux-ci sont démolis en grande partie. De la mosquée primitive il reste encore, comme à El-Aqmar, les quatre murs d'enceinte et le sanctuaire presque tout entier. Ce fait paraît prouvé par la nature et l'emploi des matériaux, la présence des arcs persans dans le sanctuaire, la décoration générale et le style des inscriptions qui entourent l'archivolte des arcs. Les colonnes et les chapiteaux sont antiques. Ces derniers, d'un style corinthien de décadence,

¹ Voir pl. V, XC, XCI, XCII, XCV. La planche V donne la restauration du plan et de l'élévation du sanctuaire sur la cour, et quelques détails qui paraissent empruntés à la décoration primitive (les deux claires-voies de fenêtre). Les planches suivantes donnent les détails de la chaire, qui remonte au début du xiv^e siècle et non à la fin du xv^e siècle, comme on va le voir. La porte, reproduite sur la dernière planche, paraît être de la même époque. Voir aussi, sous plusieurs réserves, le vol. de texte, p. 99. Le plan de la mosquée a été reproduit par Adamy, *Architektonik des muhammed. u. roman. Stils*, p. 22. Il n'est pas très exact; ainsi la façade ouest primitive forme à son extrémité nord une saillie carrée tournée vers l'ouest.

portent des tailloirs revêtus de bois sculpté et sont reliés par des chaînages de solives sculptées. Les tailloirs portent la retombée des arcs, qui sont à profil persan et fortement surhaussés. Les arcs et les tympans sont en briques, revêtus d'une décoration de plâtre qui remonte à la construction primitive, comme celle des tailloirs et des chaînages¹. Les murs extérieurs sont en pierres de taille. La façade ouest, qui donne sur le Bazar des Cordonniers, et la façade nord, tournée vers la Rue de la Citadelle, sont entièrement masquées par des constructions modernes, boutiques et logements. Au milieu de chaque façade se trouve une porte d'entrée, décorée de fragments d'inscriptions cufiques de l'époque; on remarque aussi, à l'intérieur de la porte ouest, qui forme la principale entrée, des fragments d'inscriptions encastrés sans aucun ordre dans la muraille. Ces débris épigraphiques me donnèrent l'idée de pénétrer dans les maisons modernes pour examiner les parements des deux façades. Elles offrent une grande analogie avec la façade ouest de la mosquée El-Aqmar; on y retrouve les mêmes matériaux, la même décoration de fausses fenêtres à archivolt persane. Ici encore, deux longues inscriptions courent sur la façade ouest, l'une à mi-hauteur des niches et l'autre au-dessous; elles contournent l'angle nord-ouest, pour se prolon-

¹ Ces détails sont empruntés à mes notes et aux photographies que j'ai faites sur place. On trouvera plus loin des vues générales sur la décoration fatimite.

sans doute aussi les mêmes titres honorifiques que les autres inscriptions fatimites. En comparant entre eux tous les textes de cette époque connus jusqu'à ce jour (je crois les avoir tous mentionnés), et quelques passages de Maqrîzi, on pourra se faire une idée fort exacte de la terminologie monotone des inscriptions fatimites et des titres portés par les vizirs des califes¹. La date fixe en l'année 555 la construction de la mosquée, et remplit ainsi une lacune de Maqrîzi.

Le culte du vendredi, supprimé sous les Ayoubites, ne fut repris qu'un siècle plus tard sous le premier sultan mamlouk. Ce fait, rapporté par Maqrîzi comme on l'a vu, s'explique aisément. Sous les Fatimites, le calife présidait au culte du vendredi dans les principales mosquées du Caire, faisant lui-même le sermon ou *khatba* (Maq., II, 275, l. 4 d'en bas). Selon le rite chaféite suivi par Saladin et ses successeurs, ce culte ne pouvait être fait que dans une seule mosquée, et celle d'El-Hâkim fut choisie à cet effet². Les premiers sultans mamlouks restaurèrent le culte du vendredi dans plusieurs

¹ Pour ces titres, on peut comparer les passages suivants de Maqrîzi : pour Bedr el-Gamâli, II, 442 (à la ligne 21, il faut lire *ناصر الأمان* au lieu de *الأمان*; cette lecture est confirmée par les inscriptions), I, 382; pour El-Afdal, I, 442 (même remarque à propos de *الأمان*, l. 12); pour son frère Ga'far, II, 48; enfin pour le vizir El-Ma'mûn, le successeur d'El-Afdal, I, 442 et 463 (même remarque sur *الأمان*, l. 13).

² Maqrîzi, II, 275, dern. ligne; ce passage n'est pas tout à fait d'accord avec Maqrîzi, II, 245, l. 4.

mosquées fatimîtes, entre autres à El-Azhar (Maq., II, 275, l. 17; 276, l. 2).

Les restaurations de l'émir Bektimur ne présentent rien d'intéressant, à part la chaire du sanctuaire, qui porte l'inscription suivante :

أمر بجارة هذا المنبر المبارك من ماله ابتغاء لوجه الله الكريم
المقر العالي الأميري الكبيرى السيفى سيف الدين مقدم
الجيش بكصر الجوكندار المنصورى السيفى أمير جندار الناصرى
وذلك بتاريخ شهر جمادى الآخر سنة تسع وسبعين (وتسعين)¹
وستمائة رحم الله من كان السبب.

A ordonné la construction de cette chaire bénie, sur sa propre fortune et pour plaire au généreux Allâh, son Altesse éminente el-emîrî el-kebîrî es-seîfî, le commandant des armées Seif ed-Dîn Bektimur, le *gâkendâr* d'El-Malik el-Manşûr Seif ed-Dîn (Qalâwun), l'emîr *gendâr* d'El-Malik en-Nâşir (Muhammed ibn Qalâwun), en Gumâda II, 679 (699³). — Qu'Allâh ait pitié de l'auteur de ce travail¹!

Les titres *el-emîrî el-kebîrî es-seîfî* indiquent que le titulaire était le serviteur ou l'affranchi d'un émir portant le titre de *emîr kebîr* et le surnom de *Seif ed-Dîn* (ou *Seif ed-Daula*, etc.). De même, les titres *el-manşûrî es-seîfî* font allusion au sultan Qalâwun el-Manşûr, qui portait lui-même le surnom

¹ Publiée par M. Mehren, *Câhira et Kérâfat*, II, p. 21; notre copie est plus complète. J'écris *Bektimur* avec de Slane (Ibn Khalikân, *passim*).

de *es-şâlihi* pour avoir appartenu à El-Malik es-Şâlih. Celui de *en-nâsiri* se rapporte au sultan Muḥammed en-Nâsir. Les adjectifs de relation (*nisba*) formés sur des titres honorifiques, des noms de charge ou des surnoms sont très fréquents dans les inscriptions de cette époque. L'émir qui les porte se désigne ainsi comme l'esclave, le serviteur, l'affranchi ou le client d'un prince qui porte le titre ou le surnom formant la base de la *nisba*; celle-ci constitue donc un surnom au deuxième degré. Cette terminologie particulière, si différente de celle des Fatimites, apparaît avec les Ayoubites et se développe sous les Mamlouks. Dans les inscriptions du xv^e siècle, elle devient une véritable manie et disparaît après l'invasion ottomane. A partir de cette époque, les inscriptions, conçues dans un style beaucoup plus sobre, présentent de nouveaux titres, tels que *mustahfizân*, *kethhodâ*, *aghâ*, etc. Dans un article sur les inscriptions des Mamlouks au Caire, je reviendrai plus longuement sur ces *nisba*, qui forment un curieux chapitre de l'histoire des mœurs, et qui n'ont pas toujours été exactement comprises¹.

¹ Quatremère (*Hist. des sult. Maml.*, t. II a, p. 31) traduit المقَرَّ العاق المولى السَّيِّدِي العَالِي العَاقِلِي الضَّمِّي par « Altesse noble, éminente, seigneuriale, savante, Adeli-Schemsi ». Il s'agit de l'émir Chems ed-dîn Sonkor Achkar, un compagnon de Qalâwun, qui avait été nommé gouverneur de Damas sous le prédécesseur de ce prince (Quatremère, *op. cit.*, t. Ib, p. 161 et 173). مولى ne signifie pas « éminent »; ce mot indique que le titulaire est lui-même le protégé ou le serviteur d'un maula, c'est-à-dire d'un affranchi occupant une haute position, peut-être du sultan lui-même. Les *nisba*

Le style des inscriptions et des ornements des façades donne lieu à quelques observations générales qui termineront le présent travail.

Inscriptions historiques. — Au point de vue paléographique, ces textes présentent une certaine importance; ils montrent que le caractère coufique appelé improprement *carmatique*¹ fut employé pour les inscriptions historiques jusqu'à la fin de la dynastie fatimite. Les monnaies offrent à cet égard un témoignage irrécusable; leur série continue permet de suivre l'évolution du style épigraphique depuis les origines de l'Islam jusqu'aux dernières époques, et cette évolution se rattache étroitement à celle des carac-

timur *enr gendâr*; il s'agit probablement du nôtre. Signalons encore un Bektimur *silâhdâr*, mort en 703, qui avait appartenu à Bibars, comme l'indique son surnom de *Zâhiri* (*ibid.*, t. II b, p. 240) et un Bektimur *hâgib*, le conquérant de l'île d'Aradus, mort à Damas en 714 (Maqrîzi, II, 64). On pourrait multiplier ces exemples.

¹ Voir sur ce mot le travail déjà ancien de Fræhn, *Journ. asiat.*, 2^e sér., t. I, p. 379. L'auteur montre que l'application du terme *carmatique* au coufique fleuri repose sur une erreur de mot faite par Golius dans un passage du *Qâmûs*, et consacrée par d'Herbelot et Adler. Il prouve que قَرْمَطِيَّة désigne une manière d'écrire à traits serrés, et non une écriture spéciale; que قَرْمَطِيَّة signifie un homme qui écrit ainsi, et non un prétendu *gens carmaticum*. Même en supposant à ce mot le sens d'un genre d'écriture, rien n'autoriserait à l'attribuer au coufique fleuri. Enfin rien ne fait supposer que les Qarmates aient eu une écriture particulière. Suivant Fræhn, le nom de cette secte, qui dérive de la même racine, n'a pas de rapport avec les significations données par le *Qâmûs* et Gaubari. Sur l'origine un peu obscure du nom des Qarmates, on consultera surtout de Goeje, *Mémoire sur les Qarmates du Bahreïn*, 2^e édit., p. 199 et suiv.

tères des inscriptions monumentales. L'étude paléographique des inscriptions et des monnaies arabes étant encore à faire, on me permettra d'emprunter quelques détails à un travail que je prépare depuis plusieurs années. Je laisse de côté la paléographie des manuscrits qui soit une évolution entièrement distincte.

Les premières monnaies arabes frappées en Syrie au type byzantin présentent des caractères qui rappellent beaucoup ceux des inscriptions proto-arabes de Zebed et de Harrân en Syrie, toutes deux du *vi*^e siècle de notre ère. C'est un type moitié carré, moitié arrondi, qui semble indiquer la recherche d'un caractère monumental distinct du caractère manuscrit. On sait qu'à cette époque ce dernier était franchement cursif et arrondi; les beaux travaux de Sacy sur ce sujet ont été pleinement confirmés par les récentes découvertes du Fayyoun. A l'époque du calife 'Abd al-Malik, le caractère des inscriptions et des monnaies se fixe définitivement; il prend cette forme régulière et carrée qu'on a appelée, improprement aussi, le caractère coufique¹. Ce caractère *carré* ou *angulaire*

¹ Les mots *kufi* et *nekhi* désignent en arabe de simples variétés d'écriture, ou plutôt de calligraphie; nous leur avons donné un sens beaucoup trop étendu. De là vient en partie l'obscurité qui règne encore dans la question de l'origine de l'écriture arabe. Ce problème exige un long travail que j'espère entreprendre ailleurs; il comporte une double méthode: l'observation directe des manuscrits et des inscriptions, et la critique comparée des sources arabes. Les principales sont le *Kutâb ul-Fihrist*, introduction; Hadji Khalifa au mot *كُفَى*; Ibn Khallikân, édit. de Slane, vol. II,

classique apparaît simultanément sur les premières monnaies de la réforme, vers l'an 74 de l'hégire, et sur les deux inscriptions connues de 'Abd al-Malik, celle de la mosquée d'Omar à Jérusalem et celle de la borne milliaire publiée récemment par M. Clermont-Ganneau¹. Ce caractère persiste jusqu'au commencement du iv^e siècle de l'hégire; on le retrouve, avec des variantes de détail, sur les monnaies des Omayyades depuis 'Abd al-Malik, sur celles des Abbasides, des Toulounides, des Omayyades d'Espagne et des premiers Fatimites, sur les pierres tombales égyptiennes du iii^e siècle, dans les inscriptions d'Ascalon (155 H.), de la mosquée d'Ahmed et du Miqîas de Randa au Caire (iii^e s. H.), de Sousse et de Kairouan en Tunisie (245 et 285 H.), sur quelques épitaphes du iii^e siècle publiées par Lanci, enfin dans les plus vieilles inscriptions du Caucase².

p. 282, 331; vol. III, p. 266; Ibn Cotelba, *Kitâb al-ma'ârif*; Ibn Khaldûn, *Prolégomènes*; les dictionnaires classiques, etc. On consultera encore les travaux de Marcel, Lanci, de Sacy, etc., le chapitre malheureusement incomplet de Lenormant dans son *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien*, t. II, p. 130, et les récents travaux de M. Karabacek. Voir aussi Nöldeke, *Geschichte des Qurâns*, p. 300; de Khanikoff, *Inscript. musulm. du Caucase* (*Journ. asiat.*, 5^e série, t. XX, *passim*), et les sources citées par Lenormant.

Les mots *coufique* et *nekhî*, qui désignent des variétés de calligraphie, ne sauraient s'appliquer correctement aux caractères lapidaires, et j'ai dû introduire dans les pages suivantes quelques expressions nouvelles.

¹ De Vogüé, *Le temple de Jérusalem*, p. 84 et pl. XXI; Clermont-Ganneau, *Journal asiatique*, 8^e série, t. IX, p. 472, et *Recueil d'archéologie orientale*, p. 201 et pl. XI.

² Pour les monnaies, voir les ouvrages spéciaux et les collections;

Vers le début du IV^e siècle apparaissent certains symptômes qui font pressentir la naissance d'un style plus fleuri, où les lignes droites se brisent ou s'incurvent, où les extrémités des lettres s'épanouissent en rinceaux. Ce nouveau caractère (dit *caractique*) ne diffère du précédent que par l'introduction d'un élément décoratif; il en dérive directement et on ne saurait le considérer comme un caractère à part. On pourrait l'appeler le *carré* ou *angulaire fleuri*, par opposition au *carré classique*. Il apparaît nettement pour la première fois sur les monnaies du calife fatimite El-Mançûr, frappées en Tunisie; il se développe sur celles des Fatimites d'Égypte, des Abbasides, des derniers Omayyades d'Espagne et des autres dynasties musulmanes jusqu'à l'introduction du caractère arrondi. On le retrouve dans tous les textes fatimites de l'Égypte, dans un grand nombre d'inscriptions de la Syrie, du Caucase, de la Perse et de la Mésopotamie, de la Sicile, de l'Afrique du Nord et de l'Espagne. La première en date est celle de Kairouan, de l'an 341; il est curieux de la comparer avec les monnaies frappées à la même époque

pour les pierres tombales égyptiennes, divers articles dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, dans les *Proceedings of the Soc. of Biblical Archaeology*, 1887-1888, etc. Pour l'inscription d'Ascalon, Clairmont-Gaumeau, *Recueil*, p. 214 et pl. XI, et *Journal asiatique*, 8^e série, t. IX, p. 485. Pour les inscriptions tunisiennes, Houdas et Basset, *Épigraphie tunisienne*, pl. I. Pour les inscriptions du Caire, les travaux de Marcel et les planches épigraphiques de l'atlas de la *Description*, éd. mod., vol. II. — Voir aussi Lanci, *Trattato delle sepolcrali iscrizioni*; Khanikoff, *Inscript. mus. du Caire*, etc.

par les Fatimites de Tunisie¹. Ce caractère, qui règne en maître sur les inscriptions et les monnaies pendant plus de deux siècles, présente également plusieurs variétés; une des plus intéressantes est celle des inscriptions décoratives sur plâtre, dont il sera question plus loin.

Ainsi le caractère dit *carmatique*, simple variété décorative du coufique pur, semble avoir pris naissance en Tunisie ou en Égypte. Il en est autrement de la révolution qui va s'opérer dans l'écriture monumentale en Égypte et en Syrie au vi^e siècle; en effet, c'est en Orient qu'il faut chercher les premiers caractères arrondis sur les inscriptions et les monnaies². Pour résoudre ce problème encore obscur, il faudrait comparer avec soin les séries monétaires des dynasties musulmanes orientales. Il suffit de dire ici que le caractère arrondi se montre déjà isolément en concurrence avec le carré, dans la série des Samanides à la fin du iii^e siècle et sur les monnaies de Maḥmūd de Gazna, un siècle plus tard. Ainsi, tandis que le carré classique ou fleuri régnait en maître dans l'Asie antérieure et en Afrique, il semble qu'en Orient il n'ait jamais entièrement

¹ Houdas et Basset, *op. cit.*, pl. III. — Outre les ouvrages déjà cités, on consultera spécialement pour la Sicile et pour l'Espagne les planches qui accompagnent les beaux travaux d'Amari et de M. Amador de los Rios.

² J'ai dit plus haut pourquoi j'évite d'employer le mot *nekhi*; ne pouvant développer ici ces raisons, je renvoie à la note de Slane dans Ibn Khallikān, t. II, p. 331.

supplanté dans l'épigraphie monumentale le vieux caractère arrondi.

Le vi^e siècle assiste à l'envahissement progressif du nouveau type monumental. La série monétaire des Ortokides de Mardin présente un curieux mélange des deux caractères. Vers la même époque, l'arrondi se montre en Occident, sur les monnaies de 'Abd el-Mu'min, le 1^{er} Almohade (524-558)¹. Il apparaît nettement sur les monnaies ayoubites à la fin du vii^e siècle, d'abord en Syrie, puis en Égypte. Dès lors il règne en maître sur les monnaies et ne subit plus que des modifications de détail jusqu'à l'invasion ottomane.

Cette lutte entre les deux caractères, on la retrouve dans les inscriptions. J'ai signalé naguère une inscription de Bâniâs, datée du vi^e siècle, et dont les caractères maladroits semblent hésiter entre les deux types². La grande inscription de Boşra (561 H.) révèle le même style de transition, tandis qu'une autre inscription de cette ville, sans date et probablement contemporaine, présente encore le caractère carré, mais très fleuri³. Enfin l'inscription de la chaire de Nûr ed-din à la mosquée El-Aqsa à Jérusalem (564 H.) et une inscription de la *medrese* de

¹ Cf. Codera y Zaidin, *Tratado de numismática arábigo-española*, pl. XXII.

² *Journal asiatique*, 8^e série, t. XII, p. 469. La date paraît être 567 plutôt que 557.

³ Voir Rey, *Voyage dans le Haurân*, p. 196, 197, et atlas, pl. XIV et XV. Karahocak dans *Z. D. M. G.*, t. XXXI, p. 135; Clermont-Ganneau, dans *Journal asiatique*, 7^e série, t. X, p. 518.

ce sultan à Damas (567 H.) appartiennent déjà au nouveau type¹.

En résumé, le caractère arrondi semble avoir subsisté en Orient, à côté du caractère carré. C'est de là qu'il pénètre en Syrie, sans doute avec les premières invasions mongoles. Il y lutte avec le carré fleuri, et cette lutte fait naître une série de types bâtards. Il l'emporte dans la deuxième moitié du vi^e siècle, d'abord sur les inscriptions, un peu plus tard sur les monnaies, et pénètre en Égypte à la fin du siècle. Le carré fleuri se montre encore timidement au vii^e siècle sur quelques monnaies ayoubites et jusqu'à l'époque du sultan Bibars. Mais son rôle dans l'épigraphie historique est achevé; dès lors il est relégué dans la décoration monumentale. Ainsi le caractère dit *carmatique*, introduit en Égypte quelques années avant la conquête de Gauhar et détrôné par Saladin, pourrait s'appeler ici le *caractère fatimite*.

Cette dynastie ayoubite trahit d'ailleurs des signes de transition, on pourrait dire de révolution, dans toutes les branches de l'archéologie, dans tous les domaines de la civilisation. Dans les institutions religieuses, par le triomphe de l'orthodoxie sur l'hérésie fatimite, et dans l'architecture reli-

¹ Il en est de même, je pense, pour l'inscription de Saladin à la citadelle du Caire, publiée par M. Mehren, et que je n'ai pu retrouver. Les textes de cette époque étant fort rares en Égypte, c'est surtout en Syrie qu'il faut chercher les traces de la grande évolution du caractère épigraphique.

gieuse, par l'introduction de la *medrese* et de son plan central; dans les institutions militaires, par le régime de la féodalité et de la noblesse des armes, et dans l'architecture militaire, par la transformation des châteaux forts et des enceintes sous l'influence des Croisés; dans la décoration, par la naissance d'un nouveau style sur le revêtement des édifices; dans l'épigraphie enfin, par l'apparition du caractère arrondi. Il serait curieux d'étudier toutes les faces de cette révolution et d'en chercher les causes dans les deux grands mouvements de cette époque : les croisades et les invasions mongoles. Nous y reviendrons à propos de la *medrese* dans un prochain article.

Inscriptions décoratives. — Le sanctuaire de la mosquée d'Es-Sâlih contient une longue série d'inscriptions décoratives moulées en plâtre sur les archivoltes des arcs. Leur style rappelle beaucoup celui des inscriptions sur plâtre qu'on voit encore dans les sanctuaires des mosquées El-Azhar et d'El-Hâkim. A l'époque fatimite, les inscriptions sur plâtre des sanctuaires se distinguent déjà des inscriptions lapidaires des façades par un style plus orné, plus fleuri. Le trait général est plus ferme, les arêtes sont plus vives, la surface des lettres est plus plate que dans les caractères gravés sur la pierre. Les rinceaux, employés sobrement dans les textes lapidaires, remplissent ici tous les intervalles.

Ainsi, dès l'époque fatimite, il existe deux types

de caractères monumentaux, celui des inscriptions sur plâtre, qui sont généralement décoratives et coraniques, et celui des inscriptions lapidaires, historiques ou coraniques. Ce double style est dû à des nécessités techniques, beaucoup plus qu'au désir de créer une distinction entre les textes historiques et les textes purement décoratifs. On comprend que les procédés de la taille des lettres dans la pierre fussent bien différents de ceux qui consistaient à les mouler dans le plâtre. Aussi les inscriptions purement décoratives sur pierre ont généralement le même style que les autres textes lapidaires contemporains.

A l'époque des Ayoubites, la scission s'accroît naturellement; dès lors les inscriptions lapidaires sont toujours en caractères arrondis. Le style des inscriptions sur plâtre s'altère également par une sorte de réaction; il semble que la concurrence du caractère arrondi produise une rivalité entre les deux types. Le type purement décoratif reste angulaire, mais il prend des formes plus tourmentées, plus recherchées. C'est l'école du maniérisme dans l'épigraphie décorative; elle subsistera tant qu'il y aura une décoration arabe, c'est-à-dire jusque sous les Ottomans. En effet, c'est à l'époque des Ayoubites qu'une nouvelle décoration de revêtement envahit les monuments arabes, pour se développer graduellement et atteindre au *xiv*^e siècle un degré de perfection qu'elle conservera jusqu'à l'invasion ottomane. L'écriture décorative subit l'influence de cette

nouvelle école, celle du style arabe proprement dit¹. Elle est confiée dès lors non seulement au plâtre, mais à la mosaïque de marbre, aux enduits, à la céramique émaillée, quelquefois au bois et au bronze; cependant les inscriptions sur bois et sur bronze, qui sont d'ailleurs souvent historiques, suivent presque toujours les destinées des inscriptions lapidaires.

L'épigraphie décorative prend alors les allures les plus capricieuses, pour se plier aux exigences des matériaux délicats qui la composent; car c'est surtout dans les nécessités techniques qu'il faut chercher la cause des déformations de l'écriture décorative, comme de la décoration en général. C'est ainsi que l'emploi de la mosaïque de marbre avec ses bandes taillées en rectangles allongés développa ce genre particulier d'écriture décorative qu'on a appelé le *coufique carré* ou *quadrangulaire*, et qu'on trouve sur les lambris des mosquées à l'époque des Mamlouks².

Cette altération du caractère décoratif à partir du xii^e siècle est si évidente qu'on peut facilement reconnaître si une inscription décorative appartient

¹ J'ai défini plus haut l'art arabe; j'entends ici par *style arabe* celui de la belle époque de l'art arabe et spécialement du groupe syro-égyptien, du xii^e au xvi^e siècle.

² Voir entre autres, Marcel, *L'Égypte*, pl. XXI; *Mém. sur le coufique quadrangulaire*, dans *Journ. asiat.*, 3^e série, t. XII, p. 226; Rogers Bey, *Mémoire sur certaines inscriptions en caractères coufiques carrés*, dans *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1881, p. 100.

à une époque antérieure ou postérieure à l'introduction du caractère arrondi. Le plus ancien exemple de texte décoratif postérieur à cette introduction se trouve, je crois, à la mosquée El-Aqsa à Jérusalem, dans les inscriptions de Saladin (583 de l'hégire)¹. Ici la nouvelle école est formée; elle est si distincte de la précédente que le fragment reproduit par M. de Vogüé se rapproche plus, par son style, des inscriptions décoratives du xv^e siècle (par exemple celles de la *medrese* du sultan Ghûri au Caire) que de celles de la mosquée d'Eṣ-Ṣâlih, qui ne lui sont antérieures que d'une trentaine d'années. Pour expliquer l'apparence archaïque des inscriptions de Saladin à El-Aqsa alors que le caractère arrondi envahissait l'épigraphie, M. de Vogüé remarque avec raison que le coufique s'est conservé fort tard dans l'ornementation monumentale. On pourrait aller plus loin en affirmant que ces inscriptions ne sauraient être antérieures à Saladin, puisqu'elles présentent les caractères de l'école décorative qui prend naissance à cette époque.

Décoration. — Il reste à dire un mot de la décoration sur pierre pendant la période fatimite. Jusqu'à présent on n'en savait pas grand'chose. Les restes décoratifs de cette époque se trouvent surtout dans les sanctuaires des mosquées, sur les tympans des arcs; or ces tympans étant toujours en briques, leur

¹ De Vogüé, *Le temple de Jérusalem*, p. 101 et pl. XXXIII.

décoration est confiée au plâtre¹. La décoration lapidaire la plus importante est celle des portes construites par Bedr el-Gamâli; mais leur style remarquable est si franchement byzantin qu'on ne peut les considérer comme des types de l'ornementation égyptienne sous les Fatimites. La décoration lapidaire indigène n'est donc connue que par quelques exemples isolés, tels que le *mihrâb* du mausolée de Sitta Rukaiya décrit par M. Ravaisse. J'ai retrouvé de nombreux vestiges d'ornements lapidaires sur trois monuments fatimites encore inconnus : les minarets de la mosquée d'El-Hâkim et les façades des mosquées El-Aqmar et d'Es-Şâlih. Ces restes fournissent les éléments d'une ample étude sur le style fatimite; elle ne saurait trouver place ici, et je laisse de côté tout ce qui concerne les profils et les moulures pour m'arrêter un instant sur la décoration proprement dite.

La décoration arabe, ou, pour parler plus exactement, la décoration musulmane du groupe syro-égyptien se compose de trois éléments principaux qui constituent l'arabesque : les entrelacs (décor géométrique), le rinceau (décor floral) et le décor épigraphique. J'ai déjà parlé de ce dernier; je passe également sur le rinceau, dont on possède d'assez

¹ Les restes de l'époque fatimite ne présentent que la décoration sur pierre, sur plâtre ou sur bois. Cependant si la décoration polychrome (mosaïque, briques émaillées, enduits, verres colorés, etc.) n'apparaît au Caire que sous les Ayoubites, on ne saurait en conclure qu'elle n'a pas existé plus tôt.

nombreux spécimens sur plâtre soit à la mosquée d'Aḥmed, soit dans les mosquées fatimites. Constatons seulement en passant que les trois monuments qui font le sujet de ces lignes fournissent des documents nouveaux pour l'étude du rinceau arabe lapidaire. Les rinceaux d'El-Ḥâkim, d'El-Aqmar et d'Eṣ-Şâliḥ dérivent directement du rinceau byzantin oriental, et représentent la dernière évolution de la grande école décorative qui a fouillé les linteaux et les entablements des monuments de la Syrie centrale, les palais de Machitta et de 'Ammân et les curieux monuments coptes du musée de Boulaq¹.

Restent les entrelacs, qui forment le point le plus obscur et le plus discuté de la décoration arabe. La question des origines n'est éclairée que par quelques documents isolés, encore insuffisants : les entrelacs byzantins en claire-voie des monuments de la Syrie centrale, les décors géométriques persans de l'époque parthe et quelques monuments coptes; pour l'époque musulmane, les claires-voies des fenêtres aux mosquées d'Aḥmed et d'El-Ḥâkim, enfin les *mihrâbs* en bois sculpté publiés par M. Ravaisse².

¹ Voir de Vogüé, *Syrie centrale*; Tristram, *The land of Moab*; Dieulafoy, *Art antique de la Perse*, t. V, p. 88 et 104; Gayet, *Monuments coptes du musée de Boulaq*, surtout pl. XXVII, XXX, LXXIV, LXXV, LXXIX, etc. Pour les rinceaux sur plâtre de la mosquée d'El-Guyûchi, cf. *ibid.*, pl. X, XI, XVI, XX, etc.

² De Vogüé, *op. cit.*, *passim*; Dieulafoy, *op. cit.*, t. V, p. 30 et 153; Gayet, *op. cit.*, pl. III, XXVI, XLIX, LXXVII, LXXXIII, LXXXVII; Bourgoing, *Les arts arabes*, pl. 81 à 87; Prisse d'Avennes, *Atlas*, vol. I, pl. III; Ravaisse, *Sur trois mihrâbs*, pl. II-V.

Les entrelacs arabes diffèrent essentiellement des décors géométriques byzantins ou persans qui semblent leur avoir servi de modèle. Ceux-ci ne sont que des fantaisies isolées, telles qu'on en trouve dans tous les styles décoratifs, et où l'élément géométrique ne joue encore qu'un rôle effacé. Ceux-là s'érigent en système et se déduisent logiquement comme un théorème de géométrie; ils reposent sur l'emploi des polygones suivant une série de tracés dont M. Bourgoin a donné la clef dans ses beaux ouvrages. Maintenant si l'on cherche non plus les origines générales, mais le point de départ précis des entrelacs arabes, la question s'obscurcit singulièrement. On remarque, en effet, que la décoration géométrique byzantine contient déjà en germe ce qui fait le propre des entrelacs, les diagrammes polygonaux. D'autre part, les claires-voies des fenêtres aux mosquées d'Ahmed et d'El-Hâkim présentent dans leur style des analogies étroites avec les claires-voies syro-byzantines, et M. Bourgoin n'hésite pas à les classer, avec les monuments eux-mêmes, dans une période de formation de l'art arabe, dite période byzantine. Cependant on y trouve déjà les caractères distinctifs des entrelacs arabes, en particulier les polygones étoilés. Or, comme ces mosquées ont été restaurées à différentes reprises, comme elles ont souffert toutes les deux du grand tremblement de terre de l'année 702 de l'hégire, dont les effets destructeurs ont dû se faire sentir avant tout sur des constructions aussi fragiles que ces dentelles de plâtre, il n'est pas du

tout certain que les claires-voies actuelles datent de l'époque primitive¹.

Ainsi le décor polygonal arabe se présente pour la première fois entièrement constitué et d'une façon certaine sur le *mihrâb* en bois de Sitta Rukaiya, conservé au musée arabe du Caire; la date de ce monument est péremptoire. M. Ravaisse y voit le terme initial du nouveau style, le style arabe proprement dit. On ne saurait admettre cette conclusion dans toute sa rigueur. Les changements de style suivent une évolution trop lente et trop continue pour qu'on puisse fixer des jalons aussi précis. Pas plus que la nature, le style ne fait de sauts, et les classifications plus ou moins justes qu'on a faites du style arabe s'appliquent bien plus aux caractères généraux qu'à des périodes de temps nettement limitées. D'ailleurs le travail artistique de ce *mihrâb* est si parfait, on peut dire si raffiné, qu'il suppose une longue période de formation, soit dans le goût et la conception des formes, soit dans les procédés techniques et l'habileté manuelle de l'artisan. Si les ancêtres de ce monument n'ont pas laissé de traces, on peut affirmer *a priori* qu'ils ont existé, et que le décor polygonal s'est lentement développé pendant la période fatimite, peut-être avant déjà.

Les entrelacs lapidaires des monuments fatimites, sans résoudre le problème des origines, jettent un

¹ Cette remarque a déjà été faite par M. Stanley Lane-Poole, *op. cit.*, p. 57.

jour nouveau sur ses obscurités. Ce sont des bandeaux ou des bordures encadrant les fenêtres carrées et les niches à fond plat ménagées dans les minarets d'El-Hâkim et dans les façades des deux autres mosquées. On en trouvera un spécimen sur la planche ci-jointe, accompagnant l'inscription de la mosquée d'Eṣ-Ṣâlih (n° VI); ceux qu'on voit au minaret sud d'El-Hâkim forment un dessin analogue. Ailleurs ces entrelacs présentent des combinaisons plus compliquées de lignes brisées ou de lignes courbes en forme de nattes. La façade de la mosquée d'Eṣ-Ṣâlih en offre une grande variété.

Je n'entreprendrai pas de tirer aucune conclusion de ces découvertes. L'étude de ces ornements doit être accompagnée de figures et demande à être traitée à part. Je fais seulement à leur propos les deux remarques suivantes :

1° Ces entrelacs ayant la forme de bandes longues et étroites, il ne faut pas y chercher les données du décor polygonal, qui exige une certaine surface pour développer ses diagrammes. Pour que ce dernier produise tout son effet, il faut que son tracé primitif puisse être broché, c'est-à-dire répété un certain nombre de fois en longueur et en largeur. D'ailleurs les entrelacs arabes polygonaux sont nés de la décoration sur bois bien plus que de la décoration lapidaire; on se figure aisément combien le travail manuel de l'artisan était simplifié par la faculté de découper à l'infini ces petits panneaux

de bois sur un nombre restreint de patrons. Les entrelacs lapidaires fatimites se rapprochent donc beaucoup plus des entrelacs coptes ou byzantins que de ceux du *mihrâb* de Sitta Rukaiya; comme les rinceaux lapidaires des mêmes monuments, ils appartiennent à ce style de transition qui n'est plus byzantin ni persan, et qui n'est pas encore le style classique des siècles postérieurs.

2° L'analogie étroite qui existe entre les entrelacs d'El-Hâkim et d'Es-Şâlih prouve que ce genre de décoration a persisté, comme le caractère dit carnatique, durant toute l'époque fatimite; peut-être s'est-elle prolongée au delà.

C'est plus tard seulement que le véritable décor polygonal, sortant du domaine de la menuiserie, se répand sur les parements de pierre pour produire des chefs-d'œuvre comme la chaire de Qâit-Bây dans le tombeau du sultan Barqûq.

En terminant ici la revue des inscriptions et des monuments fatimites du Caire connus jusqu'à ce jour, je ne puis que signaler les documents numismatiques de cette époque. Les monnaies fatimites ont été fort bien étudiées, grâce aux catalogues des collections et à de nombreuses monographies. Les jetons de verre à légendes arabes, qui semblent avoir servi à des usages divers, sont moins bien connus. Ceux de l'époque fatimite sont fort nombreux, et j'en possède moi-même un certain nombre, mais leur étude ne saurait trouver place ici. Je suis

heureux de pouvoir citer encore le travail tout récent que M. Casanova a consacré à ces curieux documents historiques, et dont la publication, espérons-le, ne se fera pas longtemps attendre¹.

¹ Lu devant l'Institut égyptien au Caire; compte rendu en arabe dans *الوقائع المصرية*, 9 février et 11 mars 1891. Ce travail a paru en français dans le *Journal officiel*, 1891, p. 715 et suiv.

HISTOIRE POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE D'ÉDESSE

JUSQU'À LA PREMIÈRE CROISADE,

PAR

M. RUBENS DUVAL.

PRÉFACE.

Ta ville sera bénie et nul ennemi
ne prévaudra plus contre elle.

(*Lettre de Jésus à Abgar.*)

Elle fut vraiment bénie cette ville qui, pendant tant de siècles, rayonna sur la Syrie et la Mésopotamie par son génie religieux et littéraire encore plus que par sa puissance militaire. La légende qui la déclarait inexpugnable devint une tradition qui se maintint longtemps et à laquelle furent obligés de croire les plus puissants rois sassanides, Sapor II, Cawad et Chosroes Anoschirwan, qui l'assiégèrent en vain.

Si la conquête romaine amoindrit son importance politique, elle lui ouvrit de nouveaux horizons dans le domaine scientifique en lui apportant les livres grecs. Foyer lumineux de la culture syrienne, elle eut l'insigne honneur de voir l'idiome qu'elle parlait devenir la langue classique de tous les Syriens des bords de la Méditerranée aux rives du Tigre.

Édesse occupa la première place dans les annales de la Syrie. Elle eut ses historiens nationaux : la *Chronique d'Édesse*

et la *Chronique de Josué le Stylite* sont de précieux monuments des temps anciens, qu'une bonne fortune nous a conservés. Plût à Dieu qu'on possédât beaucoup de documents du genre de cette dernière chronique, un modèle d'exactitude et de précision!

Au commencement du siècle dernier, Bayer écrivit une histoire d'Édesse qui met en relief le rôle politique et militaire de cette ville, mais qui est muette sur son activité religieuse et littéraire. Les nombreuses publications syriaques qui ont paru dans le cours de ces dernières années et les savants mémoires qu'elles ont suscités permettent de mieux envisager aujourd'hui dans leur ensemble les grands traits de cette histoire.

C'est dans cette pensée que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a mis au concours pour le prix Bordin, en 1891, l'*Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade*. Le mémoire que nous avons rédigé pour ce concours a eu l'honneur d'être couronné par l'Académie. La Commission de rédaction du *Journal asiatique* l'a jugé digne de figurer parmi ses publications. Nous l'avons laissé imprimer tel qu'il avait été présenté à l'Académie, tout en ayant conscience des développements qu'il était susceptible de recevoir dans quelques-unes de ses parties et que le temps restreint dont nous disposions en l'écrivant ne nous avait pas permis de lui donner. Nous avons seulement ajouté : 1° le texte syriaque de l'hymne relatif à l'exil de l'évêque Barsès, que nous avons fait connaître par une traduction; 2° les conditions de la paix conclue entre les Édesséniens et les Musulmans après la prise d'Édesse par ces derniers. C'est à l'obligeance de M. Barbier de Meynard, l'un des membres de la Commission chargée de décerner le prix Bordin, que nous devons la communication des fragments de l'historien Beladhori relatifs à cet événement.

CHAPITRE I^{er}.

TOPOGRAPHIE D'ÉDESSE.

Territoire d'Édesse sous les Rois; pendant l'occupation romaine; après la conquête arabe. — Cours d'eau d'Édesse: l'étang d'Abraham, la fontaine Zilka, le Daïgan. — Le Daïcan est détourné de son lit par Justinien. — Situation privilégiée d'Édesse. — Sa citadelle et ses portes. — Principaux monuments d'Édesse. — Églises à l'intérieur. — Églises et monastères hors les murs. — Aqueducs. — Avantages et inconvénients de la situation géographique de la ville.

Édesse dut moins à l'étendue de son territoire, qu'à sa situation privilégiée et à sa culture scientifique et littéraire, le rôle important qu'elle joua dans l'histoire. Il est difficile de fixer d'une manière précise les limites de son domaine à l'époque des rois. Sa frontière naturelle était à l'ouest l'Euphrate, et au nord les montagnes de l'Arménie. Au sud ce domaine s'étendait vraisemblablement jusqu'au désert¹; à l'est il était borné par Nisibe. Suivant Pline², le Tigre aurait formé la limite orientale des *Arabes Orwi*. Cet auteur s'en tient aux grandes lignes et place l'Osrohoène entre la Commagène à l'ouest de l'Euphrate et l'Adiabène à l'est du Tigre. Vraie pour les premiers

¹ La *Chronique d'Édesse*, en mentionnant la construction de Callinice ou Léontopolis (Bakka) par Léon, en 569, dit que cette ville faisait partie de l'Osrohoène. (Voir Assémani, *Bibl. orient.*, I, p. 465.)

² *Hist. nat.*, VI, 9, 1.

temps de l'occupation romaine, cette délimitation est inexacte pour l'époque antérieure. Nisibe faisait partie de l'Arménie, dont elle fut détachée par Artaban III, qui la donna à Izate d'Adiabène¹. L'occupation de Nisibe et d'Édesse par des Parthes de l'Arménie peut avoir aussi prêté à la confusion. La légende arménienne fait d'Abgar V un prince arménien qui aurait eu pour capitale d'abord Nisibe et ensuite Édesse. Pline² dit encore que les Arabes Orœi étaient séparés à l'ouest par l'Euphrate dans un espace de 3 schènes, et qu'ils possédaient les villes d'Édesse et de Carrhes. La ville de Carrhes ou Harran était en effet englobée dans le territoire d'Édesse, mais elle était indépendante et jouissait d'une constitution autonome lors de l'expédition de Crassus et du traité de paix de Lucius Verus avec les Parthes³. Il en était de même pour Singar à l'est, où commandait un prince Ma'nou. *Márvos*, qui s'enfuit devant Trajan, auquel il avait refusé de se soumettre⁴.

¹ Josèphe, *Ant. jud.*, XX, 3, 2.

² *Hist. nat.*, V, 20, 2 : « Arabiam inde larva Orrhæon dictam regionem, trischēna mensura, dextraque Commagenem disterniunt, pontis tamen etiam ubi Taurum expugnat patiens. » (*Ibid.*, V, 21, 1; voir plus loin, p. 92, note 1.) Suivant le lexique syriaque de Bar Bahloul, col. 101, l. 18, les villes principales de l'Oschoène étaient Édesse, Harran et Batnan (ou Botnée).

³ Voir Gutschmid, *Untersuchungen ueber die Geschichte des Königreichs Oschoene*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg*, 1887, p. 24. Cet auteur pense que les Harraniens ont dû perdre leur hégémonie, lorsqu'ils brûlèrent vivant Andromaque qui leur avait été imposé par les Parthes en 53 avant J. C.

⁴ Dion, LXVIII, 21, 22; Suidas sous *δελιός* et *ἐπιχειρησέω*.

La configuration du territoire d'Édesse ne varia pas pendant les premiers siècles de l'occupation romaine. En 349, Constance construisit Amid et en fit une place forte de premier ordre. La Mésopotamie est alors divisée en deux provinces : au nord-est la Mésopotamie proprement dite avec Amid pour capitale; et au sud-ouest, l'Osrhoène ayant Édesse pour ville principale. (Voir ci-après, chap. ix.) Édesse se trouvait protégée contre les invasions des Sassanides : au nord par Amid, à l'est par Tella et Nisibe et, après la reddition de Nisibe aux Perses par Iovien, par Dara; au sud par Callinice et Harran. Chacune de ces villes a un gouverneur et un évêque; sauf Amid, elles appartiennent à l'Osrhoène, ainsi que Sibabarcha (ou Suwarek) au nord-ouest et Reschaina à l'est; mais elles demeurent indépendantes d'Édesse. La province de l'Osrhoène est de création romaine. Le nom d'Osrhoène lui-même est rarement usité par les auteurs syriaques et n'apparaît qu'après le iv^e siècle de notre ère.

La conquête arabe laissa subsister l'organisation politique qu'avaient créée les Romains en Mésopotamie. Le siège des califes ommeiyades à Damas et surtout celui des califes abbassides à Bagdad étaient trop éloignés de cette contrée pour qu'elle

C'est vraisemblablement ce prince et non un roi d'Édesse qui fonda la ville Mannakerta, *Marrânapta*, à l'ouest de Nisibe et à l'est de Reschaina. (Étienne de Byzance, sous *Marrânapta*; Saint-Martin, *Mémoire sur la Charrène*, p. 182 et 241; Gut Schmid, *loc. cit.*, p. 25.)

eût à profiter des nouvelles constructions des Arabes. Du reste la Mésopotamie n'avait plus l'importance que lui avaient donnée les rivalités des Romains et des Perses.

La fertile campagne qui se déroulait aux pieds d'Édesse, à l'est et au sud, fut la source de ses richesses autant que le commerce et l'industrie, qui ne semblent pas y avoir plus prospéré que dans les villes voisines. Cette campagne est fertilisée par de nombreux cours d'eau. A l'intérieur de la ville, du côté de la citadelle, se trouve le célèbre étang alimenté par les eaux souterraines du plateau environnant la ville du côté sud-ouest. Cet étang avait valu à Édesse le nom de Callirhoé « la ville aux belles eaux », selon Pline¹. Il jouit d'une vénération qui remonte certainement aux temps les plus reculés; ses nombreux poissons sont sacrés aux yeux des musulmans actuels. Il est probable qu'il était autrefois consacré à la déesse Athargatis². Plus tard, lorsque le paganisme disparut et que ses traditions se perdirent, il devint, sans doute par la littérature apocryphe judéo-chrétienne, l'Étang d'Abraham, *Birket Ibrahim*, nom sous lequel il est désigné aujourd'hui. Le ruisseau qui, à travers la ville, porte ses eaux au fleuve du Daïçan, est appelé la Source d'Abraham, *'Aïn al-Khalîl*.

¹ *Hist. nat.*, V, 21, 1 : « Arabia supra dicta habet oppida Edessam, que quondam Antiochia dicebatur, Callirhoen a fonte nominatam, Carreas Crassi clade mobile. »

² Voir ci-après, chap. iv, fin.

Sur cet étang se dressait le palais d'été des rois, entouré des propriétés des nobles de la ville. Sur le côté nord se trouvait l'église *Ancienne*, tout près de la mosquée actuelle de Khalil Errahman¹. Sur le côté sud de la voie qui longe l'étang, on remarque une maison privée avec une tour; c'est là que la tradition place la célèbre école des Perses², convertie plus tard en une basilique sous le vocable de *Mario Mère de Dieu*.

Un autre étang, de moindre dimension, est situé au sud du premier. Il porte le nom de 'Aïn Zilka, *la Source de Zelikha*, la femme de Putiphar, et verse son trop-plein dans le Daïçan par un ruisseau parallèle à celui de l'Aïn al-Khalil.

Le récipient de tous les cours d'eau d'Édesse qui, au rapport de la chronique d'Édesse³, étaient au nombre de vingt-cinq, c'était le Daïçan, le Σκιρτός des auteurs grecs, aujourd'hui appelé *Caru Koyan*. Ce fleuve traversait la ville du nord-ouest au sud-est, puis coulait presque perpendiculairement dans la direction du sud jusqu'à la rencontre du Goulâb, qui passe à Harran et se jette dans le Balikh. Le Daïçan, c'est-à-dire *le sauteur*, ὁ σκιρτός, devait son nom aux brusques changements dont il était coutumier. Descendant à un niveau très bas pendant les

¹ Voir Badger, *The Nestorians*, I, 341; Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 196.

² Voir Sachau, *loc. cit.*, p. 198.

³ *Chronicon Edessenum*, dans la *Bibliotheca Orientalis* d'Assémani, I, p. 392.

chaleurs de l'été, il se chargeait subitement, pendant les saisons pluvieuses de l'automne et de l'hiver, de masses énormes d'eau qui inondaient la plaine et la ville, et renversaient les murs de l'enceinte fortifiée. La chronique d'Édesse compte jusqu'à Justinien quatre inondations principales qui causèrent de terribles ravages en 201, 403, 413 et 525. Pour conjurer le fléau, Justinien changea le cours du fleuve et le fit contourner la ville au nord. C'est la direction qu'il suit encore aujourd'hui et on accède à la ville de ce côté par trois ponts¹.

S'il fallait en croire la pèlerine franque qui visita Édesse soi-disant à la fin du iv^e siècle², Édesse n'aurait pas eu, à l'intérieur, d'autres eaux que celles des étangs; par conséquent le fleuve n'aurait pas traversé la ville : « Nam ipsa civitas aliam aquam penitus non habet nunc, nisi eam, quæ de palatio exit, quæ est ac si fluvius ingens argenteus. » Le *nunc* de cette phrase fait allusion à une légende que cette voyageuse rapporte et d'après laquelle les Perses qui assiégeaient la ville, ne pouvant forcer les remparts, auraient cherché à la réduire en la privant d'eau. Ils détournèrent donc les eaux extérieures qui alimentaient la ville; mais aussitôt, par la volonté de Dieu, surgirent les fontaines intérieures, tandis que les eaux que les Perses avaient détournées à leur

¹ Voir Badger, *The Nestorians*, 1, p. 34 v.

² Voir Gamurrini, *S. Hilarii tractatus de Mysteriis et Hymni et S. Silvii Aquitane peregrinatio ad loca sancta*, dans le 4^e volume de l'Académie historique-juridique de Rome, 1887, p. 65-66.

profit tarirer] entièrement. Ce témoignage est démenti de la façon la plus catégorique non seulement par le récit, que la chronique d'Édesse¹ nous a conservé, de l'inondation de 201, mais par Procope dans son livre *De Edificiis*². On est donc tenté de croire que le voyage de la pèlerine est postérieur à Justinien et doit être placé au moins deux siècles plus bas que ne le pensait son savant éditeur.

Nous rapportons ici le passage de Procope qui fournit des détails circonstanciés sur le cours du Daïcan et les travaux exécutés par Justinien : « Édesse est traversée par un fleuve peu important, nommé Σαυπτός (sauteur), qui porte au milieu de la ville ses eaux rassemblées de divers endroits. Sortant de la ville³, il continue sa marche, après avoir pourvu aux besoins de celle-ci. A son entrée et à sa sortie, un passage a été ménagé dans la muraille par les anciens habitants. Un jour ce fleuve, gonflé par des pluies tombées en abondance, monta à une grande hauteur et menaça de détruire la ville. Renversant le premier rempart et ensuite le mur d'enceinte, il inonda la ville presque tout entière et causa des pertes irréremédiables. Il jeta à terre d'un seul coup

¹ Voir ce récit ci-après, sous le chap. III.

² Procope, *De Edificiis*, éd. Dindorf (dans la collection byzantine de Bonn), III, p. 228. La *Chronique de Joré le Stylite* mentionne à l'année 493 des fêtes célébrées le long des bords du Daïcan dans la ville. (Voir ci-après, chap. X.)

³ Bayer, *Historia Orhœna et Edessena* (Saint-Petersbourg, 1784, p. 248), a mal expliqué ce passage de Procope et l'a rendu intelligible; il corrige à tort *ἔξωθεν* en *δεξίτερ*.

les plus beaux édifices et fit périr le tiers des habitants. L'empereur Justinien, non seulement s'empressa de reconstruire les monuments endommagés, parmi lesquels étaient l'église des Chrétiens et le bâtiment appelé *Antiphore* (*Ἀντιφωρος*), mais il travailla avec une grande sollicitude à ce que ce malheur ne se renouvelât plus. Il sut par un art habile imprimer au fleuve un autre cours devant le rempart. A droite du fleuve, le pays était plat et de niveau; mais à gauche une montagne à pic ne permettait pas au courant de dévier ni de prendre une direction autre que celle qu'il suivait; de toute nécessité, il devait passer par la ville. A droite en effet, il ne rencontrait aucun obstacle, qui l'empêchât de se porter directement sur la ville. Justinien coupa la montagne dans toute son épaisseur et fit à la gauche du fleuve un passage au moyen d'un fossé creusé et taillé dans le roc. Sur la droite il éleva un mur très haut, formé de blocs énormes, de sorte que, si le fleuve coulait d'une manière normale et ordinaire, la ville ne fût pas privée de l'utilité qu'elle en retirait; et que, si accidentellement il s'élevait au-dessus de son niveau et débordait, la ville reçût encore son contingent ordinaire, l'excédent étant déversé dans le canal de Justinien. Ce canal, qui avait triomphé de la nature par un art admirable et une science au-dessus de tout éloge, contournait le mur derrière l'hippodrome. A l'intérieur le fleuve fut contraint de couler dans son lit, sans en pouvoir sortir, au moyen de parapets élevés

de chaque côté. De cette manière la ville conserva les avantages que lui procurait le fleuve, et elle fut débarrassée de la crainte des inondations¹. Justinien, continue Procope, fit aussi surélever et consolider le mur de la citadelle, qui, dominé par la montagne sur la pente de laquelle il s'élevait, présentait à l'ennemi un point vulnérable et facile à attaquer.

C'est par sa situation topographique qu'Édesse devint une place forte de premier ordre. Adossée à l'ouest à un massif rocheux, elle commandait les passes du nord donnant accès à l'Arménie, et gardait à l'ouest et à l'est les routes de la Mésopotamie. En dehors des contreforts escarpés qui formaient une défense naturelle, elle était protégée par un double mur d'enceinte crénelé et flanqué de nombreuses tours. Elle passait pour inexpugnable et cette conviction donna naissance à la légende que le Christ aurait, en bénissant Édesse², déclaré que nul ennemi ne prévaudrait contre elle.

La citadelle s'élève sur une montagne à l'angle sud-ouest du rempart qui l'entoure. À l'extrémité occidentale se dressent deux colonnes faites de plusieurs morceaux et couronnées de chapiteaux corinthiens. L'une de ces colonnes porte une inscription à demi effacée et difficile à lire, mais qui permet

¹ Cependant la *Chronique de Denys de Télmahré* (voir Assémani, *B. O.*, II, p. 107) rapporte encore une inondation du Daïcan à l'année 743.

² Voir ci-après, chap. v.

de constater que leur construction remonte à l'époque des rois d'Édesse. On y déchiffre les mots de *colonne, statue et Schalmat, la reine, fille de Ma'non*¹. Il s'agit sans doute de l'épouse d'Abgar Oukhama qui portait ce nom. Les Musulmans de nos jours désignent ces colonnes sous le nom de *Korsi Nimroud* « le trône de Nemrod », et la montagne sur laquelle se trouve la citadelle, *Nimroud dagh* « la montagne de Nemrod ».

À l'intérieur de la citadelle, sur une grande place appelée *Beith-Tebhârâ*, le roi Abgar VIII se fit construire, après l'inondation de 201, un palais d'hiver à l'abri des crues du Daïçan². Les grands d'Édesse, imitant son exemple, transportèrent leurs résidences auprès de ce palais sur la place du marché supérieur, appelée *Beith-Sakhrâyé*³. Avant la construction du palais d'Abgar, la place de *Beith-Tebhârâ* avec les vastes dépendances de la propriété d'Avida, fils d'Abduakhad, servait pour les assemblées du

¹ Badger (*The Nestorians*) 1, p. 323, a le premier fait connaître cette inscription. Elle a été publiée en second lieu par M. Sachau, dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XXXVI, p. 153 et suiv.

² La pèlerine franque mentionnée plus haut visita le palais d'été et le palais d'hiver des Abgar. Elle remarqua deux belles statues de marbre que l'on disait être celles d'Abgar Oukhâmâ et de son fils Ma'non.

³ Cette dénomination aurait été donnée à cette place après la construction des nouveaux palais, si l'on dérive avec Bar Bahloul le mot *sakhrâyé* de *sakharâ* « palais ». *Beith-Sakhrâyé* est connu comme nom de lieu. (Voir Barhebraeus, *Chron. syr.*, 464, 9; 539, 9; Hoffmann, *Anzüge aus syr. Acten Pers. Märtyrer*, p. 312.)

peuple¹. Là se trouvait aussi le grand autel, où l'on immolait aux génies et qui subsista quelque temps encore après la destruction des autels particuliers des dieux, comme nous le verrons sous le chapitre iv. *La Doctrine d'Addai*² place cet autel simplement au milieu de la citadelle, ܐܬܪܐ ܕܥܡܐܢܐ. Les *Actes de Scharbil*, publiés dans les *Ancient Syrian documents* de Cureton³, disent qu'il était ܕܡܢ ܕܡܢ ܕܡܢܐܠ, ce que Cureton traduit : en face le Bureau des archives; mais le bureau des archives était appelé *Beith-'Ouhdânâ*, ܕܡܢܐܠ ܕܡܢܐܠ ou *Archeion*⁴, ἀρχαῖον. Peut-être faut-il lire ܕܡܢܐܠ ܕܡܢܐܠ, en face de la propriété d'Avida, dont nous avons parlé plus haut.

La ville même renfermait les *Portiques* ou forum auprès du Daïçan, l'*Antiphoros* ou hôtel de ville⁵, restauré par Justinien après une inondation du fleuve, comme nous l'avons vu plus haut. En 497, Alexandre, gouverneur d'Édesse, fit construire une galerie couverte (σπερματος) auprès de la porte des Grottes, et des bains publics (δημόσιον) auprès du Grenier d'abondance⁶. On distinguait les bains d'été et les bains d'hiver; tous deux étaient entourés d'une double colonnade. Un autre établissement de

¹ *The Doctrine of Addai the Apostle*, éd. Philipps, p. 18, 3.

² Voir *The Doctrine of Addai the Apostle*, p. 34, 7.

³ Voir p. 42, 2.

⁴ *Comp. Chronicon Edessenum*, dans Assémani, *B. O.*, 1, 393.

⁵ Voir *Chronique de Josué le Stylite*, éditée par Wright, chapitre xxvii.

⁶ Voir *Chronique de Josué*, chap. xxix.

bains se trouvait au sud auprès de la Grande porte¹. Le théâtre² était situé près de la porte de ce nom. Un hôpital dans la ville et un hospice en dehors, près de la porte de Beith-Schemesch, étaient consacrés aux malades et aux vieillards³.

Au nord de la ville, près du mur d'enceinte, était l'hippodrome qui, suivant Procope⁴, avait été construit par Abgar (Abgar IX), à son retour de Rome, grâce à la libéralité de l'empereur⁵.

On pénétrait dans la ville par six portes, savoir : au nord, la porte de Beith-Schemesch⁶ et la porte de Barlaha; à l'ouest, la porte des *kappé* ou des Grottes, conduisant sans doute aux grottes creusées dans le roc pour la sépulture des morts⁷; au sud-ouest, près de la citadelle, la porte de *schâé* ou des heures⁸; au sud, la Grande porte⁹; et à l'est, près de la sortie du Daïcan, la porte du Théâtre¹⁰. Ces

¹ Voir *Chronique de Josué*, chap. xxx et xliii.

² Voir *Chronique de Josué*, chap. xxx.

³ Voir *Chronique de Josué*, chap. xliii.

⁴ *De Bello persico*, II, 12; comp. le passage *De Edificiis*, rapporté plus haut.

⁵ Comp. Gutschmid, *Untersuchungen*, p. 14.

⁶ Voir Assémani, *B. O.*, I, 257 et 405.

⁷ Voir *Anc. syr. Documents*, p. 83, 22; *Chronique de Josué*, chap. xxvii.

⁸ Barhebraeus, *Caron. syr.*, 326, 7. Cet auteur mentionne dans un autre passage, p. 332, 18, une porte des eaux, *ܠܡܝܐ ܕܡܝܐ*; mais c'est sans doute une faute du copiste pour *ܠܡܝܐ ܕܡܝܐ*, porte des heures.

⁹ *Chron. de Josué*, chap. xxxvi et xliii.

¹⁰ *Caron. de Josué*, chap. xxvii.

portes existent encore aujourd'hui, mais portent des noms différents¹.

Les documents syriaques que nous possédons de l'ère chrétienne ne font pas mention des temples, mais seulement des autels des dieux; nous réunirons sous le chapitre iv les renseignements que nous possédons sur ce sujet. Souvent, au contraire, ils parlent des églises.

Jusqu'en 201, lors de la grande inondation, les chrétiens d'Édesse ne possédaient qu'une seule église, située près du grand étang et connue depuis sous le nom de l'*Église ancienne*. Elle fut détruite par cette inondation et eut sans doute aussi à souffrir de l'inondation de 303, car elle fut reconstruite de fond en comble en 313 par Côna, évêque d'Édesse, et son successeur Sa'd². En 394, elle reçut les reliques de saint Thomas, l'apôtre³; elle est quelquefois désignée sous ce nom, quoique plus souvent elle soit appelée simplement l'Église⁴, c'est-à-dire la cathédrale. Vers la fin du iv^e siècle(?), elle est visitée par la pèlerine franque qui en admire l'architecture et la trouve digne d'être la demeure de Dieu : « Ecclesia autem ibi quæ ingens et valde pulchra et nova dispositione est vere digna est esse domus Dei⁵. » Après

¹ Voir Sachau, *Reise*, p. 193.

² Voir *Chron. d'Édesse*; Assémani, *B. O.*, I, 394.

³ Voir *Chron. d'Édesse*; *B. O.*, I, 399; Barhebraeus, *Chron. eccl.*, I, 66.

⁴ *Comp. Chron. de Jormé*, chap. XXXI, XLII, XLIII, LXXXII.

⁵ *Silviæ Aquitanæ peregrinatio*, p. 64. Ce passage semble nous reporter après Justinien. *Comp.* ce qui suit et ci-dessus, p. 95.

l'inondation de 525, qui la renversa, elle fut reconstruite par Justinien avec un si grand luxe qu'elle passait pour une des merveilles du monde¹. M. Sachau² estime que l'église reconstruite par Justinien se trouvait sur l'emplacement occupé actuellement par la Grande mosquée, *Oulou-djami*, à peu près au centre de la ville, à égale distance de la porte Bâb-Esserai, au nord, et de l'étang des poissons, au sud. Nous croyons, au contraire, qu'il s'agit de l'*Église ancienne*, située tout près de l'étang et de la mosquée *Khalil Errahman*. Barhebræus nous apprend dans sa *Chronique ecclésiastique*³ que Mohammed ibn Tahir vers 825 construisit une mosquée dans le *Tetrapylam* situé devant l'*Église ancienne* et qui était appelé autrefois le *Temple du sabbat* ou la synagogue. L'*Église ancienne* fut encore renversée par un tremblement de terre le 3 avril 679, et une autre fois en 718⁴.

Après l'*Église ancienne* furent construites les églises suivantes : l'église de Saint-Daniel, consacrée ensuite à saint Domitius, par Vologèse, évêque, en 379; l'église de Saint-Barlâhâ, par Diogène, évêque, en 409; l'église de Saint-Étienne, autrefois une synagogue juive, par Rabboula, évêque, en 412;

¹ Voir Maçoudi, *Les Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard, II, 331; Ibn al-Fakih, p. 106 et 134; Istakhrî, al-Mokaddasi, Tha'alibi et Yacout, sous القُصَّة.

² *Reise in Syrien*, p. 194.

³ Édition Abbeloos et Lamy, I, p. 359.

⁴ *Chronique de Denys de Tellmahré*, dans Assémani, B. O., II, p. 104 et 105.

l'église des Apôtres, auprès de la Grande porte, par Hibhas, évêque, en 435; l'église de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Addée, par Nonnus, successeur d'Hibhas, à qui on devait encore la chapelle (martyrium) de Saint-Cosmas et Saint-Damien, élevée dans l'hospice des pauvres malades, hors les murs, près de la porte de Beith-Schemesch; l'église de Mar Cônâ (ancien évêque d'Édesse); l'église de *Marie mère de Dieu*, érigée sur l'emplacement de l'école des Perses, après la destruction de cette école en 489¹. Cette dernière église doit être distinguée du martyrium de la *Bienheureuse Marie*, construit par l'évêque Pierre au commencement du vi^e siècle².

Les églises hors les murs étaient : au nord, la chapelle de Saint-Cosmas et Saint-Damien, dont nous avons déjà parlé; à l'est, l'église de Saint-Serge et de Saint-Siméon³; à l'ouest et au sud-ouest sur la montagne, l'église des Confesseurs, construite en 346 par Abraham, évêque, et faisant face à la porte des Heures, près de la citadelle⁴, et l'église ancienne des Moines⁵.

¹ Comp. pour ces églises, *Chronicon Edessenam*, Assémani, B. O., I, 399-405; *Lettre de Siméon de Beith-Arscham*, ibid., I, p. 353; *Chron. de Josué le Stylite*, chap. XXIX, XLII, LX.

² Voir *Chron. de Josué*, chap. LXXXVII.

³ *Chron. d'Édesse*; Assémani, B. O., I, 407; *Chronique de Josué*, chap. XXXI, LIX, LX, LXII.

⁴ *Chron. d'Édesse*; B. O., I, 395; *Chron. de Josué*, chap. LX et LXII; Barhebraeus, *Chron. syr.*, 306, 7.

⁵ Wright, *Catal. of the Syr. ms.*, p. 768-769; Sachau, *Zeit. der deut. morg. Gesell.*, XXXVI, 143.

Les roches à l'ouest avaient été dès les temps anciens creusées pour y ensevelir les morts. Au milieu des tombeaux s'élevaient les mausolées de la famille d'Abgar, notamment celui d'Abschelama, fils d'Abgar¹. C'est à cet endroit qu'avaient lieu les exécutions des criminels et des martyrs. Les anachorètes s'y étaient taillé de nombreuses cellules et saint Éphrem s'y consacra à la vie ascétique. Cette montagne reçut l'épithète de *sainte* et se couvrit de monastères. On trouve mentionnés les couvents suivants : des Moines orientaux, de Saint-Thomas, de Saint-David, de Saint-Jean, de Sainte-Barbara, de Saint-Cyriaque, de Phesilta, de Maria Deipara, des Tours, de Sévère, de Sanin, de Kouba, de Saint-Jacques².

La colline dite *Hauteur du temple du dieu du fumier* (ܡܠܟܐ ܕܥܡܐܢܐ, ܡܠܟܐ ܕܥܡܐܢܐ)³ avait dû être un lieu de culte au temps du paganisme. Cette désignation ironique est sans doute postérieure à l'introduction du

¹ Chron. d'Édesse; B. O., I, p. 329; Anc. Syr. doc., 326, 7. Comp. aussi le mausolée d'Amatschemesch, femme de Saredou, fils de Ma'nou, Zeit. der deut. morg. Gesell., XXXVI, p. 145.

² Voir Assémani, B. O., II, p. 45, 67, 110, 111, 112, 339, 412, 437, 561, 562, 607, 611, 612. Comp. aussi 109 b; Barhebraeus, Chron. eccles., II, 532; III, 360; Sachau, Zeit. der deut. morg. Gesell., XXXVI, 152. Les auteurs arabes mentionnent plus de 300 couvents autour d'Édesse. Le célèbre couvent de Phesilta (la pierre de taille) se trouvait près du village de Goumetha sur le mont Izale (Tour 'Abdin), et il n'est pas probable qu'il y eût un autre couvent du même nom à Édesse.

³ Anc. Syr. doc., 84, 22. Métaphraste dans Migne, Patr. gr., CXXVI, p. 141, Βεθελαιουλά; Sirius, ibid., p. 142, Bethelabiela.

christianisme à Édesse; elle rappelle l'explication que les Juifs donnaient du nom du dieu Baal-Zeboul, dont ils avaient fait un dieu du fumier. Mais elle peut aussi se rapporter à l'usage de souiller un temple païen en y établissant un dépôt d'ordures; ainsi Josias fit souiller les lieux de cultes étrangers à Jérusalem et en Judée¹.

La plaine d'Édesse était peuplée de villages au nord, à l'est et au sud. La *Chronique de Josué le Stylite* mentionne les bourgs de Bokhein, de Çerrin, de Coubbé et de Kefar-Çelem ou Negbat².

Deux aqueducs, partant des villages de Tell-Zema et Maudad, au nord d'Édesse, amenaient dans la ville les eaux de source. Ces aqueducs furent restaurés en l'an 505 par le gouverneur Eulogius³.

La situation privilégiée qui fit la puissance d'Édesse fut aussi la cause des calamités qu'elle endura. Placée sur la ligne de bataille des armées perse et romaine, elle souffrit les horreurs des sièges et vit souvent ses récoltes détruites par l'ennemi. Elle fut encore en proie aux invasions des sauterelles qui ravageaient les plantes avant qu'elles aient donné leurs fruits. Ce fléau en engendrait deux autres : la famine et la peste qui marchent de pair. Édesse ne jouit pas toujours en paix de la gloire que lui valut sa haute culture intellectuelle.

¹ Voir Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, III, 185.

² Voir *Chronique de Josué le Stylite*, chap. LIX, LX, LXII.

³ *Chronique de Josué*, chap. LXXXVII.

CHAPITRE II.

FONDATION D'ÉDESSE; ORIGINE DU ROYAUME D'ÉDESSE.

Légendes relatives à la fondation d'Édesse. — Étymologies des noms Orrhâi et Edessa. — Édesse fondée par Séleucus Nicator. — Origine nabatéenne du royaume d'Édesse. — Les Nabatéens, mêlés d'abord aux Arabes, s'allient aux Parthes après leurs migrations vers le Nord.

On sait peu de chose des origines d'Édesse. A vrai dire, l'histoire de cette ville ne commence qu'avec le petit royaume de l'Osrhoène fondé en 132 avant l'ère chrétienne; pour les temps antérieurs, on ne possède que des récits fabuleux. Suivant une légende juive adoptée par les chrétiens, mais à laquelle on ne saurait s'arrêter, Édesse est l'Erekh de la Bible fondée par Nemrod¹. Barhebraeus, dans un passage de sa chronique², attribue la fondation d'Édesse à Énoch, l'Hermès Trismégiste des Orientaux; mais, dans un autre endroit³, il identifie cette ville avec Chalné bâtie par Nemrod.

¹ Voir Josèphe, *Ant.*, I, 7; *Targ. Jerus. in Gen.*, X, 10; Neubauer, *Géog. du Talmud* sous 778; S. Ephrem, *Comm. in Gen.*, X, 10; *Die Schatzhöhle*, éd. Bezold, p. 154, 17; Salomon de Bassora, *The Bee*, éd. Budge, p. 37, 10; *Opuscula Nesior.*, éd. Hoffmann, 117, 10; Bar Bahloul, 163, 20. C'est à cette légende que la montagne d'Édesse doit son nom actuel de *Nimroud dagh*, et les deux colonnes de la citadelle, celui de *Korsi Nimroud*. (Voir ci-dessus, p. 98.)

² *Chron. syr.*, 5, 17.

³ *Chron. syr.*, 9, 14.

Un procédé familier aux anciens historiens pour suppléer aux documents historiques qui faisaient défaut, c'était de créer des rois éponymes et d'en faire les fondateurs des empires. C'est ainsi qu'*Ægyptus* est le premier roi d'Égypte; *Syrus* donne son nom à la Syrie; *Parsus*, à la Perse; de même, le nom syriaque d'Édesse, *Ourhâi* ou *Orrhâi*, vient de *Ourhâi*, fils de *Hévya*, l'ancêtre d'*Abgar* et le premier roi d'Édesse, suivant la *Chronique de Denys de Tellmahré*¹. Mais la *Chronique d'Édesse*, qui puise à des sources officielles, ne connaît pas ce personnage². *Procopé*³ donne une étymologie du même genre pour le nom de l'*Osrhoène*, qui viendrait d'*Osroes*, prince des temps anciens, quand les Perses étaient les maîtres du pays. *Bayer*⁴ rapproche cet *Osroes* du nom perse *Chosroes*. *M. G. Hoffmann* a accepté ce rapprochement et pense que le nom syriaque *Orrhâi* ou *Ourhâi* peut également être dérivé de *Chosroes*⁵. Mais ses raisons sont plus spécieuses que probantes. La forme ancienne est certainement *Orrhâi* et non *Osrhâi*⁶. La dénomination de l'*Osrhoène*, *Ὀσροήνη*,

¹ Éd. Tullberg, p. 56, 1.

² Chez les Arabes, qui prononcent *ar-Roha* le nom d'*Ourhâi*, c'est *ar-Roha* qui est le roi éponyme. Ses ancêtres portent des noms différents selon les auteurs. Il est indiqué parfois comme un petit-fils de Sem, fils de Noé. (Voir *Yacout*, sous *أرواح*.)

³ *De Bello persico*, I, 17. Cf. *Suidas*, sous *Ὀσροήνη*.

⁴ *Historia Osrhoena et Edessena*, p. 33.

⁵ Voir *Zeit. der deut. morg. Gesell.*, XXXII, p. 742. Le nom de *Chosroes* est écrit *Ὀσρόης* dans *Dion Cassius*, *Excerpta*, LKVIII, 22.

⁶ *Gutschmid* (*Untersuch.*, p. 10, note 1) donne les formes : *Ὀπρ*, chez *Isidore de Charax* [*Mueller, Geogr. Minores*, I, 246];

est purement grecque et ne remonte guère avant le iv^e siècle, lorsque l'empereur Constance divisa la Mésopotamie en *Mésopotamie proprement dite* et en *Osrhoène*¹. C'est à cette époque seulement que ce nom paraît dans les documents syriaques².

Une autre étymologie proposée par Assémani, Golius, Rosenmuller et Michaelis ne paraît guère plus acceptable. Suivant ces savants, le nom d'*Ourrhâi* (arabe, *ar-Roha*, الرها), aujourd'hui *Oarfah* ou *Orfah*, viendrait de *ρόη* par abréviation de *Καλλιρόη*, épithète qu'Édesse devait à l'abondance des eaux de son territoire³. À défaut de meilleure explication, on doit considérer le nom d'Orrhâi comme un ethnique dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Les Grecs ne firent pas usage de ce nom national; ils en déduisirent seulement le terme d'Osrhoène appliqué à une partie de la Mésopotamie. Ils désignaient la ville par le mot *Ἔδεσσα*, Édesse, dont les Syriens ne se servirent guère⁴. C'était en effet une coutume bien connue des Séleucides de donner aux villes de Palestine et de Syrie des noms grecs qui

Orrheni, dans une inscription, Muratori, II, 665, n° 1; *Ὀρροήνη*, chez Étienne de Byzance, sous *Ἐδέσαι*; *Arabes Oroei*, dans Plin. [Voir ci-dessus, p. 90.]

¹ Voir ci-dessus, p. 91.

² Voir *Chron. d'Édesse*; B. O., I, p. 399 : *ⲕⲁⲗⲓⲣⲟⲩ* = *Ὀρροήνη*; mais *Beith-Orrhâyé* dans le *Spécilegium syr.* de Cureton, p. 20.

³ Voir ci-dessus, p. 92.

⁴ En dehors des ouvrages traduits du grec, on le trouve dans S. Ephrem et dans les *Actes de Scharbil* (*Anc. Syr. documents* de Cureton, p. 41).

avaient cours dans les actes de l'administration, mais qui ne furent jamais acceptés par les populations indigènes. Le mot Ἐδέσσα est donc proprement grec, et cette origine réfute par elle-même l'étymologie qu'on a proposée en rapprochant la racine **لج** « être nouveau », comme si l'on avait voulu désigner une ville *nouvelle*¹. Il est donc plus rationnel de s'en tenir à l'explication d'Appien et d'Étienne de Byzance², d'après laquelle la ville de Mésopotamie aurait reçu le nom de l'ancienne capitale de la Macédoine, Ἐδέσσα, soit à raison de l'analogie que présentait la situation topographique des deux villes, soit par suite du transport d'une colonie macédonienne dans la ville transeuphratésienne au temps des Séleucides.

Suivant une tradition ancienne³, qui semble historique, Édesse fut construite ou reconstruite et fortifiée par Séleucus Nicator en 304 avant J.-C. C'est peut-être cette tradition qui a porté Pline à croire qu'Édesse s'appelait autrefois *Antiochia*⁴. La confusion de la capitale de l'Osrhoène avec la capitale de la Syrie était d'autant plus facile à faire

¹ Des raisons de grammaire et de phonétique s'opposeraient également à cette étymologie. Le *Targoum Jeruschalmi* écrit ce nom **דקדק**, mot qui signifie « myrte ». On trouve encore la forme *Αἰδέσσα* qui semble viser un rapprochement avec *Αἶδης* ou *Αἰδής*.

² Appien, p. 203; Étienne de Byzance, sous Ἐδέσσα.

³ Admise par Eusèbe, *Excerpta*, p. 179; Cedrenus, p. 192; George le Syncelle, p. 520; Denys de Tellmahré, éd. Tullberg, p. 61; Barhebraeus, *Chron. syr.*, p. 40; Yacout, sous **السد**.

⁴ Voir le passage cité p. 92, note 1.

qu'Antioche de Syrie était dite *πρὸς καλλιρόην*, comme on lit sur une monnaie d'Antiochus IV; dans le passage auquel nous nous référons, Pline dit justement qu'Édesse était surnommée Callirhoé.

Nous ne connaissons aucun fait historique touchant Édesse depuis sa fondation par Séleucus Nicator jusqu'à l'époque des rois. Cette ville ne semble pas avoir joué pendant cette période un rôle qui l'ait distinguée des autres villes voisines.

Lorsque les Séleucides, épuisés par les luttes intestines, renoncèrent à défendre contre les Parthes leurs possessions situées au delà de l'Euphrate, il se forma en Babylonie et en Mésopotamie des petites souverainetés, parmi lesquelles figurent, observe saint Martin¹, l'Osroène, l'Adiabène, l'Anthémusiade, l'Atrène et la Characène.

Les tribus conquérantes qui fondèrent ces principautés étaient composées en majeure partie de Nabatéens. Cette nation, adonnée au commerce par caravanes, faisait le transit en Occident et dans les provinces du Nord des marchandises qui arrivaient de l'Inde et du Yémen. Leur empire en deçà de l'Euphrate formait une longue bande, qui s'étendait du nord du Hedjaz, à partir d'El-Oéla, jusqu'à Damas, en passant par le Hanran. Leurs principaux comptoirs étaient, de ce côté-là, Hegra, Teima, Pétra et Boçra. Du côté du golfe Persique, ils avaient créé un grand entrepôt à Charax. Leurs caravanes

¹ *Recherches sur la Mésène et la Characène*, p. 183.

suivaient les routes de Pétra et de Gaza ou remontaient au nord jusque vers Palmyre, qui était le grand centre commercial de l'Asie antérieure. C'est par ces débouchés que les produits si recherchés de l'Inde et du Yémen parvenaient en Égypte et dans tout l'empire romain.

Le royaume nabatéen fut à son apogée au commencement de l'ère chrétienne et dura jusqu'en 115 après J.-C., époque où il fut détruit par Trajan; mais l'inscription de Teima, qui est probablement du vi^e siècle avant notre ère, permet d'en poursuivre les traces beaucoup plus haut¹.

Sur le Tigre, le commerce ne devait pas être moins actif, à en juger par les petites principautés de l'Adiabène, de l'Atrène et de la Sittacène. L'inscription de Teima porte d'ailleurs des traces évidentes de la civilisation assyrienne et témoigne d'un échange de relations entre l'Arabie nabatéenne et l'Assyrie. Pour protéger leurs villes et leurs caravanes, les Nabatéens étaient organisés militairement et prenaient souvent une part importante dans les luttes entre les Parthes et les Grecs ou les Romains. Lorsque leur puissance militaire et leur commerce furent anéantis par Trajan, ils se retirèrent dans les contrées fertiles du bas Euphrate, où ils s'adonnèrent à l'agriculture²; les auteurs arabes ne les connurent que comme cultivateurs. Le Sawâd aux

¹ Voir *Corpus Inscript. semiticarum*, pars II, p. 107, et les ouvrages qui sont cités à cet endroit.

² Comp. Noldeke, *Z. D. M. G.*, XXV, 174.

environs de Coufa, où ils habitaient, est appelé dans la littérature syriaque *contrée des Araméens* (*Beith-Aramáyé*, ܒܝܬܐܪܡܝܐ). C'est sous le nom d'Araméens qu'ils sont connus des Syriens.

Les Grecs et les Romains confondaient les Nabatéens avec les Arabes. On lit dans Diodore de Sicile¹ : ἐπὶ τὴν χώραν τῶν Ἀράβων τῶν καλουμένων Ναβαταίων; et dans Strabon² : πρὸς τὴν Πέτραν τὴν τῶν Ναβαταίων καλουμένων Ἀράβων. Ils connaissaient surtout les Nabatéens du royaume de Pétra : Ναβαταῖοι δ'εἰσὶν οἱ Ἰδουμαῖοι, dit Strabon³. Tacite⁴ considère les rois d'Édesse comme des Arabes. Pour Pline les Osrhoéniens sont également des Arabes, *Arabes Oraei*⁵. Cependant la plupart des rois d'Édesse portaient des noms nabatéens caractérisés par la désinence *ou*, tels sont : Ma'nou, Bakrou, 'Abdou, Sahrou, Gebar'ou. Ces noms, à l'exception du dernier, se trouvent dans les inscriptions nabatéennes du Hauran, du Sinaï, de Pétra et du Hedjaz. L'ancêtre de la famille d'Abgar était Aryou⁶, nom éminemment nabatéen qui nous est connu par une inscription nabatéenne⁷. *Aryou* signifie dans l'idiome

¹ Lib. III, 43; comp. XIX, 94.

² Strabon, 776, 18.

³ Strabon, 760, 34; cf. Pline, *Hist. natur.*, V, 11; VI, 28; XII, 17.

⁴ Ann., XI, 10; XII, 12, 14. Josèphe place également les Nabatéens en Arabie, comp. *Ant. Jad.*, XIII, v, 10.

⁵ Voir ci-dessus, p. 90.

⁶ Voir *The Doctrine of Addai*, 49; *Ant. Syr. doc.*, 21.

⁷ Voir *Z. D. M. G.*, XVII, 628.

de ce peuple « le lion »¹, mais n'est pas usité en ce sens en arabe. D'autres noms, Abgar, Maz'our, Wael, sont arabes. Ce mélange de noms arabes et nabatéens se rencontre constamment dans les généalogies que fournissent les textes épigraphiques nabatéens. Il remonte au temps où les Nabatéens, établis au nord de l'Arabie, vivaient en contact avec les Arabes et contractaient des unions avec eux.


Les tribus nabatéennes qui remontèrent au nord de la Mésopotamie se mêlèrent aux Parthes et il se produisit des familles mixtes portant des noms nabatéens et parthes. Le deuxième roi d'Édesse est Phradascht, fils de Gebar'ou.

A la fin du 1^{er} siècle de notre ère arrive à Édesse une branche collatérale des Parthes d'Arménie, qui commence avec un Abgar, fils d'Izate, est continuée par Pharnataspat ou Parthamaspat, et finit avec Ma'nou, fils d'Izate. Cette branche sortait d'Izate, fils d'Hélène, la célèbre reine d'Adiabène, qui pratiquait la religion juive². Moïse de Khorène³, confondant ensemble les familles régnantes de l'Osroène et de l'Adiabène, fait de cette reine la femme d'Abgar Oukhâma, et de ce roi un prince arménien, qui

¹ Voir Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*. Gutschmid (*Untersuch.*, p. 19) cherche à ce nom une origine iranienne et rapproche le rend *Airjaca*. Mais cette hypothèse, à cause de la terminaison, nous semble invraisemblable.

² Josèphe, *Ant.*, XX, II, 2. M. Renan (*Marc-Aurèle*, p. 438, note 2) a très bien vu les liens de parenté qui rattachent la dynastie des Abgar et des Ma'nou à la famille d'Izate d'Adiabène.

³ Liv. II, chap. XII.

avait pour père Arscham et non pas Ma'nou. Plusieurs personnages nobles : Abdou, Sennaq, Meherdate, Bar-Zati, cités par la *Doctrine d'Addai*¹ comme des Édesséniens, sont dans Tacite² des princes de l'Adiabène. Il est digne de remarque que l'inscription du sarcophage de la reine Çaddan, retrouvé dans le mausolée de la reine Hélène auprès de Jérusalem, porte une inscription syriaque au-dessus de l'inscription palestinienne. Ne doit-on pas conclure de là que la langue parlée à Édesse était familière aux Adiabéniens? Qu'on se rappelle aussi cet Adiabénien d'origine nabatéenne, appelé Khagiras, c'est-à-dire le boiteux ()³, dont parle Joseph⁴ : Ἀδιαβηνός τις υἱὸς Ναβαταίου, τοῖνομα κληθεὶς ἀπὸ τῆς τύχης Χαιείρας, ὅπερ σημαίνει χωλός. Izate d'Adiabène⁵ lutta avec un roi des Arabes (Nabatéens) qui était de la citadelle d'Arscham près de Séleucie du Tigre. Pendant sa minorité, Izate avait été envoyé par son père Monobaze auprès d'Abennerigus, roi de la citadelle de Spasinou Charax, qui lui donna en mariage sa fille Sumacho. Avant de succéder à son père à Khedayab, il gouverne pendant quelques mois la Characène⁶. Abgar, de son côté, se serait allié avec Arétas, roi de Pétra,

¹ *The Doctrine of Addai*, p. 17.

² *Ann.*, VI, 31, 32; XII, 12, 13. Comp. Nestle, *Theol. Literaturz.*, 1876, p. 644.

³ *De Bello jud.*, V, 41, 5.

⁴ Voir Joseph, *Ant.*, XX, 10, 1.

⁵ Joseph, *Ant.*, XX, 11, 2 et 3.

contre Hérode. Quelque doute que puissent soulever ces notices historiques, elles contribuent à éclairer les origines des principautés qui se formèrent dans l'empire parthe, en Babylonie et en Mésopotamie, peu de temps avant l'ère chrétienne.

L'influence parthe pénétra les institutions mêmes d'Édesse. Oubliant leur origine nabatéenne, les Édesséniens aimaient à appeler leur ville la *cité des Parthes* ou la *Fille des Parthes* ¹. Les Parthes, les Édesséniens et les Arméniens étaient parfois confondus entre eux : « Parthes ou Perses, Parthes ou Édesséniens, Parthes ou Arméniens, c'est tout un », dit Barhebræus². C'est par une confusion analogue que les Arméniens considèrent Abgar Oukhâma comme un de leurs nationaux et exagèrent l'ancienneté de leur église, en en faisant remonter les origines à ce roi soi-disant chrétien³.

Sur les monnaies d'Édesse les figures portent la tiare. Mais cette tiare diffère de celles qu'on remarque sur les anciens monuments de l'Assyrie et de la Perse; au lieu d'être pointue comme celle des souverains, ou tronquée comme celle des personnages secondaires, elle est arrondie au sommet.

¹ *Anc. Syr. doc.*, 44. *alt.* : 97, 7; 106, 12.

² Assémani, *B. O.*, III, II, 425.

³ Cf. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 461, note 5.

CHAPITRE III.

LE ROYAUME D'ÉDESSE.

Liste des rois; cette liste provenant d'une source unique renferme des erreurs et des omissions. — Dynastie fabuleuse du Serpent. — Le royaume d'Édesse commence en 312 avant J.-C. — Premiers rois. — Défaite des Édes-séniens par le général de Lucullus. — Abgar II et Crassus. — Interrègne. — Abgar V n'est pas le premier roi chrétien. — Abgar VII et Trajan. — Nouvel interrègne. — Premières monnaies d'Édesse. — Abgar IX. — La grande inondation de 201. — Jules Africain et Bardesane à la cour d'Abgar IX. — Fin du royaume d'Édesse en 216. — Renaissance éphémère sous Gordien III. — Liste rectifiée des rois.

La chronologie des princes¹ qui, pendant trois siècles et demi, gouvernèrent l'Osrhoène, ne nous est connue que par la chronique de Denys de Tell-mahré rédigée en 776 de notre ère. Malheureusement elle ne forme pas l'objet d'un chapitre spécial de la chronique; mais, suivant la méthode synchronologique, les dates et les faits concernant chaque roi sont insérés au milieu de notices diverses groupées sous une même année et puisées à des sources différentes. Il en résulte des erreurs regrettables. En outre, cette chronique ne nous étant parvenue que

* Les auteurs grecs les nomment *phylarques* (Plutarque, *Crass.*, XXI; Suidas, sous *Φυλάρχης*) ou *toparques* (Eusèbe, Cedréus, Constantin Porphyrogénète). Épiphaue les appelle *des dynastes*; Dion, *des archontes*; Tacite et Procope, *des rois*.

dans un manuscrit unique du Vatican, il est impossible de déterminer la part à la charge des copistes dans ces erreurs.

La liste des rois a été extraite de la chronique de Denys par Assémani, qui la publia dans sa *Bibliotheca orientalis* avec un savant commentaire¹. Tullberg édita en 1851 la première partie de la chronique renfermant les notices sur les rois. Les différences notables que présentent ces deux éditions rendaient nécessaire une nouvelle collation du manuscrit du Vatican. A la demande de A. von Gutschmid, M. Guidi se chargea de ce travail et M. Nœldeke fit une traduction allemande de la liste, que Gutschmid inséra dans son mémoire intitulé : *Untersuchungen über die Geschichte des Königsreichs Osrhoene*.

Nous reproduisons cette liste d'après l'édition de Tullberg et la traduction de M. Nœldeke. Les chiffres au commencement des paragraphes indiquent les pages et les lignes de l'édition de Tullberg.

LISTE DES ROIS D'ÉDESSE.

- 65, 16. — L'an 1880 d'Abraham régna à Edesse le premier roi, Orhâi, fils de Hévyä, 5 ans. De son nom (Édesse) fut appelée Orbâi. (Les rois) commencèrent à l'Olympiade 161 et finirent à l'Olympiade 249.
- 66, 8. — En la même année (1884 d'Abraham) régna à Edesse 'Abdou, fils de Maz'our, 7 ans.

¹ B. O., I, 417-423.

66, 12. — L'an 1894 mourut le roi d'Édesse et régna Phradascht, fils de Gebar'ou, 5 ans.

66, 17. — L'an 1900 régna à Édesse (Bakrou, fils de Phradascht¹), 3 ans. Après lui, Bakrou, fils de Bakrou, 20 ans.

67, 8. — L'an 1928²... régna à Édesse Ma'non, 4 mois. Après lui, Abgar Péqa, 25 ans et 9 mois.

67, 14. — L'an 1937³... Abgar tua Bakrou et régna seul, 23 ans et 5 mois.

68, 4. — (Régna à Édesse, Abgar, fils d'Abgar, 15 ans⁴). L'an 1960 mourut le roi d'Édesse et les Edesséniens furent sans maître pendant une année à cause des rivalités engendrées par l'ambition du pouvoir. Ensuite régna sur eux Ma'nouï, qui fut appelé Alîha, 18 ans et 5 mois.

¹ Ces mots sont à la marge dans le manuscrit. Il résulte de la collation de M. Guidi que le manuscrit renferme plusieurs omissions qui ont été comblées par une main récente au moyen d'additions marginales. D'après Gutschmid, ces additions proviennent d'une liste plus complète d'un autre manuscrit et il y a lieu d'en tenir compte au même titre que des notices du texte même.

² Assémani lit 1918 et Tullberg 1928. Celui-ci remarque que cette date est celle donnée par Eusèbe pour Ptolémée VIII, mentionné à cette place dans la *Chronique*. La collation de M. Guidi a confirmé la lecture de Tullberg. (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 5, note 1.)

³ Assémani lit 1934. M. Guidi confirme la lecture de Tullberg qui concorde avec Eusèbe pour l'année de l'avènement de Ptolémée X, mentionné à cette place dans la *Chronique* de Denys. (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 5, note 2.)

⁴ Ces mots sont à la marge. Assémani les rapporte à l'an 1944. Noter que cette addition est contradictoire avec le calcul de Denys, puisque, en ajoutant à l'année 1937 les 23 ans et 5 mois du paragraphe précédent, on atteint l'année 1960, date de l'interrègne mentionné ensuite.

- 68, 12. — L'an 1980 mourut le roi d'Édesse et régna Paqouri, 5 ans. En cette année, Paqouri et Bar Zaphron, le général, marchèrent contre la Syrie et emmenèrent en captivité Hyrcan et Phasaël, le frère d'Hérode. Alors la royauté des Juifs prit fin; ils furent gouvernés d'abord par Hérode le Palestinien¹.
- 69, 2. — L'an 1985 mourut Paqouri et régna Abgar, 3 ans. Après lui régna Abgar Soumâkha, 3 ans.
- 71, 8. — L'an 1990 régna sur Édesse Ma'nou, qui fut appelé Saphiloul, 18 ans et 7 mois².
- 114, 11. — (Ma'nou, fils de Ma'nou, 6 ans³). (Ma'nou, fils [d'Abgar], 7 ans⁴).
- 117, 7. — L'an 2024, régna à Édesse Abgar Oukhâma; qui avait été banni⁵, 37 ans et 1 mois.

¹ Voir Josèphe, *Ant.*, XIV, 13, 3 et suiv.; *De Bello jud.*, I, chapitre xiii.


² Assémani a 18 ans et 7 mois. La lecture de Tullberg est confirmée par M. Guidi. (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 5, note 4.)



³ Ces mots, comme l'a constaté M. Guidi, sont à la marge du manuscrit avec renvoi marqué après le passage relatif aux *Sages de l'Orient*. Assémani avait complété ainsi le passage : « En l'an 2018 régna à Édesse Ma'nou, fils de Ma'nou, 6 ans. » Tullberg s'étonnait de ne pas avoir rencontré ces mots dans le manuscrit. Gutschmid (*loc. cit.*, p. 5, note 5) remarque que cette addition marginale est placée avant l'année 2019, mais qu'elle se rapporte à l'année 2015 mentionnée précédemment.

⁴ Ces mots également à la marge. Gutschmid (*loc. cit.*, p. 5, note 6) remarque qu'il manque dans le manuscrit à cet endroit au moins un smillet qui relatait les événements des années 2050-2065 d'Abraham. Assémani a restitué : « L'an 2061 mourut Abgar, roi d'Édesse et régna son fils, Ma'nou, 7 ans. » Ce passage, que Tullberg n'a pas retrouvé, avait été rétabli par Assémani, d'après la note marginale : « Ma'nou, fils de... 7 ans », qui doit être placée entre Archelaüs et Jehouda le Galiléen.

⁵ **الممنوع** contracté de **الممنوع** « il fut banni ». Assémani, qui n'avait

- 120, 4. — L'an 2046, Abgar, roi d'Édesse, adressa une lettre à Jésus-Christ, dans le pays de Jérusalem.
- 122, 11. — L'an 2067 mourut Ma'nou, fils d'Abgar, roi d'Édesse, et régna Ma'nou, son frère, 14 ans.
- 129, 13. — L'an 2081 mourut Ma'nou, roi d'Édesse, Abgar, fils de Ma'nou, occupa le trône, 20 ans.
- 148, 5. — L'an 2106, mourut Abgar, roi d'Édesse. A cause des rivalités pour le pouvoir, on ne tomba pas d'accord sur (le choix d')un chef. Ils restèrent ainsi en discorde, 2 ans. Ensuite Ilour¹ Pharnataspat occupa le trône, 3 ans et 10 mois.
- 151, 16. — L'an 2113, régna à Édesse Pharnataspat, 10 mois, et après lui Ma'nou, fils d'Izate, 16 ans et 8 mois.
- 153, 9. — L'an 2130, régna à Édesse Ma'nou, fils de Ma'nou, 24 ans; et il se rendit chez les Romains.
- 156, 9. — L'an 2154, régna à Édesse Wâël, fils de Sabrou, 2 ans. Après lui régna Ma'nou, fils d'Izate², à son retour de chez les Romains, 12 ans. La durée totale de son règne entier est de 36 ans, sans compter les années qu'il passa chez les Romains.

pas compris ce mot, lui avait substitué  « il fut guéri ». (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 6, note 1.)

¹ La dernière lettre de ce nom est incertaine, remarque Tullberg. Assemani lisait  « d'Édesse ». M. Guidi note que l'état du manuscrit ne permet pas de confirmer l'une ou l'autre leçon, quoiqu'il ait vu des traces des lettres  (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 9, note 3.)

² Comme le remarque Gutschmid, il faut lire : « Ma'nou, fils de Ma'nou, fils d'Izate. »

- 156, 17. — L'an 2169, régna à Édesse Abgar, fils de Ma'nou, 35 ans.
- 159, 11. — L'an 2203... régna à Édesse Abgar Sévère, avec son fils, 1 an et 7 mois. Après lui régna Ma'nou, son fils, 26 ans.
- 162, 11. — En 2232 eut lieu à Édesse une inondation du fleuve.
- 163 alt. — Ici aussi (en 2233) finit le royaume d'Édesse, dont la durée fut de 352 ans. Édesse fut soumise aux Romains à partir de cette époque-là.

Un coup d'œil jeté sur cette liste rend manifeste le peu de concordance qui existe entre la durée assignée à quelques règnes et les dates de l'ère d'Abraham indiquées pour chaque roi. Il est évident que Denys avait sous les yeux une liste des rois, classés par ordre de succession avec la mention de la durée de leur règne, mais sans référence à une ère quelconque. Denys, en insérant cette liste dans ses synchronismes, s'est trompé à plusieurs reprises dans ses calculs, basés sur l'ère d'Abraham. Sa chronologie est souvent en désaccord avec les dates fournies par l'histoire et les monnaies de l'Osrhoène. Elle doit donc être redressée d'après les documents authentiques ou dignes de foi que l'on possède.

Assemani, dans sa *Bibliotheca orientalis*¹, a eu le tort de modifier le nombre des années des règnes pour les faire concorder avec les dates de l'ère d'Abraham. Bayer, dans son *Historia Osrhoena et*

¹ B. O., I, p. 417-423.

Edessena, n'est pas arrivé à un résultat plus satisfaisant. Son livre n'a guère d'autre mérite que de renfermer, d'une manière assez complète, les passages des auteurs grecs et latins concernant l'histoire d'Édesse. Langlois, dans sa *Numismatique de l'Arménie*, a attaché trop d'importance à l'histoire de Moÿse de Khorène et a tourné la plupart des difficultés en supposant que les Grecs et les Latins avaient confondu entre eux les noms d'Abgar et de Ma'nou qui reviennent le plus souvent dans les dynasties édesséniennes. Bayer était déjà tombé dans la même erreur. Il appartenait à Gutschmid de fixer, en suivant une méthode vraiment critique, les dates les plus importantes dans son mémoire intitulé : *Untersuchungen ueber die Geschichte des Koenigreichs Osrhoene*, que nous avons déjà cité plus haut. Dans un précédent travail, paru dans le *Rheinisches Museum für Philologie*, 1864, p. 171, il avait déjà fait la lumière sur le règne d'Abgar Oukhâma, et le commencement et la fin du royaume d'Édesse; mais ses recherches n'avaient pas le caractère général qu'il leur a donné dans son second mémoire.

Si l'on fait le total des années et des mois indiqués par Denys pour chaque règne, on trouve 336 ans et 74 mois, autrement dit 342 ans et 2 mois. Il manque donc 10 ans pour atteindre le total de 352 années, durée du royaume d'Édesse suivant Denys. M. Gutschmid remarque que, par suite d'une omission, la première partie du règne d'Abgar Oukhâma, antérieure à son exil, n'est pas mentionnée.

Si l'on évalue à 10 ans cette période, la lacune est comblée et le nombre 352 est atteint.

Le point de départ de Denys est l'an 1880 d'Abraham et la *clxi^e* olympiade. D'après Eusèbe, qui calcule 2017 ans depuis Abraham jusqu'à l'ère chrétienne, l'année 1880 tombe en l'an 137 avant J.-C. La première année de la *clxi^e* olympiade répond à l'année 136. La concordance est exacte : les Syriens commençant l'année à l'automne, 1880 d'Abraham répond à 137-136 avant notre ère. Cependant la chronique d'Édesse, rédigée sur des documents officiels pour la partie relative à l'histoire de la ville, nous apprend que c'est en 132-131 avant J.-C. que commença le royaume d'Édesse : « En l'année 180 (des Séleucides) les rois commencèrent à s'établir à Édesse », dit-elle¹. Denys fait donc remonter cinq ans trop haut l'origine de ce royaume. Il en résulte, observe Gutschmid, qu'il faut tenir compte de cette erreur et descendre de cinq ans les rois d'Édesse².

Le premier roi de la liste, Orhâi, fils de Hévyâ, c'est-à-dire « fils du serpent », est fictif, comme nous l'avons dit plus haut; l'ancêtre des Abgar était Aryou³. Le nom de Hévyâ est également mythique et rappelle la dynastie fabuleuse d'*Arwê* ou « du Ser-

¹ Voir Assémani, *B. O.*, I, 388.

² Voir *Rhein. Museum*, 1864, XIX, 171; *Untersuch.*, p. 19. Dans son premier travail, Gutschmid prenait 2016, au lieu de 2017, pour le nombre des années écoulées depuis Abraham jusqu'à l'ère chrétienne. Il considérait donc l'erreur de Denys comme portant sur quatre ans et non pas sur cinq.

³ Voir ci-dessus, p. 107 et 112.

pent », que les chroniques font régner en Éthiopie de 400 à 200 avant J.-C.¹ Selon Gutschmid, Orhâi a été facilement confondu avec Aryou et a fait oublier ce dernier. Aryou est donc le premier roi d'Édesse; il règne de 132 à 127 avant J.-C.

Au premier abord, il semble plus simple de rayer les cinq années attribuées à Orhâi, prince fabuleux, et de conserver la date de 132 avant J.-C. pour l'avènement d'Abdou, fils de Maz'our. Denys, dans cette hypothèse, aurait pensé que le royaume d'Édesse avait dû commencer avec la conquête de la Mésopotamie par les Parthes, auquel la tradition rattache les Édesséniens². C'est pourquoi il en aurait fixé le commencement cinq ans plus haut que la date réelle, à l'année 137 avant J.-C., époque à laquelle la Mésopotamie fut détachée de l'empire des Séleucides et tomba en la puissance des Arsacides³. Mais ce raisonnement ne tient pas devant un examen plus approfondi. Si Denys a placé en 37 avant J.-C. (1980 d'Abraham) l'avènement de Paqouri, c'est qu'il a confondu le roi d'Édesse de ce nom avec son homonyme, le prince parthe qui, d'après Josèphe, fit une expédition en Syrie, accompagné de Bar Zaphron et emmena prison-

¹ Comp. Z. D. M. G., VII, 34; *Journal asiatique*, 1881, XVII, 411 et 414; Wellhausen, *Skizzen*, III, 199, note 2.

² Voir ci-dessus, p. 115.

³ Gutschmid, *Unters.*, p. 19, observe qu'en 139 la Mésopotamie n'était pas encore complètement affranchie de la domination des Séleucides, mais qu'elle était le théâtre des troubles suscités par des chefs insoumis. (Comp. Diodore de Sicile, *Exc. Hsc.*, 25.)

niers Hyrcan et Phasaël, le frère d'Hérode¹. Il savait par Josèphe que ce Paqouri mourut vers 32 avant J.-C. Il fit donc remonter le commencement de son règne à l'année 37 avant J.-C.; il en résulte un recul de cinq années qui changea d'autant les dates des règnes antérieurs et postérieurs. En descendant ces règnes de cinq ans, on les remet à leur véritable place et il y a concordance parfaite avec les notices que les Grecs et les Latins nous ont transmises relativement au royaume d'Édesse².

CHRONOLOGIE ET HISTOIRE DES ROIS.

Aryou, 5 ans, 132-127 avant J.-C.

Le premier roi d'Édesse est Aryou, qui a régné 5 ans, de 132 à 127 avant J.-C. Son nom est nabatéen et signifie « le lion »³.

'Abdou, fils de Max'our, 7 ans, 127-120 avant J.-C.

Le second roi est 'Abdou, fils de Max'our, qui règne 7 ans, de 127 à 120 avant J.-C. La première dynastie est sémitique à en juger par ces noms, car 'Abdou est nabatéen et Max'our est une forme arabe, مزعور. Elle n'a pas un cachet parthe⁴.




¹ Voir ci-dessus, p. 119.

² Voir Gutschmid, *Untersuch.*, p. 22.

³ Voir ci-dessus, p. 112-113.

⁴ Suivant Gutschmid, *Untersuch.*, p. 22, l'avènement d'Abdou coïnciderait avec l'invasion des Scythes en Mésopotamie et l'ébranlement du royaume parthe. Il serait le point de départ d'une nou-

Phradascht, fils de Gebar'ou, 5 ans, 120-115 avant J.-C.

Le troisième roi, Phradascht, fils de Gebar'ou, règne 5 ans, de 120 à 115 avant J.-C. Il porte un nom parthe, mais son père était d'origine nabatéenne; la désinence *ou* ne peut laisser de doute à cet égard. Gebar'ou, , était vraisemblablement composé de  « homme » et , sans doute le nom d'un dieu. (Comp. le nom biblique רְעוּלָה *Re'ouël* « Ré'ou est dieu ».) Dans ce cas, Gebar'ou signifierait « l'homme de Ré'ou » et serait formé de la même manière que l'hébreu גַּבְרִיאֵל, *Gabriel* « l'homme de dieu ». Le nom de Phradascht prouve d'autant moins en faveur d'une nouvelle dynastie que le fils et successeur de ce roi a un nom nabatéen. Avec lui commençait peut-être une branche collatérale.

Bakrou, fils de Phradascht, 3 ans, 115-112 avant J.-C.

Bakrou I^{er}, fils de Phradascht, règne 3 ans, de 115-112 avant J.-C. Bakrou est un nom nabatéen bien déterminé¹. Dans la soi-disant apologie de Méliteon publiée dans le *Spicilegium syriacum* de Cureton, on lit² : « Les habitants de la Mésopotamie

velle dynastie. Cette hypothèse est la conséquence de l'origine parthe que Gutschmid attribuait au nom *Aryon*, tandis que ce nom est certainement nabatéen.

¹ Voir *Z. D. M. G.*, XIV, p. 450, n° 70, et comparez ܒܪܟܝܐ, *Chron.*, VIII, 38.

² Page 25, l. 12; comp. Besan, dans le *Spicilegium Solesm.* du card. Pitra, II, p. xxviii et suit.

adoraient la juive Koutbi, parce qu'elle avait sauvé Bakrou, *abbâyâ* (prince) d'Édesse, de ses ennemis. Nous ne savons à quel événement fait allusion ce passage, ni s'il s'agit de Bakrou I^{er}, ou de son fils et successeur, Bakrou II.

Ce roi fut tué par Abgar I^{er}, dit *Péga* ou le *Bègue*, qui régna 25 ans et 9 mois, dont 2 ans et 4 mois conjointement avec Bakrou, et 23 ans et 5 mois seul. Avant l'association au trône d'Abgar, Bakrou II avait régné avec Ma'nou I^{er} pendant 4 mois. Il en résulte que sur les 20 années de son règne, il régna seul 17 ans et 4 mois. La chronologie pour ces rois est donc la suivante :

Bakrou II seul, 17 ans et 4 mois, de 112-94 avant J.-C.

Bakrou II règne seul 17 ans et 4 mois, de 112 à 94 avant J.-C.

Bakrou II avec Ma'nou, 4 mois, 94 avant J.-C.

Bakrou II règne ensuite avec Ma'nou I^{er} pendant 4 mois. La parenté de Ma'nou avec Bakrou n'est pas indiquée; mais Ma'nou, comme Bakrou, est un nom nabatéen bien connu par l'épigraphie.

Bakrou II avec Abgar le Bègue, 2 ans et 4 mois,
94-92 avant J.-C.

Après ces quelques mois, Bakrou II règne avec Abgar Péga ou le Bègue pendant 2 ans et 4 mois, de 94 à 92 avant J.-C.

Abgar I, dit le *Bègue*, seul, 23 ans et 5 mois,
92-68 avant J.-C.

Abgar le Bègue ou Abgar I^{er} tue alors Bakrou et règne seul 23 ans et 5 mois, de 92 à 68 avant J.-C. Abgar, associé au trône par Bakrou, appartenait à la même dynastie que les princes précédents. Cette dynastie était celle des Aryou, comme nous l'avons rappelé plus haut. L'origine sémitique du nom Abgar est confirmée de ce côté. L'étymologie n'y contredit point : *أبجرج* se dit en arabe d'un homme qui souffre d'une hernie ombilicale ou qui a un abdomen trop développé. Les Syriens prenaient ce mot dans le sens de « boiteux ». Au x^e siècle, un patriarche nestorien était appelé Jean, *fils des Abgars* ou *fils des Boiteux*. Le nom d'Abgar était porté par des Arabes à l'époque des Sassanides et à l'époque musulmane¹.

À cette époque se rapporte la défaite des Osrhoéniens par Sextilius, le légat de Lucullus, pendant son expédition contre Tigrane, roi d'Arménie, au secours duquel les phylarques d'Édesse s'étaient portés en 69².

¹ Wüstenfeld, *Register*, p. 37; Hoffmann, *Z. D. M. G.*, XXXII, 746; Payne-Smith, *Thesaurus syr.*, sous *أبجرج*. Le rapprochement fait par M. de Lagarde (*Gesammelte Abhandlungen*, p. 6) avec le persan *afgar* « boiteux » est fort douteux. On ne doit tenir aucun compte de l'étymologie arménienne de Moïse de Kharène, *arak-air* « homme brave ».

² Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 33.

Abgar II, fils d'Abgar I^{er}, 15 ans, 68-53 avant J.-C.

Abgar II, fils d'Abgar I^{er}, règne 15 ans, de 68 à 53 avant J.-C. Pendant l'hiver 65-64, l'armée d'Afranius, le lieutenant de Pompée, souffrit en Mésopotamie du froid et de la faim, et dut son salut aux habitants de Carrhes¹. C'est à cet Abgar que Gutschmid rapporte les marques de bienveillance témoignées par Pompée au roi d'Édesse qui devint l'allié des Romains². C'est le même qui, au printemps 53, accompagna Crassus en Mésopotamie. Selon les auteurs grecs, il lui fit prendre une fausse route et fut, par cette ruse, l'auteur de la défaite des Romains près de Carrhes. Plutarque dit³ qu'il se retira peu de temps avant la bataille sous un prétexte quelconque. D'après une autre version, recueillie par Dion Cassius⁴, il serait tombé sur le dos des Romains pendant l'action et aurait pris part à leur écrasement. Gutschmid remarque que

¹ Dion Cassius, XXXVII, 5.

² Plutarque, *Crass.*, 21; Dion, XL, 20. Dans deux manuscrits de Plutarque, il est appelé *Αβγαρος* et *Αγβαρος* ὁ Ὀσροηνός; mais dans les autres manuscrits : *Φόλαρχος Ἀράβων Ἀριάμνης ὀνόμα*. Dans d'autres sources, chez Florus, III, 11, 7, et Rufus Festus, *Brev.*, 17, il est nommé Mazzares, Mazares, Mazzarius et Mazorus. Gutschmid (*loc. cit.*, p. 21) concilie ces diverses orthographes en supposant que cet Abgar s'appelait aussi Ariamnes et qu'il appartenait à la famille de Maz'our; mais il attache peut-être trop d'importance à ces noms altérés.

² *Crassus*, 21-22.

³ Dion, XL, 20-23.

la chronique de Denys place après Abgar II un interrègne d'un an. Il en déduit avec beaucoup de sagacité qu'Abgar a dû perdre son trône après la victoire des Parthes, qui lui firent payer cher son alliance avec les Romains. Ceux-ci n'auraient donc pas été trahis par le roi d'Édesse, qui leur conseilla, à la vérité, d'abandonner la voie de l'Euphrate pour suivre la route de la Mésopotamie, mais son conseil n'avait rien de perfide. Du reste l'armée battue près de Carrhes n'était pas dans une plaine aride et déserte, comme on le prétendit à Rome. La défaite fit naître l'idée de trahison dans l'esprit du vaincu, et Abgar fut à ses yeux le traître de Carrhes.

Interrègne de 1 an, 53-52 avant J.-C.

Un interrègne de 1 an, de 53 à 52 avant J.-C., suit la mort d'Abgar. Suivant Denys, cet interrègne fut occasionné par les luttes intestines des partis qui se disputaient le pouvoir. Gutschmid suppose qu'Édesse fut au pouvoir des Parthes pendant cette année. Le nom parthe de Paqouri, qui, en l'an 34, inaugure une nouvelle dynastie, semble favoriser cette hypothèse. On observera cependant que, avant Paqouri, Ma'nou Alâhâ régna pendant 18 ans et 5 mois, et que ce roi continue la dynastie nabatéenne. Les dissensions dont parle Denys peuvent avoir été engendrées par le discrédit dans lequel les partisans des Romains à Édesse tombèrent après la défaite de Crassus. Après une année d'anarchie, l'ancienne dynastie aura ressaisi le pouvoir.

Ma'nou II, dit *Alâhâ*, 18 ans et 5 mois, 52-34 avant J.-C.

Ma'nou II, surnommé *Alâhâ* « le dieu », règne 18 ans et 5 mois, de 52-34 avant J.-C. Peut-être avait-il pris le titre de dieu à l'exemple de Phra-hate III, roi des Parthes, et de Tigrane II, roi d'Arménie, décédés peu de temps avant lui¹. Il est également possible que ce Ma'nou ait été divinisé après sa mort suivant un usage répandu à cette époque, même chez les Nabatéens².

Paqouri, 5 ans, 34-29 avant J.-C.

Après Ma'nou II, Paqouri règne 5 ans, de 34 à 29 avant J.-C. Ce nom parthe semble indiquer que, pendant le règne de ce prince, Édesse aurait été au pouvoir des Parthes. Denys place l'avènement de ce roi à l'année 1890 (37 ans avant J.-C.). Il a été conduit à prendre cette date par la confusion qu'il a faite du monarque d'Édesse avec son homonyme dont parle Josèphe, ainsi que nous l'avons vu plus haut (p. 124).

¹ Voir Gutschmid (*loc. cit.*, p. 15), qui suppose que ce titre correspond à une extension du royaume de l'Osroène sous ce prince. Cf. aussi Saint-Martin, *Mémoire sur la Mésène et la Characène*, p. 159, 161 et 172.

² Voir Euting, *Nabatmische Inschr.*, p. 33; Clermont-Ganneau, *Revue d'archéol. orientale*, fasc. I. Sur une monnaie, le roi Wâël porte peut-être aussi le nom d'Alâhâ. Voir Scott, *Numismatic Chronicle*, XVIII, n° 1; cf. Land, *Anecdota syr.*, I, p. 64, n° 7; Lévy, *Z. D. M. G.*, XII, p. 209. Il ne faut donc pas voir, avec Wellhausen, *Skizzen*, III, 3, note 4, dans Ma'nou Alâhâ, un nom composé répondant au nom arabe *Ma'nallah*.

Abgar III, 3 ans, 29-26 avant J.-C.

Abgar III régna 3 ans, de 29 à 26 avant J.-C. Son avènement marque un retour du pouvoir à l'ancienne dynastie nabatéenne.

Abgar IV le Rouge, 3 ans, 26-23 avant J.-C.

Il a pour successeur Abgar IV, dit *Soumâqa*, ou « le Rouge », qui règne 3 ans, de 26 à 23 avant J.-C.

Ma'nou III l'Aristoloche, 18 ans et 7 mois,
23-4 avant J.-C.

Ma'nou III, surnommé *Saphloul*, c'est-à-dire l'« Aristoloche », règne 18 ans et 7 mois, de 23 à 4 avant J.-C. Gutschmid pense qu'il s'agit de ce prince dans un passage d'Isidore de Charax¹, qui mentionne, à droite de *κοπαία ἡ ἐν Βαράνῃ*² et en amont du fleuve Balikh, une place forte et une source désignées par les mots : *Μαυροσπη Αὐρή* (var. : *Μαυρούσπη Αὐρή*). Gutschmid restitue : *Μάυρου Ὀρροαίου Αὐρ*. D'après cette restitution, la place en question aurait appartenu à Ma'nou III; mais ce n'est qu'une hypothèse³.

¹ Dans Mueller, *Geogr. minores*, I, 246. (Cf. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 23.)

² Suivant Nœldeke, dans Gutschmid, *loc. cit.*, p. 23, note 1, peut-être en syriaque *grithâ de Ba'nân*.

³ Voir une autre explication proposée par M. Halévy dans le *Journal asiatique*, 1888, XII, 515.

Abgar V le Noir, pour la première fois, 10 ans, 4 avant J.-C.
à 7 après J.-C.

Après Ma'nou III, la liste de Denys fait régner Ma'nou IV, son fils. Mais on doit placer ici avec Gutschmid la première période du règne d'Abgar V, surnommé *Oukhâma* « le Noir », également fils de Ma'nou III. Ce n'est qu'après le bannissement d'Abgar V que son frère Ma'nou occupe le trône. Cette première période du règne d'Abgar Oukhâma, calculée par Gutschmid d'après la durée totale du royaume d'Édesse, est de 10 ans¹. Elle commence à l'an 4 avant J.-C. et finit à l'an 7 après J.-C. La première date est confirmée par un synchronisme fourni par la version arménienne de la légende de la conversion de ce prince au christianisme. Cette version place en effet l'envoi de la lettre d'Abgar à Jésus en l'an 340 des Séleucides, sous l'empereur Tibère et le roi Abgar, fils de Ma'nou, la trente-deuxième année du règne de celui-ci, le 12 de Tischri I². Par conséquent Abgar serait monté sur le trône en l'année 308 des Séleucides, c'est-à-dire en l'an 4-3 avant l'ère chrétienne. Moyse de Khorène³ place également l'avènement d'Abgar trois ans avant la naissance de Jésus.

¹ Voir plus haut, p. 122-123.

² Langlois, *Hist. armén.*, I, 317. (Cf. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 12.)

³ Livre II, 2.

(La suite au prochain cahier.)

LA CORRESPONDANCE
D'AMÉNOPHIS III ET D'AMÉNOPHIS IV,
TRANSCRITE ET TRADUITE

PAR

M. J. HALÉVY.

(SUITE.)

72

TRENTE-DEUXIÈME LETTRE DE RIÛ-ADDÛ AU ROI (?).

Recto.

[1] ha-ya-pa..... [2] ma.... ri-ib-an-im
..... [3] a-na ġir-meš-ka am-ku-[ut] [4] an-a-ma-na
an ša-i(?) [5] ti-di nu-ur-ka i-na [6] pa-ni šār be-li-
ka ?) [7] a-mur at-ta lū im(?) ku [8] i-di šār ū i-na im-
ti-ka [9] iš-ta-bar-ka šār-ru [10] i-na lō pa-kā(?) a-na mi-
nim [11] qa-la-ta (ab?) ū la i a [12] ti-ik-bu a-na šār-ri
[13] ū i-i-ši-ru-na [14] šab meš qaš-ta-ti ū [15] ti-lī-ti-ku-
na [16] er šu-mu-ra mi-nu [17] † nūt a-ši-ir-ta nūt

Verso.

[18] ur-ku ū li-li-ku [19] mat šār a-na ša-a-šu
[20] mi-nu ti-la-ki-šu [21] ū ag-ga i-na lū gaš ga-ag¹

¹ Interversion pour ag-gn.

[21] be-la-at-šu ũ [22] uš-ši-ru-na-ni L ta-bal [23] ib-
 kur-ra ũ n c šab-meš gir-meš [25] ũ i-zi-za i-na er ir-ga-ta
 [26] i-di pa-ni-šu a-di [27] a-zi šab-meš kaš-ta-ti [28] u-
 ul i-pa-hi-ra ka-li [29] lū-meš gaz-meš ũ [30] i-lī-qa er
 ir-ga-ta [31] . . . er am-bi ũ [32] . . . um ũ ša
 [33] mi-na i [34] ya-nu a-li
 [35] bu-a nit

TRADUCTION.

Recto.

. Rib-Addi, je me jette à tes pieds. Le dieu
 Aman, dieu de donne ta grâce devant la face du
 roi, ton seigneur; regarde, toi, homme intelligent, bras du
 roi; par ta sagesse, le roi t'envoie comme *lū-pa-hā* (?). Pour-
 quoi as-tu parlé (d'autres choses?) et n'as-tu rien dit au roi?
 Il aurait envoyé des troupes d'archers et vous auriez pris la
 ville de Šumura; Abd-Aširta, serviteur

Verso.

du chien, a pris le pays du roi pour lui. Comment (?) le
 prendras-tu (?) puisque son armée se compose de forts com-
 battants ? Envoie-moi 50 tabal de chevaux et 200 piétons, et
 je m'arrêterai près de la ville de Irgata à côté de lui jusqu'à la
 sortie (?) des troupes d'archers; il n'a pas réuni tous les com-
 battants et il a pris la ville de Irgata, la ville de Ambi
 et quoi il n'y a pas de ville

73

TRENTÉ-TROISIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] šār be-ya . . . †(?) mat-ki tar-zun(?) [2] [ki]-
bi-na [3] um-ma ri-ib-ad-di nīt-ka [4] a-na gīr du gīr-
meš-ka a-na gīr-meš an-par [5] be-ya vii-id šu ū vii ta-a-an
[6] am-ku-at ša ab da-mi-ik-mi [7] a-na pa-ni šār be-ya i-
bi-iš [8] † nīt an aši-ir-ti ur-ku i-nu-ma [9] en-ni-ib-ša-
at mat-ki-zun šār be-ya [10] a-na ša-šu ū qa-da a-na šad(?)
na-su [11] ū a-nu-um-ma i-na-an-na [12] en-ni-ib-ša-at er
šu-mur-ur [13] tar-ba-aš be-ya ū ib(?)-ši [14] ū i-za-
lu-ul a-na ib [15] ū i-bi-ti a-šar ni-zi
[16] . . . ya ū qa-da-mi-ya [17] lu egir(?)
ū ur-ku [18] da an ša ab i-nu-ma [19]
bu-nim lū-meš a-na-pa [20] ad mi er gub-
la [21] ga-šum di

Verso.

[22] ti-ku er gub-la [23] ki-ib-tum
. [24] ū ma-ri-iš-ma [25] ki-zun
be-li-ya [26] ša ab lu i-si-ra-am šār . . . [27] lū pa-kā(?)
šu ša da-an-qa . . . [28] ū li-iz-kip er-ki be-ya [29] ū ip-
ni ul(?) a-na-ku [30] ū lu(?) hal(?) la be-ya an par
[31] mat-ki-zun ū lu(?) i-ši-ra be-li-ya [32] lū-meš u
ti-ti-ku mi-im-mi-meš [33] an da-mu-ya a-na ma-har-be-ya
[34] ū u-ul li(?)-ti-qa mi-im-ma meš [35] ša an-meš-ka lū-
ur-ku šu-tam [36] . . . ša šab mi-i-nu ma iš-bat er gub-la
[37] mi er gub-la ki-ma er hi-ku-kut-ta [38]
ba-ša-at a-na šār-ri ša-ab [39] a-mur † nīt nin-ib lū ša
ni(?) nīt(?) kam-ti [40] du(?) ti † bu-bi-pi lū lil
[41] ū uš-ši-ra-šu a-na nīt

Sur le bord.

[a] mur is ma pu(?) an [b] lû mau...
 ... is mat [c] um šar šà-ab-ši...? du

TRADUCTION.

Recto.

..... Au roi, mon seigneur..... pays.....
 il est dit ainsi : Moi, Rib-Addi, ton serviteur, je me
 jette sept et sept fois à la plante de tes pieds, aux pieds de mon
 soleil, mon seigneur..... bon a fait devant le roi; Abd-
 Asirti, le chien, lorsqu'il s'est emparé des pays du roi, mon
 seigneur, a aussi menacé¹ la montagne et voici maintenant il
 s'emparera de la ville de Šumur, vassale de mon seigneur.....
 et s'est reposé sur..... et il a ruiné(?) le
 lieu de..... et devant(?) moi..... et le chien
 lorsque..... les hommes pour.....
 la ville de Gubla.....

Verso.

..... la ville de Gubla..... malade.....
 pays de mon seigneur..... que le roi expédie.....
 ses puissantes troupes de marche..... et que.....
 la ville de mon seigneur..... moi et..... mon
 seigneur, soleil du monde..... et que le roi expédie
 des hommes..... quoi que ce soit. Le Dieu.....
 devant mon seigneur et cet homme de chien ne s'empare
 pas de tout ce qui appartient à tes dieux..... bon,

¹ Mot à mot : «levé la main contre».

quoi, il a pris la ville de Gubla, la ville de Gubla,
comme la ville de Hikukutta. appartient au roi,
regarde Arad-Ninip, homme. Bulûpi, homme
. expédie-le vers ton serviteur.

74

TRENTÉ-QUATRIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [I] ri-ib-an-im ik-bi a-na [2] šār mat mat-ki-meš šār-
ri gal [3] šār ta-am-ha-ra an nin ša [4] er gub-la ti-di-
en ag-ga [5] a-na šār-ri be-li-ya a-na gir-meš [6] en-ya
an par ya vii šu vii a-an am-ku-ut [7] lu-ni-i-di šār-ru en-
li i-nu-ma [8] ag-ga nu-kur-tum ša-a I nūt a-ši-ir-ta
[9] muh-ya a-nu qa(?) a er ša ir-ti-ha [10] a-[na] ya-ši...
ba(?) u-la-qa [11] ša-ni-tam mi-nu šu-tam [12] .
. ši ta ur-ku ū i-ba-u [13] ka-li er meš šār
ri an par [14] a-na šār mat mi-ta-na [15] šār
mat ka-aš-še šu-tam i-nu-ma [16] ba(?) n(?) la-qa
mat šār a-na ša-a-šu [17] i-na-an-na bu-hi-ir
[18] [ka]-li lū-meš-gaz-ka er ir-ga-ta [19] ku(?)
er am-bi ū la-ku-ma [20] nd a er a-ni-ta ū [21] . . .
bi(?) ya-nu a-šar ir-ri-bu [22] tum a-na ša-a-šu za-
bat [23] ku(?) ū ša-ni me bar-za [24]
ši-ra-ni ša-me [25] la-ši

Verso.

[26] ib-kur-ra-meš [27] bi-ma(?) [28] .
. sa(?) a me di(?) pa(?) la-a [29] na(?)
a-na ya-ši [30] šu-nu ka mat mat meš [31]
ri-meš kan(?) meš tu-za-na [32] [lū] meš kaš-ta-ti
a-na da-gal [33] meš ū an-nu-uš [34] i-na-an-na

en-ni-ib-ša-at [35] mat ki šār ū er šu-mu-ra [36] er ma-
za-ar-ti-ku-nu a-na lū-gaz-meš ū qa-la-ta [37] nē-ši-ra šab
meš kaš-ta-ti [38] ra-ba ū tu-sa-bi-ir [40] a-ya-lu šār iš-tu
[41] gab-bi mat-šu ū [42] ti-ni-ib-šu ka-li [43] mat mat
meš a-na šār-ri ša-ni-tam [44] at-ta en gal u-ul [45] ta-
qa-da-mi eš-tu [46] šī-ip-ri an-nu-u

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit au seigneur du monde, roi grand, roi guer-
rier : Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon
seigneur; je me jette sept et sept fois aux pieds de mon sei-
gneur, mon soleil. Le roi est informé que la puissance hostile
d'Abd-Asirta contre moi. la ville qu'ils ont soule-
vée(?) contre moi. puisque lui (Abd-Asirta) le
chien, il est entré dans toutes les villes du roi, mon soleil. .
. au roi du pays de Mitana et au roi du pays de
Kašše, lui qui a pris les pays du roi pour lui; maintenant
réunis tous tes guerriers pour reprendre la ville de Irgata, la
ville de Ambi. cette ville. le lieu
où il est entré. reprends-le-lui.

Verso.

. des chevaux. à moi. des pays.
des troupes d'archers pour confier(?) mainte-
nant il s'est emparé du pays du roi, de la ville de Šumura et
de vos villes fortes. Et tu as dit : J'enverrai des troupes d'ar-
chers en grand nombre et tu briseras les ennemis du roi (en
les chassant) de ce pays et tu ramèneras tous ces pays au roi.
Enfin toi, grand seigneur, ne te formalise pas de cette lettre.

75

TRENTÉ-CINQUIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [I] an-im ik-bi . . . [2] na šār mat mat
 ki-am(?) [3] [šār ta]-am-ba-ra an nin [4] ša(?)
 er gub-la ti-di-in [5] [ag-ga] a-na šār-ri en-ya [6] [a-
 na] gūr-meš en-ya an-par-ya [7] VII šu VII a-an am-ku-ut
 li-ma-ad [8] i-nu-ma iš-tu ka-ša-ad [9] I a-ma(?) an ap-
 pa a-na muh-ya [10] ka-li lū-meš gaz-meš na-at-nu
 [11] pa-ni-šu-nu a-na ya-ši a-na [12] ka ū bi-i I nūt a-ši-ir-
 [ta] [13] ū i-eš-mé en-li [14] a-mā-te-meš nūt-šu
 ū [15] lū-meš ma-za-ar-ta a [16] na-za-ar er
 šār a [17] a-za šab-meš kaš-ta-ti [18] šum-
 ma ya-nu šab-meš bi [19] ū en-ni tu(?) šu ka
 [20] mat-meš a-na lū-meš gaz-meš ši-me

Verso.

[21] iš-tu za-bat er ba(?) ar(?) [22] a-na bi-i I nūt a-ši-ir-
 ta [23] ū ki-na-na tu-ba-u-na(?) [24] i-bi ša er gub-la ū
 [25] er be-ru-na-ki ū en [26] ka-li mat-mat-meš a-na lū-
 meš gaz-meš [27] II er-ki-meš ir-ti-lu a-na ?
 [28] ū tu-ba-u-na ta qa-na(?) [29] eš-tu qa-at šār-ri i-
 ši ? [30] en-li lū-meš ma-za-ar-ta [31] a-na II er-
 ni-šu a-di a-zi [32] qaš(?) ta-ti ū mi-im-ma [33] i-
 da-na-ni a-na a-ka-li mat [34] ya-nu mi-im-ma a-na ma . .
 ši-na-nu [35] ki-ma hu ša i-na lib-bi [36] lu-ha-ri ū ki-
 lu-bi ša-ak-na [37] ma a-na pa-ni-šu [38]
 da(?) la-ki ša-ni-tam [39] la-a i-li-e [40]
 la-qa-ya eš-tu [41] na-ak-ri-šu [42] en-ni-
 ib-ša-at [43] mat-ki-meš [44] tur-I [nūt]-a-ši-
 ir-ta

Sur le bord.

[45] [nît] ur-ku ú [46] ma mat-mat-meš sâr-rî a-
na [47] šu

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit au seigneur du monde roi guerrier : Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur. Je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Apprends que depuis qu'Aman-Appa est venu près de moi, tous les combattants se sont tournés contre moi(?)¹ pour se ranger avec obéissance du côté d'Abd-Asirta; que mon seigneur écoute les paroles de son serviteur et (envoie) des troupes de garnison pour garder la ville de fortes troupes d'archers S'il n'y a pas d'archers et le seigneur les pays aux combattants (rébelles) Écoute

Verso et bord.

de la prise de la ville de Baar(?) par ordre d'Abd-Asirta; et certes tu viendras de la ville de Gubla et de la ville de Beruna. Et tous les pays aux soldats (rébelles) qui ont troublé ces deux villes et tu viendras(?) par(?) la main du roi; qu'il expédie des chefs de garnisons à ses deux villes, avec de fortes [troupes] d'archers et qu'il nous donne quelque chose pour

¹ Littéralement : « ont donné leur face à moi »; comparez l'expression hébraïque אֵת אֶחָד פְּנֵי בָאִישׁ הַזֶּה (Lévitique, ix, 3).

la subsistance du pays. Il n'y a rien pour. nous sommes comme un oiseau qui est enfermé dans un filet ou dans une cage. devant lui. Puis. il ne montera pas. de(?) cet ennemi. les pays. ont été pris par les fils d'Abd-Aâirta, serviteur du chien, les pays du roi sont à lui.

76

TRENTÉ-SIXIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] | ri-ib-id-di ki-bi-ma [2] a-na šār be-di-ya a-na ki-ta
 [3] gir-meš be-ya vii ū vii am-ku-ut [4] i-nu-ma ša-bar
 be-li a-na iṣ-ku-ma(?) [5] iṣ-tu mat mes za-leh(?)-bi ū iṣ-tu
 [6] er-ki n(?)-ga-ri-te tu-li(?)-ku-na [7] la-a-mi-i li-u uṣ-sar
 [8] iṣ-rit-meš-ya a-na aš-ra-nu [9] i-nu-ma nu kur-tum |
 a-zi-ri [10] it-ti-ya ū gab-bi lū-meš ha-za-nu-tum [11] šal-
 mu-šu ki lib-bi-šu-nu [12] li-la-ku-na iṣ-rit-meš-šu-nu
 [13] ū te-li-ku-na li-ši-ih ta-šu-nu [14] ša-ta mi-nu-um
 ya-di-nu [15] [ga(?)]-am-ri-ma ū ba-la-ṭam [16] šār a-na
 lū-meš ha-za-nu-ti ib-ri-ya [17] ū a-na ya-ši ta-a-mi
 [18] ya-di-nu mi-im-ma ū pa-na-nu [19] a-na lū a-bu-ti-
 ya i-ša-ru [20] iṣ-tu è-gal-meš kù-par meš [21] ū mi-
 im-mu a-na ba-la-ti-šu [22] ū i-ši-ru be-lī šab-meš
 [23] a-na ša-a-šu-nu ū a-nu-ma [24] a-na-ku aš-bu-ru a-na
 be-li-ya [25] a-na šab-meš ū šab-meš ma-za-ar-tu [26] la-
 a tu. ū [27] mi-im-mu. mi [28] i-da-
 nu. [ya]-a-ši [29] ya. am [30] a-
 na-ku tar. [31] šār be-li u.

Sur le bord.

[a] šār a-na lū-meš mi-ši gab-bi id(?)-na ū ya(?) iṣ meš šār

[b] ta-di-nu-ni a-na tur-meš nīt a-ši-ir-ti [c] ū ma-a-ti ta-di-nu-ni tur-meš [d] nīt a-ši-ir-ti [d] a-na šār-ri da-an-ni ū ki-na na-da-nu.

Verso.

[31 bis] ū u-iz(?)..... [32] ki a-na-za-ar..... [33] ša-bar-ti..... [34] la-ku-mi..... ma [35] tur [nīt a-ši-ir-ta]..... šu-nu [36] er ki gu-ub..... ni [37] a-na ya-a-ši ū..... ti [38] lū tur šī-ri-ya a-na li-ya [39] šab-meš la-a i-ša..... [40] ū lū tur šī-ri-ri..... [41] la-a tu-ša-zu-na..... [42] ū uš-ši-ra-šu qa... mi [43] šab-meš ri-zu-ti šum-ma šār..... [44] za-ir er-ki-ma ū i-zi-ba-ši [45] ū šum-ma ya-ti-ya ū..... [46] i-pa-ta-ra-ni mi-ši..... [47] uš-ši-ra lū-ka pi(?)..... šī [48] mi-nu-mi la-a i-da-nu..... [49] iš-tu è(?) gal mi-im..... [50] a-na ya-ši la šab-meš ha-[za]-nu..... [51] ū i-ša-ra-bu mat-meš [i-na] hil [52] aš-ta-bar aš-ta-ni la..... [53] ya-tu-ru-na a-mā-tu [54] a-na ya-a-ši za-ba-tu [55] ka-li mat-meš šār be-ya [56] ū qa-da be-li tu-tu-šu-nu [57] ū a-nu-ma i-na na-tu [58] lu-na šab-meš mat-meš ha-ti [59] ... ha-za-nu-ti er-ki gub-[la] [60] ū mi-līk a-na er..... [61] ū la-a-mi i-š-mi.....?

TRADUCTION.

Recto.

(Moi) Rib-Iddi, je dis au roi, mon seigneur : Je me jette sept et sept fois sous les pieds de mon seigneur. Mon seigneur me fait dire : Envoie les forces des pays de Zalabli(?) et de la ville de Ugarit; qu'elles viennent..... renouvelle nos approvisionnements. Voici Aziri est mon ennemi(?) et tous les hommes de garde(?) lui veulent du bien. Tu prendras

leur approvisionnement et tu prendras leur fourniture
 Pourquoi a-t-il donné et le roi n'a donné de
 vivres ni aux hommes de garde, mes amis, ni à moi. Et der-
 nièrement le roi a envoyé à mes ennemis de l'argent et tout
 ce qui leur était nécessaire pour leur subsistance, ainsi que
 les troupes dont ils avaient besoin, et voici, moi, j'ai demandé
 à mon seigneur des troupes et il ne m'a pas même accordé
 des hommes de garde; il ne m'a rien donné moi
 le roi, mon seigneur.

Sur le bord.

Le roi aux hommes du roi
 tu as donné aux fils d'Abd-Asirti et quand tu as donné
 aux fils d'Abd-Asirti au roi puissant
 donné.

Verso.

. . . . pour que je garde le fils d'Abd-Asirta
 eux la ville de Gubla
 à moi mon propre fils n'a pas envoyé
 de troupes et tu n'as pas laissé partir le messager
 expédie-le. Si le roi envoie des troupes auxi-
 liaires, l'ennemi abandonnera la ville et s'il vaine
 expédie tes hommes il ne m'a rien donné du palais
 à moi les troupes de garde brûleront
 les pays par le feu. J'envoie demander et s'ils ne me
 donnent pas des nouvelles et la prise de tous les pays du roi,
 mon seigneur et seigneur l'apprendra et
 voici les troupes du pays de Hati, les gardiens de
 Gubla, et un ordre à la ville et on n'a pas écouté.

TRENTÉ-SEPTIÈME LETTRE DE BIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [a-na] šār-ri en-ya [2] an par-ya um-ma | ri-ib-an-im
 [3] nūt-ka-ma a-na gîr-meš en-ya [4] an par-ya vii šu vii
 ta-an [5] am-ku-ut i-eš-me šār-ru [6] en-li a-mā-te nūt
 [7] ki-ti-šu ma-ri-iš ma-gal [8] a-na ya-ši ga-ag kur-nu-tum¹
 [9] | tur-meš nūt a-ši-ir-ta i-ri-bu [10] i-na mat a-har-ra
 a-ša-šu-nu [11] ka-li mat-ki er šu-mu-ra [12] ū er ir-qa-
 ta ir-ti-hu [13] a-na lū-gal ū a-na-ma i-na [14] er šu-mu-
 ra i-zi-za-ti [15] i-na-ma ma-ri-iš lū-gal [16] muh nu-
 kur-ti i-ti-zi-[ib] [17] er guh-la ū ya. . . . [18] | zi-um-
 ri-da. . . . [19] | ya-pa-an-im. . . . ti-ya [20] a-na-ma
 ki a. . . . i-eš-ta-pa-ru [21] lū-gal a-na ša-šu-nu ū. . .
 [22] i-eš-ma na a-na ša-šu [23] i-eš-ni šār-
 ru en-li-ya [24] [a]-mā-te nūt ki-ti-šu [25] uš-ši-ra be-la-
 ta [26] ki-ma ar-hi-eš a-na [27] er šu-mu-ra a-na na-za-ri

Verso.

[28] ka-ša-ad šab-meš [29] qaš-ta-at šār-ri an-par
 [30] ū i-ša-am-ri-ni šār-ru [31] an-par lū-meš ša-ru-ta eš-
 tu [32] lib-bi mat-šu ša-ni-tam i-eš-mi [33] šār-ru en
 a-mā-te nūt-šu [34] ū-nā-ši lū-meš ma-za-arta [35] a-na
 er šu-mu-ra ū [36] a-na er ir-qa-ta šum-ma [37] en-na. . .
 tu ka-li [38] lū-meš ma-[za]-ar-ti iš-tu [39] er šu-mu-ra
 . . . a ū [40] i-it-ru-uz-za. . . . me-ni(?) [41] en an par
 mat-zun ū [42] id-na-ni xx ta-bal [43] ib-kur-ra-meš a-
 na ya-ši [44] ū uš-ši-ra be-la-ta [45] ki-ma ar-hi-eš

¹ Interversion pour ag-ga nu-kur-tum.

[46] a-na er şu-mu-ra a-na [47] na-za-ri še ka-li [48] lû
meš ma-za-ar-ti [49] ša-a ir-ti-hu mar-za [50] ū zi-mu-ru
lû-meš [51] i-na lib-bi er şum-ma [52] la-a şab-meš
qaš-ta la-a [53] at(?) m̃a(?)-ru-na ū

Sur le bord.

[54] ya-nu er ša-a-ti ir-ti-hu [55] a-na ka . . . ū šal-nin(?)
şab-meš qaš-ta [56] i-ba-ša-at ka-li mat-meš [57] ni-
li-ku a-na šār-ri

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur, mon soleil, il est dit ceci : Moi, Rib-Addi, ton serviteur, je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Que le roi écoute la parole de son serviteur fidèle; je suis dans une profonde douleur. La puissance hostile des enfants d'Abd-Aširta est entrée dans la Phénicie; ils ont soulevé en leur faveur toute la région de Şumura et de Irqata contre le chef. Et maintenant la résistance (?) est organisée dans la ville de Şumura. Et le chef attristé résiste (?) à l'ennemi. La ville de Gubla Zimrida Yapa-Addi, mon maintenant j'ai envoyé le chef chez eux. Ils ne l'ont pas écouté que le roi, mon seigneur, écoute les paroles de son serviteur fidèle; qu'il expédie des mercenaires (?) aussitôt que possible pour secourir la ville de Şumura.

Verso.

[J'attends] l'arrivée des troupes d'archers du roi soleil et

que le roi chasse les hommes du désordre(?) de son pays. De nouveau je prie le roi d'écouter les paroles de son serviteur et d'envoyer des troupes de garde à la ville de Šumura et à la ville de Irqata. Si toutes les troupes de garde de la ville de Šumura a dirigé(?) seigneur, soleil des pays, qu'il me donne 20 attelages de chevaux et qu'il dirige des mercenaires aussitôt que possible sur la ville de Šumura pour garder tout le pays. Et les hommes de garde qui se sont soulevés, punis-les(?) et des hommes dans la ville. Si les troupes d'archers ne

Sur le bord.

il n'y a pas; cette ville s'est soulevée contre toi et les
 les troupes d'archers envahit tous les pays
 nous irons près du roi.

78

TRENTE-HUITIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

(Il ne reste que le tiers inférieur de la tablette.)

[1] mn(?) [2] lū-meš ma-a-ru
 [3] ša-ad in-ši [4] ū da-lu si [5] ū da-
 li ma-a-ri [6] ku-ut i-di ni-ša-šu [7] ū a-mi
 kal(?) i-na na-nu-ma [8] šu-ut-pi(?) be-la-at-šu-ru
 [9] i-au-ma i-ka-ši-iš a-na-ku [10] lū-meš šār(?) nu-si-tu i-
 na ya-ši [11] ū-šu-ut te-la-at-šu-nu-ma [12] ū ti-im-lik
 šār nit-šu [13] li-ši-ra šār lū ra-bi-a-šu [14] ur
 i-na aš-ri-šu[na(?)] [15] mi-tam iš-ta-lū-id [16] . .
 ma ib meš i-ik-hi [17] šār ni a-
 na nit

Verso.

[18]ad..... qa(?)a-na [19] ši... šu [20] .
 a-ši..... [21] šu... i-is-mi-nu..... [22] a..... nīt
 ma-ā-di be-ni i-nu-ana [23] a-nu-mi li-im-na i..... šu
 [24] a.... tam ša-ru..... im-ana [25] a-na šār
 en-ya a-mā te i... mar [26] ū a-mā-te da-mi-ik šār be-ni
 [27] qa-be-te a-na šār be-ni-ya uš(?)-ši-ra-mi [28] šab-
 meš qaš-ta-ti ū ti..... aš-ra-ta [29] mi-kal(?) mi i-ma-
 lik ab-zi..... da-mi [30] šab-meš qaš-ta-at šār be-ni-ya
 [31] te-ik-bu..... ab-ru-um [32] be-ni-ya
 [33] šab-meš qaš-ta-ti [34] ad

Sur le bord.

[35] ya-nu-mi-šu a-na qa..... [36] ši-i-
 na na-[da]-ni a-na [37] lu.....

TRADUCTION.

Recto et verso.

..... les hommes..... et grand(?).....
 au sujet(?) de leurs mercenaires..... moi, les troupes
 de marche..... chez moi et au sujet de leurs.....
 et que le roi conseille son serviteur et lui envoie de ses
 grands; qu'il remette à sa place..... des chevaux.....
 il a dit..... le roi..... au serviteur.....
 à..... il nous a entendus..... le serviteur
 sincère du seigneur..... multitude..... au
 roi, mon seigneur, des paroles..... et de bonnes pa-
 roles de mon seigneur, le roi..... dis au roi, mon sei-
 gneur, qu'il envoie des troupes d'archers..... qu'il

donne des troupes d'archers..... tu as dit.....
mon seigneur..... des troupes d'archers.

Sur le bord.

..... à ta main..... à.....

79

TRENTE-NEUVIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] I ri-ib-[an-im]..... [2] [a]-na en..... [3] an
nîn ša..... [4] ti-din ag-ga a-na..... [5] [a]-na
gîr-meš en-ya an..... [6] vii šu vii a-an am-ku-ut
[7] ... di-šum(?) en-lî i-nu..... [8] nîn-at er gub-la..
... [9] ... iš-ša ri-it..... meš..... [10] ša... gî-
rib nu-kur ša šab gaz-meš [11] lit..... ya ga-am-ru tur
meš-šu(?) šal-meš [12] šab... bit-meš i-na na-da-nî.....
[13] mat ya-ri-mu-ta i-na... [14] i-na ba-la-at zi-
tî [15] ... ya šal da um(?) la te du(?) [16] ma-ši.....
aš-šum ma-li [17] ... ri..... im aš-ta-bar ar-ši.....
[18] ta-nî a-na bit ma aš-šum tu(?)-gi-ka-nu [19]
i-da-gal a-pî... meš... a [20] du-na li-eš-mî.....
[21] te-me.....

Verso.

[24] ka..... [25] ... šar-ri en-ya I a.....
[26] ... er ir-qa-ta i-du-ku nît(?) [27] ... meš-ka a-na
..... ya-nu [28] ša..... ma a-na [29] I nît a-ši-ir-ta
ši..... an [30] iz-za-bal er ar..... ta [31] u(?) an-
nu-uš..... na-an-na [32] en-na(?) ša(?) ha-tî.....

[33] li da šār be-li [34] i-nu-ma i-za-bat šār ha-ti
 [35] ka-li mat-mat ku-ti-ti [36] šār mat mi-it-ta-ni-ma
 [37] šār mat na-be(?) -ma [38] ... šār šār ra-hu...?
 [39] † nūt a-šī-ir [40] ur-ku i-šī [41] iš-šī-
 ra [42] ... dan

Sur le bord.

[a] † a-bi(?) eš [b] ra-ya-tam iš
 [c] par-ra a-na-ku a-na

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit au seigneur que la dame de Gubla
 donne la puissance au roi, mon seigneur; je me jette sept et
 sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil La
 dame de la ville de Gubla au milieu de l'ennemi, les
 combattants La totalité de ses fils, de ses femmes
 et des gens de sa maison, en donnant pays de
 Yarimuta en pour sauver la vie j'ai
 envoyé je m'enfuirai (?) il se confie
 qu'il écoute

Verso.

Le roi, mon seigneur ville de Irqata, il a tué
 tes serviteurs pour à Abd-Asirta il
 prendra (?) la ville de Ar certes le prince de Hati
 le roi, mon seigneur que le roi de
 Hati prendra tous les pays de Kuliti et le roi du pays de

Mittani, le roi de Nabema(?) ces grands rois, Abd-Asirta, .
 chien, il montera et il enverra des troupes.

Sur le bord.

J'envoie à,

80

QUARANTIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [r]i ib-ha-ad. [2] hi a-na en-šu [3] .
 mat-ki-zūn šār gal [4] an nin ša er gu-uh-la [5] ti-
 id-di-en din(?) na [6] a-na šār be-li-ya [7] a-na gūr-meš
 en-ya an par-ya [8] vii šu vii ta-an am-kut [9] lu-u i-di
 šār en-ya [10] i-nu-ma šal-ma-at er gub-la [11] šal-lat
 ki-it-ti ša šār [12] ū ag-ga ma-gal nu-kur-tum [13] ša
 šab-meš lū gaz-meš [14] muh-ya ū la-a a-kul(?) me(?)
 [15] šār en-ya iš-tu

Verso.

[16] er šu-mu-ur-ki [17] ... a en-ni-bu-ūš..... [18] a-
 na šal meš lū gaz-meš [19] i-na lū pa-kā(?) šār-ri [20] ša
 i-šu-u i-na er šu-mu-ur [21] ba-da-tu-at er ki [22] a-nu-um-
 ma [pa-ha. ta [23] lū pa-kā(?) šār ša i-na [24] er
 šu-mu-ur ki ša da(?) me(?) [25] bu-ūš-qu(?) ū ma-na-ru'
 [26] ša muh er gub-la [26] iš-tu mat ya-ri-im-mu-ta
 [27] nu-bal-li-it [28] ag-ga-ma gal nu-kur-tum [29] ša(?)

¹ Le dernier mot fait peut-être partie de la ligne précédente.

nu ū u-ul [30] muh-me šār iš-tu [31] hal-
ki-šu

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Haddi¹ dit à son seigneur, roi du monde, roi grand :
Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon sei-
gneur; je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur,
mon soleil; que le roi, mon seigneur, sache que la ville de
Gubla, esclave fidèle du roi, est tranquille. De grandes
forces ennemies composées de nombreux guerriers (se
jettent) sur moi et je ne le roi, mon seigneur,
de

Verso.

la ville de Šumur nous ferons ces
troupes guerrières par le *lā-pa-kā* (?) du roi qui a transporté (?)
dans la ville de Šumur les *badatūt*² de la ville. Voici (?)
Paha le *lā-pa-kā* qui est dans la ville de Šumur . .
. qui sont contre la ville de Gubla
du pays de Yariunta nous faisons vivre (?). La grande force
ennemie de contre le roi de

¹ L'orthographe *Haddi* au lieu de *Aidli* prouve la prononciation douce du *h* cunéiforme que la plupart des assyriologues assimilent au *h* (kh) pointé des Arabes.

² Serait-ce une faute pour *balatūt* « les vivres » ? On peut aussi songer à *madatūt* « les tributes ».

81

QUARANTE ET UNIÈME LETTRE DE RIB-AUDI.

Recto.

[1] a-na..... [2] um-ma ! ri-ib..... [3] am-ku-ut
 de..... [4] en-ka ši(?)..... [5] ti-di-mi.....
 [6] pa-ni šār-en..... [7] ta-aš-bu-ra..... [8] si-en-
 ni..... [9] ša er gub-la..... [10] ka-meš ū.....
 [11] a-na ya-ši ū..... [12] is-ka-da..... [13] ū na-
 ad..... [14] ha-la-ti [15] šum.....
 [16] ti-i-di [17] ša-a

Verso.

[18] a-na mi [19] ub-ri..... [20] na-
 mu ša..... [21] ... ul ta-ak..... [22] i-i-ši-ru-ma
 [23] pa-ni šab-meš kaš [24] tu-ša-am-ri..... [25] is-
 tu lū-meš..... [26] šum-ma mu-meš..... [27] i-za-
 na šab-meš..... [28] ū in-ni..... [29] mat mat ki-
 meš..... [30] šum-ma qa..... [31] ū ya-na.....
 [32] is-rit lū-meš..... [33] ... meš-ka..... [34] ...
 a-di mu.....

Sur le bord.

[35] pa!-ha-ti lū-meš hu-ub..... [36] ul-ti ma-ha-za-
 na.....

TRADUCTION.

Recto.

A. ainsi : (Moi) Rib-Addi, je me jette
 . . . que la dame de Gubla donne devant le
 roi, mon seigneur tu as envoyé de
 la ville de Gubla tes à moi
 la vie si tu sais

Verso.

. à ami tu n'as pas
 . . . qu'il expédie devant tes troupes de marche des
 hommes, si les noms(?) des troupes
 . . . des pays si sinon
 approvisionnement tes
 jusqu'à

Sur le bord.

La crainte des hommes des villes

82

LETTRE ADRESSÉE À RIB-ADDI PAR SON PÈRE.

Recto.

[1] [a]-na [ri]-ib-an-im [2] tur-ya ki-bi-ma [3] um-ma [4]
 lû-gal şab-meš-at-ka-ma [4] a-bi-ka an-meš-au [5] šu-
 lum-ka šu-lum hit-ka [6] li-iš-da-i-di(?) [7] kâ bu-u la-
 a-mi [8] li-ti-en-nu e-ri-ib [9] lû-meš ša er šu-mu-ri-ki

[10] ... ra-kî-ya mu-ta-nu-mi [11] i-na er şu-mu-ra-ki
 [12] mu-ta-nu-u muh(?)..... [13] lû-meš-u ū i-na...
 [14] ib-meš ma-an-nu mu...? [15] muh-hi ib-meš i-nu-
 ma [16] la-a ta-la-ku

Verso.

[17] ib-meš ū u ba... [18] ib-meš šar-ri [19] ū u-ul-
 la-a [20] hal-ku mi-im-mi [21] šār a-ki u-ba-a-šu-nu
 [22] be-lu-šu-nu šum-ma [23] šār-ru en-ši(?) ib-meš
 [24] bu-a-mi ib-meš [25] šār an-mi-nim-mi [26] te-ib
 bu-šu ki-šu-ma [27] a-na nūt-meš-e šār [28] uš-ši-ra-an-
 mi lû-meš [29] [a]-na na-za-ar er-ki [30] ... lu-u şab-
 ra-ti [31] ... šār muh-hi-ku-nu [32] ... şab-mes...
 i-na

Sur le bord.

[33] ... ku-mu muh-hi gab...

TRADUCTION.

Recto.

A Rib-Addi, mon fils, il est dit ainsi [par] le chef de tes troupes, ton père : Que nos dieux consolident (?) ta paix et la paix de ta maison. La porte..... entrer des hommes de Şumur. La peste (?) dans la ville de Şumur; les pestiférés les hommes et dans..... les chevaux qui tu ne montes (?) plus à cheval.....

Verso.

Les chevaux..... les chevaux du roi.....
 tout ce qui est au roi..... il sera leur seigneur;
 si le roi, mon seigneur,..... les chevaux.....
 les chevaux du roi; pourquoi fais-tu ainsi aux serviteurs du
 roi? Envoie des hommes pour garder les villes; que les envoie
 que le roi vous a faits..... des troupes.....

Sur le bord.

..... sur.....

83

QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] i..... [2] la-u..... [3]
 ne ši | a-ri..... [4] a-ki iš-tu ša-bar [5] la-a i-ti-di..
 ... [6] na er gub-la an..... [7] i-na-an-na
 uš-ši..... [8] a-zi-ru šab-meš a..... [9] ... mā-ti-
 eš i-nu-ma..... [10] ... at... an-meš nu..... [11] ...
 u ū ya-nu..... [12] ... na er a-na da-lat.....
 [13] ... ur-ri ar..... [14] ... ga-ti tu-ru-na.....
 [15] ... na i-ba-šu na..... [16] ... tam(?) i-du-ni
 ya..... [17] ... a-i-ba-šu i..... [18] ... ši pa-at-
 ru..... [19] ... ki... la..... [20] ... ša.....
 [23] ... aš-ru.....

Verso.

[24] ... ar a-na..... [25] ... ū m..... [26] ...

ki-ti šār. [27] [be]-ni-ya an-nu-[um] uš.
 [28] a-na è-gul a-na mi [29] la-a eš-tap-pa-ar-na
 [30] . . . na-qi a-na ka-tu. [31] ū eš-tap-pa-ar i-na
 [32] na-kur ag-ga mah-ya. . . ? [33] ū pal-ha-ti da.
 [34] la-qa-a er šu-mu-ra. [35] mi-nu-qa-ma mi-im-
 ma [36] a-na ša-a-šu ki-na. [37] ud(?) da-an pa-
 ni-šu u. [38] . . . la i-eš-ta. [39] . . . ra-šu
 [40] . . . ku.

TRADUCTION.

Recto.

. ne. Ari. depuis l'envoi(?) . . .
 la ville de Gubla maintenant envoié. Aziru,
 des troupes. alors. les dieux. et
 sinon. la ville. son ennemi.

Verso.

. le roi. mon seigneur, voici.
 au palais. je n'ai pas envoyé. à toi.
 et j'ai envoyé contre la puissance ennemie qui m'at-
 taque. et la crainte. prendre la ville de
 Šumur et tout ce qu'il a. devant lui. il
 n'a pas envoyé son messenger(?)

84

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE DE RID-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [I ri-ib]-an-im ik-bi [2] um-ma [a]-na šār mat mat zun

[3] au nin ša er. . . . [4] [ti]-di-en ga-ag¹
 a-na. . . . [5] [be-li]-ya a-na gir-meš en. . . . [6] na-
 ya vii šu vii a-an am. . . . [7] i-di šār-ri en-di
 [8] [ag-]gā nu-kur-tam ša-a. . . .² [9] [I] nīt a-ši-ir-ta
 muh. . . . [10] ki ka-li er ki. . . . [11]
 ma ii er ki ir-ti-hu. . . . [12] ya-ši ū šu-nu-tam. . . .
 [13] a a-nu-ma ki-ma hu [14] . . . i-na lib-bi hu-
 ha-ri [15] [ša]-ak-nā-at ki-na-mu. . . .² [16] ku
 i-na lib-bi er gub-la. . . .² [17] i-eš-me en-li a-
 mā-te [18] na-a-nu-ma i-na. . . .² [19]
 be-ru-na i-ha-ša-ti [20] ū. . . .

Verso.

[34] [a]-na-ku. [35] i-ri-ši.
 [37] [ki-ma] ar-bi-eš ū [38] ma-za-ar-ta. . . .

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit ceci au roi du monde : Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur; je me jette sept et sept fois aux pieds du roi, mon seigneur. Sache, ô roi, mon seigneur, que la puissance hostile des fils d'Abd-Asirta. . . . contre toutes les villes. . . . ces deux villes, ils les ont soulevées contre moi, et elles. . . . et voici, je suis comme un oiseau qui est dans un filet ou dans une cage. Comme nous. . . . dans la ville de Gubla. . . .

¹ *ga-ag* pour *ag-ga*; le scribe, habitué à l'écriture phénicienne qui se dirige de droite à gauche, a renversé par distraction l'ordre des caractères cunéiformes.

que le roi écoute les paroles..... à présent il a en-
vahî Beruna.....

Verso.

Moi..... je désire..... aussitôt que possible...
..... de garde.....

85

LÉTTRE ÉNUMÉRANT DIVERS OBJETS ENVOYÉS AU ROI.

Recto.

[1] u-nu-tu ša ik(?)..... [2] ... [ri-ib]-an-im ū
a-na ša-lu [3] ma 11 li-im a..... [4] da-
sū(?) bit(?) [šār]-ru-ta [5] ... li-īm 1 li-im..... me bi
[6] c ub gal c ub..... še-bu [7] 1 su bit..... ru
za(4)(?)..... [8] 1 gi(?) ba mat..... [9] ... gi(?)
ku ku li..... [10] gi(?) ir..... [11] ... ma ki še..
... [12] ... nam(?) šī-ti [13] aš-ku-ma.....
[14] li..... [15] x1(?)..... [16] ..
... aš mat aš(?) -ru..... [17] 1 gir 11 kû-gi(?) nu-bi
..... [18] ka x1 šu kû-gi(?)..... [19] ka..
... šī-na-ša..... [20] x lib..... nu..... [21] xv ša
ba-li xv ma-ar [22] 1..... šal nūt..... nūt-meš
[23] ya-nu..... na-an-nu te-lik-ši [24] nūt(?) 1.....
tu-ra-na [25] ū li..... kû-par(?) meš [26] c kû-gi
[27] ba-lu..... [28] a-hu..... [29] dan-na
ū [30] la-a i-bu-šu

Verso.

[31] it-ta-da nūt an..... [32] 1 i-a-zi-mi ri-ši.....

[33] šār-ru a-na la-ki-ši. [34] ti-da-ga-lu pa-na. . . .
 [35] ū a-na ūt-an-im. [36] šār-ru uš-ši-ir u. . . .
 [37] a-na ša-še ū. [38] šār-ru i-na ša-me. . . .
 [39] la-a ū-nam-di-nu [40] a-na-ma ka-li-u-nu. . . .
 [41] a-na ma-bar šār. [42] bi. [43] ..
 . . . ru a-na ša-a-su. [44] a-na en-ya u da-me-ik..
 . . . [45] o-na lū tab(?) ga-ya

(La moitié inférieure du *verso* ne porte pas d'écriture.)

TRADUCTION.

Recto.

Les ustensiles que. Bib-Addi et à.
 de la maison royale. 100 *ab* grands, 100 *ab* petits,
 1 *su*. 1 *gi* *bamat*(?) 1 *gi* *kakali*, 1 *gi*. . . .
 60. 1 *gir*. 1. 3. 60.
 10 au milieu. 3. 15. 15. . . .
 1 servantes. serviteurs. sinon. . .
 tu la prendras(?) de l'argent.
 100-or. ils n'ont pas fait.

Verso.

est connu le serviteur. Iazimi. le roi pour
 la prendre. tu confieras à lui. et Abd-
 Addi. le roi envoie. à lui.
 roi dans le ciel. (?) ne donnera pas. Voici, tous les
 ustensiles. devant le roi. à lui.
 à mon seigneur qu'il plaise(?). à mes
 amis(?)

86

QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE DE RIB-ADDI(?) AU ROI.

Recto.

[1] qa-at..... [2] šār be-li..... [3] ..
 ... vii(?) ũ..... [4] i(?) ša..... be..... [5] I
 nīt a-ši-ir-ti i-nu..... [6] lib-bi-šu-nu.....
 [7] e-šu-nu..... [8] ma-ti-i-šu..... a-na [9] qa(?)
 am-ma ku-mi-u..... [10] šab-meš šār a-na.....
 [11] ũ ha-za-ni šār a-na..... [12] ũ lū-meš pi-hi ũ.....
 [13] i-na-an-na ša qa..... [14] lū-meš pa-kā(?) tam šār be
 [15] ũ ra..... zu-lū..... [16] ša ka-bu tam-ma
 [17] tu(?) er..... e a-na..... [18] er ki be-
 ru-na ir-ti-ha(?) [19] ũ ti-ba-u-na ši-la..... [20]
 ki mi-ši-a-ti ši..... [21] li-ku-na i-nu-ma.....
 [22] kam.....

Sur le bord.

[a] tu a-na..... [b] lib-bi..... [c] ..
 ... ũ..... a-na [d] ši..... i ũ-na..... [e] ..
 ... ša-šu-nu ũ..... [f] la-a i.....

Verso.

(La partie supérieure est brisée.)

[1] ši..... [2] er..... [3] šār..... [4] šār mat-
 meš ha-ti i-nu-ma bar..... [5] a-na tur-meš nīt-meš ur-
 meš ki na..... [6] i-ha-mi-ta nš-šir šab-mes.....
 [7] šār ũ i-li-ki-na-nu ši..... [8] ti-ni-bu-uš¹ mat-meš a-

¹ ti-ni-bu-uš, pour ni-ti-bu-uš, inversion par inadvertance des deux pre-
 miers signes.

na šār be-ya [9] mi-ya-na-nu ur meš ka-bu šum-ma.....
 [10]]... ya-mā-zī paī-ba-tu šār be..... [11] la-a la-ki-
 šu-nu šum-ma šār be..... [12] ī-ik-bu a-na lū gaī er ki
 [13] a-na lū gaī er-ki ku-mi-di-li [14] ... iz a-
 mi-la ku-na-nu ar..... [15] a-na ya-ši pa-nu-šu-nu
 [16] nu-ma-ti e-te-bu..... [17]
 a-na lū-meš bit..... [18] meš ya ša [19]
 ru bu-hi-ir [20] bi-bi(?).....

TRADUCTION.

Recto.

..... la main de..... le roi, mon seigneur....
 7(?)..... et 1..... qu'Abd-Asirti.....
 leur cœur..... quand ils..... à..... les troupes
 du roi..... et les gardiens du roi à..... et les com-
 mandants..... maintenant..... les lū-pa-kū(?)
 du roi, mon seigneur..... à..... la ville de Be-
 runa il a soulevé..... et tu viendras.....
 voici.....

Sur le bord.

à..... cœur..... à..... lui.....
 eux..... ne.....

Verso.

(La partie supérieure est brisée.)

..... la ville..... le roi..... le roi du pays
 de Hati..... voici aux fils des serviteurs des hommes
 il a dépêché(?), envoie des troupes.....

..... roi, il nous prendra..... tu restitueras
 le pays au roi, mon seigneur..... les hommes, il leur
 dit..... la crainte du roi, mon seigneur..... ils
 ne sont pas allés(?) si le roi, mon seigneur..... il a
 dit au chef de la ville de Kumidili..... à moi devant
 eux..... ils ont fait..... aux hommes du palais
 mes..... assemble.....

87

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE DE RIB-ADDI(?) AU ROI.

Recto.

(Le commencement manque.)

[1] [2] muh-šu ũ..... [3] ma-gal a-di
 ti-iz ki(?)..... [4] ... i-bi-ša ũ i-nu [5] ta
 tup-pa-meš a-na lū-meš ha... [6] ũ ti-ba-u-na i-bi-šā
 [7] šum-ma ya-nu šab meš kaš-ta..... [8] nu-na-nu a-
 na za-ba-ti er [9] ũ ti-zi-bu-na za-bat mi-ni(?) [10] er ki-
 meš gub-ub-li ũ mi...? [11] ti-bu-na šab-meš kaš-ta-tu a...?
 [12] i-nu-ma ša-bar-mi šār be-li [13] a-nu-ma šab meš a-za-at
 ũ ti-na..... [14] ka-ya-bu-tu ũ ka-ma-mi [15] ya-nu-mi
 šab-meš kaš-ta-tam la [16] tu-zu-ũ da-nu muh-nu
 [17] ba-li a-zi šab-meš kaš..... [18] ša-
 bar-ti an-ni-ti [19] ku-mi..... lū la [20]
 mi er-meš gub-ub-li [21] i-na ti-bu-na šab-meš
 [22] ri-ib-ad-di

Sur le bord.

[a] mi na-nu i..... ya [b] šu-nu i-nu-ma
 ya..... [c] nu-la-ku ũ ya bi i..... [d]
 la ku i-bi-ki er..... [e] bi-i-ri šum-ma mi.....
 [f] i-rit meš.....

Verso.

[23] a-na a šār-meš pa-nu [24] ti aš
 du(?) -li [25] ū at-ta la-a ti-ni-ib-bu [26] šum-ma ya-nu
 šab-meš qaš-ta-tam ma-rū-nu [27] ū uš-ši-ra iš-rīt-meš ti-
 li-ku-ni [28] qa-du an-meš ma(?) -da-ti a-na be-ya [29] la-
 a-mi i-ig-ba šār be-li ? [30] mi-di-la za-ab-ta-at pa(?)
 [31] ū i-na-an-na tu ba [32] lū-meš
 tur [33] šār-me [34] šab-meš
 [35] ū [36] i

TRADUCTION.

Recto.

(Le commencement manque.)

Et contre lui beaucoup jusqu'à ce
 faire des lettres pour les hommes de
 garde et tu viendras faire(?), sinon
 les troupes d'archers pour prendre la ville et tu
 nous laisseras(?) prendre la ville de Gubla l'ar-
 rivée des troupes d'archers que(?) l'envoi du roi,
 mon seigneur à présent les troupes qui sor-
 tent(?) il n'y a pas de troupes d'archers
 contre nous les fortes troupes d'archers
 * cette missive les villes de Gubla
 à l'arrivée des troupes Rib-
 Addi.

Sur le bord.

. nous eux voici la ville
 si approvisionnement.

Verso.

A..... les rois..... et toi, tu n'abandonneras pas..... s'il n'y a pas de troupes d'archers..... et envoie des approvisionnements. Tu iras avec les dieux..... à mon seigneur..... le roi, mon seigneur, n'a pas dit..... n'a pas été prise et maintenant tu.... les hommes (envoyés)(?) du roi..... des troupes.....

88

LETTRE D'UN GOUVERNEUR AU ROI.

Recto.

[1] en-ya an-par-ya..... [2] [ki]-bi-ma [3] ...
 ... di-tar nît-ka nît ki..... [4] šap-li ii er e še(?).....
 [5] ri-en-ya a-na gîr-meš [?(?)] šār..... [6] en-ya
 an-par-ya an-meš-ya vii šu... [7] ū vii-it-ta-an am-ku-ut
 [8] a-mur-me a-na-ku nît [?] šār-ri..... [9] [ša] ur-ru-du
 [?] šār-ra en ya [10] ... du ya a-na gîr-meš-ya ki [11] ...
 ti-ya iš-tu da-ri..... [?] šār-ru be..... [12] ri ū
 bi [13] du-na

Verso.

[1] ik(?)..... [2] ša..... [3]
 na-bara..... bi [4] ū li-li-ma-ad [?] šār-ru ki... [5] ū li-
 di-en-me [?] šār-ru en..... [6] xxx lū meš qa-du i(?) lū
 šī um(?) en..... [7] a-na na-za-ri er ki... e-ti(?)...
 [8] ū a-nu-um-ma ha-ra-ni-ya u-še..... [9] ū pa-nu-ya
 a-na i-ri-bi [10] a-na ur-ru-ut [?] šār-ri en-ya

Autre fragment.

[1] ū..... [2] a-na i..... [3] | ya-ab-ru.....
 [4] a-na ya-si..... [5] hul-ik ū..... [6] ū i-im-ku-
 ut [7] qa-du | ka-pi..... [8] qa-du šis-meš.....
 [9] qadu lū-meš..... [10] ū bu-hi..... [11]
 du.....

TRADUCTION.

Recto.

..... mon seigneur, mon soleil..... il est dit...
 le juge(?) ton serviteur, serviteur fidèle.....
 ... en bas, les deux villes..... le roi, mon seigneur;
 aux pieds du roi..... mon seigneur, mon soleil, mes
 dieux sept et sept fois je me jette. Regarde, je suis le serviteur
 du roi.....; au service du roi, mon seigneur, à mes
 pieds..... mon..... depuis longtemps.....
 le roi, mon seigneur.....

Verso.

..... que..... le roi..... que le roi l'apprenne
 et qu'il donne 30 personnes avec un officier(?)..... pour
 garder la ville..... et alors je ferai un voyage(?) et je
 tâcherai d'entrer dans le service(?) du roi, mon seigneur.

Autre fragment.

..... Yabru..... à moi..... mauvais.....

..... tombé..... avec Kapi..... avec les frères
 avec les hommes..... et assemble(?).....

89

QUARANTE-SIXIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] a-na en [2] šār ta-am-ha-[ar] [3] ..
 ... ti-di-en ag-[ga] [4] en-ya [5] ya vii
 šu vii a-an am-ku-ut [6] i-di šar-ru en-di i-nu-ma
 [7] ag-[ga] nu-kur-tum ša nīt a-ši-ir-ta [8] bar-ti
 ki ka-li er-ki-meš-ya [9] ša-a-šu er gab-la ũ er be-ru
 [10] ... ha a-na ya-ši ũ ii er er [11] a ũ ik-bi a-na
 lū-meš..... [12] ku-mi en-ku-nu ũ en-ni.....
 [13] lū-meš-gaz ki-ma er am-mi..... [14] ..
 ... en-ni-ib-šu ar a-na..... [15] zi... lū bar-ra
 bar te ũ..... muh..... [16] šu lū..... ti-šu ũ
 šī-ir-da-nu [17] a-i-di..... ma-har [18] [f]
 nīt a-ši-ir-ta i-na bi-ma a-bi-eš [19] šu bar(?) nu-u
 a-na ya-ši a-nu-ma [20] ba-ti ũ qa-la-ti i-na
 [21] ya la-a i-li-e a-a [22] aš-ta-bar a-na
 è-gal [23] te-ru-na a-mā-tu [24] an am-
 ma-ha-az [25] zi-ya..... [26] ũ.....
 [27] bi u-ul ga(?)..... [28] la ta-
 aš.....

Verso.

[29] ad ii it an..... [30] meš qaš-ta-ti ũ
 [31] u-ul i-ma-ku-ta..... [32]
 ya ũ i-li-ka-ni aš..... [33] gal ũ nu-na a-na lū-
 meš..... [34] nu-ma ki-ma hu ša i-na lib-bi
 [35] [hu]-ha-ri ũ ki-lu-bi ša-ak..... [36] ... šu-ma šu-nu

i-na lib-bi. [37] ud(?) na at ša-la-mu ta. bar
 [38] li i-ri-ši ga-am-ru [39] meš
 hit meš-šū-nu [40] ri-mu-ta [41] ba-la-at-
 zi-šū-nu a-nu-ma. [42] ak-bi a-na ša-a-šū-nu
 an. [43] šab-meš qaš-ta-ti i-nu-ma ti-du.
 [44] ya-nu ū an-nu-u na-a-nu. [45]
 ya-nu a-na ri it-meš la-a-tu. [46] meš qaš-ta-
 ti ū i-ti-la. [47] nūt a-ši-ir-ta ū il-ti-ki ri.
 [48] na-nu er šu-mu-ra lū-meš. [49]
 a-nu-tum. ba-aš-šū ū-lū. [50] ar it-ti-nu-
 mi. [51] šu. ku i-na i-di. ya.
 [52] ma. da-ga-lu. ta-zi. [56]
 ū. [57] ū ki-na.
 [59] a-mā-ti-šū.

TRADUCTION.

Recto.

Au seigneur. roi guerrier. que la dame de
 Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur; je me jette
 sept et sept fois aux pieds. que le roi, mon sei-
 gneur, sache que la puissance hostile d'Abd-Asirta.
 toutes mes villes. à lui la ville de Gubla et la ville
 de Beru. Contre moi, ces deux villes. il a dit aux
 hommes. votre seigneur. les combat-
 tants, comme la ville d'Ammi. à.
 contre. les hommes. en présence
 d'Abd-Asirta. à moi maintenant et tu as dit.
 ne. j'expédie au palais. et ap-
 porter nouvelles. frapper. mon âme.

Verso.

2 mois. les troupes d'archers et. mon

..... il viendra..... grand et quoi aux hommes.....
 maintenant comme un oiseau qui se trouve dans un filet ou
 dans une cage..... quand eux, au milieu(?).....
 saluer(?) tout le désir..... leurs maisons.....
 le pays de Yarimuta..... la vie de leur âme; main-
 tenant..... j'ai dit à eux..... troupes d'ar-
 chers que tu..... il n'y a pas..... et ceci
 est donné(?)...... il n'y a pas..... à deux mois
 tu ne..... des troupes d'archers et montera..... Abd-
 Aïrti et prendra..... nous, la ville de Šamura, les
 hommes ce..... et..... les hommes.....
 avec nous..... il..... dans les mains.
 Mon..... confier..... et..... et certes...
 ses paroles.

90

LETTRE DE ZIMRIDDI DE SIDON AU ROI.

Recto.

[1] a-na šār-ri en-ya [2] an-meš-ya an-par-ya ša-
 ri be-la-ya [3] ki-bi-ma [4] um-ma † zi-un-ri-id-di
 [5] lū-ha-za-nu ša er zi-du-na-ki [6] a-na gūr-meš en-ya an-
 meš an-par ša-ri [7] ša be-la-ya a-na gūr-meš en-ya
 [8] an-meš-ya an-par-ya ša-ri be-la-ya [9] vir šū vir ta-a-
 an am-ku-ut [10] lu-u i-di šār en-ya i-nu-ma [11] šal-ma-at
 er zi-du-na-ki šal-lat-ti [12] šar en-ya ša i-din i-na qa-ti-ya
 [13] ū i-nu-ma iš-te-mi a-mā-at [14] šār en-ya i-nu-ma iš-
 tab-bar a-na nīt-šu [15] ū i-ih-di lib-bi-ya ū [16] i-ša-ki
 saq-ya ū en-nam-ru [17] ʾi šī-ya ū hi-na-ya¹ i-na ša-me
 [18] a-mā-at šār en-ya ū i-di

¹ hi-na-ya pour inaya; le h se prononçait avec une aspiration très douce.

Verso.

[19] šār i-nu-ma šu-te-ra-ku i-na [20] pa-ni šab-meš
 kaš-ta-ti šār en-ya [21] šu-te-ra-ku gab-ba ki-ma qa-bi šār
 en-ya [22] ū i-di šār en-ya i-nu-ma [23] da-na-at nu-
 kur-tum ma-gal muli-ya [24] gab-bi... a ša i-din šār
 [25] i-na..... en-ni-ib-šu [26] ū lū-meš..... tur-meš
 ū i-din-ni [27] šār i... ū lū-lim ša i-la-ak [28] i-na
 pa-ni šab-meš qaš-ta-at šār [29] a-na ša um(?) er ix...
 run ša en-ni-ib-šu [30] a-na lū-meš sa-gas-meš [31] ū
 ul-ta-ri-ši-na i-na [32] qa-ti-ya ū i-li-ya ra-ši [33] šār
 en-ya ki-i-ma lū-meš a-bu-ti-ya [34] pa-na-nu-nu

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur, mon dieu, mon soleil, roi, mon seigneur, il est dit (ceci) : Moi Zimriddi, préfet de la ville de Sidon, je me jette sept fois sept fois aux pieds de mon seigneur, mon dieu, mon soleil, aux pieds de mon seigneur, mon dieu, mon soleil, roi des armées(?).

Le roi mon seigneur est informé que la ville de Sidon, l'esclave qu'il m'a confiée, est tranquille.

En prenant connaissance de l'ordre que le roi mon seigneur m'a envoyé, mon cœur s'est rempli de joie, j'ai levé la tête, mon visage et mes yeux se sont illuminés en entendant l'ordre du roi, mon seigneur.

Verso.

Que le roi mon seigneur sache (aussi) que je me suis mis à la tête de ses archers, me conformant scrupuleusement à son ordre.

Enfin, je porte à la connaissance du roi, mon seigneur, que les forces ennemies m'ont violemment attaqué. Toutes [les troupes?] que le roi, mon seigneur, m'avait remises se sont rendues(?) pendant le combat. C'étaient des jeunes gens(?). Que le roi me donne des hommes qui soient capables de se mettre à la tête de ses archers pour assiéger les villes qui se sont rendues(?) aux combattants (rebelles) et je les reprendrai aussitôt.

Puisse la bienveillance du roi, mon seigneur, s'étendre sur moi, comme elle s'est étendue autrefois sur mes adversaires(?).

91

LETTRE DE KAEIMUR DE GUBLA AU ROI.

Recto.

[1] [a-na] šār en-an-par-ya um-ma [2] er gub-la šal-lat-ka um-ma [3] an-ra-bi-mur nūt-ka-a-ma [4] gūr-meš en-ya an-par vii vii am-kut [5] la-a i-ku-u šār en-ya [6] i-na er gub-la šal-lat-šu [7] er šār-ri iš-tu da-ri-ti [8] ša-ni-tam a-na mi-ni i-ši-ir šar-ru [9] i-na i a-zi-rī ō i-bu-šu [10] ki-ma lib-šu a-mur i a-zi-ru i a-du-na šār mat ir-qa-ta [11] da-ak šār mat am-mi-ya [12] ū šār mat ar-da-ta [13] ū lū-gal da-ak ū la-qa [14] er-meš-šu-nu a-na-ša-šu [15] er-šu-mu-ra a-na ša-šu [16] er-meš šar-ri i en er gub-la [17] iz-zi-la-ab(?) šār-ri [18] ša-ni-tam a-mur er šu-mu-ra [19] [da]-ak er ul-la-az-za pa-la ša [20] ša-zab a-mur ar-na-ma [21] bu-ūš i a-zi-ru [22] aš ur-ru-bi-šu [23] mu-bi-ša ar-nu.

Verso.

[24] nu iš-ši-ir lū-meš [25] ra i i-ta-ka-ma [26] da-ak ka-li [27] . . . mat-meš am-ki mat-meš

šār-ri [28] ū i-na-an-na iš-ši-ir [29] lū-meš-šu i-na a-ba-at
kur-kur-meš [30] am-ki ū ki-ki ša nab-la [31] a-ī-bu-šu
šār mat ha-at-ta [32] ū šār mat na-ri-ba [33] ū.

TRADUCTION.

Recto.

An roi, (mon) seigneur, (il est dit) ceci : La ville de Gubla est ton esclave.

Moi, Il-rabi-mur, ton serviteur, je me jette sept fois sept fois aux pieds de mon seigneur, (mon) soleil.

Je salue(?) le roi, mon seigneur, dans la ville de Gubla, son esclave, la ville du roi depuis longtemps.

Puis, le roi, mon seigneur, pourquoi a-t-il favorisé Aziri en lui accordant ce qu'il désirait? Voici, Aziri, avec Aduna-šār¹ du pays d'Irqata, a tué le roi du pays d'Ammiya², le roi du pays d'Ardata avec (ses) grands; il les a tués et il s'est emparé de leurs villes; la ville de Šumura a eu le même sort. De toutes les villes du roi, celle de Gubla reste(?) seule dans ton pouvoir.

Puis, regarde, la ville de Šumur est ravagée, la ville d'Ullaza est perdue sans secours(?); regarde, Aziru a commis des crimes..... par-dessus(?) les (autres) méfaits.

Verso.

..... a dirigé(?) les hommes. Tous les pays d'Am, les pays du roi. Maintenant, qu'il a dirigé ses hommes pour

¹ La forme phénicienne de ces noms est 𐤏𐤍 = héb. 𐤏𐤍 et 𐤏𐤍 = héb. 𐤏𐤍, synonyme de 𐤏𐤍.

² Ce nom est écrit *Amoi* dans la lettre n° 89 et *Am* sur le verso de la présente lettre; c'est sans doute le pays de *Am* dont parlent les inscriptions égyptiennes; la forme sémitique correcte semble avoir été : 𐤏𐤍 «peuple».

détruire les ennemis des pays d'Am avec la rapidité de la flèche ainsi que ses ennemis, le roi du pays de Hatta et le roi du pays de Nariba(?) et.

92

LETTRE DU GOUVERNEUR (?) DE GUBLA
AU GOUVERNEUR D'AMURRA.

Recto.

[1] [a-na lū] er a-mu-ar-ra ki-bi-ma [2] ... šār en-ka um-ma-a lū er gub-ub-la [3] ... um-ma ša a-hu-šu i-na ba-a-bi it-ta-zu-uk-šu [4] ... ga-an-ni ū šu-ri-ba-an-ni in-na er ki-ya [5] ... na ū u-tam-ti-na-ak-ku an-nu-u mī-im-ma ma-ad(?) [6] ... ya-nu it-ti-ya šu-u ki-na-an-na ik-ba-ak-ku

[7] [a-mur] ad-da da-ša-pa-ar a-na šār en-ka [8] ... ma-a nīt-ka a-na-ku ki-i gab-bi lū-meš ha-za-nu-te-meš pa-nu-ti [9] ... i-na lib-bi er-ki-šu ū te-ib-bu-nš hi-e-da [10] ... ad-ki-e lū ha-za-an-na ša šis-šu i-na ba-a-bi [11] iš-tu er-ki-šu it-ta-zu-uk-šu

[12] ū i-na er zi-tu-na a-ši-ib ū da-ad-da-ti-in-šu [13] a-na lū-meš ha-za-nu-u-ti ki-i te-e-mi-i-ka [14] u(?)-ul ti-i-ti za-ar-ru-ud-da ša lū-meš

[15] šum-ma nīt ša šar ad-da ki-i ki-it-ti [16] am-me-ni la-a da-a-ku-ul kar-zi-i-šu a-na pa-ni šār en-ka [17] um-ma-a lū ha-za-an-nu an-nu-u il-si(?) an-ni um-ma-a [18] li-ga-an-ni a-na ka-a-ša ū šu-ri-ba-an-ni i-na er-ki-ya

[19] ū šum-ma te-ib-bu-uš ki-i ki-it-ti ū ul ki-i-na [20] gab-bi a-mā-te-meš ša šā-pur muh šā-na-tu... um-ma šār
[21] šal-zu-uz um-ma-a la šal-mu gab-bu ša kib(?) -bu-u

[22] ū a-na-ma lū iš-mi um-ma-a gir-ba-a-da it-ti lū-er-ki-it
ša [23] gār-zun-bi it-ti a-ha-mi-iš da-ag-ga-a-at ū ki-i-na
[24] am-me-ni te-ib-bu-uš ki-na-an-na am-mi-ni gir-ba-a-da
[25] it-ti lū ša lū iz-zī-il it-ti-šu ū šum-ma [26] te-te-bu-
uš ki-i ki-it-ti ū da-am-rat te-im-ka ū te-im-šu [27] i-ya-nu
la-a sem ad-da a-na(?) a-ma-te-meš ša te-ib-bu-uš ul-tu pa-
na-mi [28] mi-nu-u in-ni-[ir?]-ša-ak-ka i-na lib-bi-šu-nu
[29] ū u-ul it-ti šār en-ka ad-da

[30] a... a-mu-ut-ti ša... at am-ma du-ru a-tam(?) ša šu rù(?)
[31] a-na lib-bi i-ša-ti a-tam na-za-ru(?) u-ba(?) -u-ka ū ga-
tu(?) [32] ū ad-da mi-im-ma da-ra-am ag-giš

[33] ū šum-ma te-ib-bu-uš nīt-da a-na šār en-ka [34] ū
mi-na-a-ša u-ul ib-bu-ša-ak-ku šār a-na ga-a-ša
[35] šum-ma ai-šum mi-im-ma da-ra-am e-bi-ši an-mu-ut-ti
[36] ū šum-ma da-ša-ag-ga-an an-nu-u-ti a-mā-te-meš
[37] za-ar-ru-ūt-ti i-na li-bi-ka ū i-na ha...-zi-in-ni [38] ša
šār da-ma-at qa-du gap-pa ki-im-ti-ka

[39] ū e-bu-ni nīt-da a-na šār en-ka ū bal-da-da [40] ū
te-i-ti ad-da ki-i šār lu(?) -a ha-ši-il [41] a-na mat ki-na-ah-
hi gap-pa-ša ki-i i-ra-u-ub

[42] ū ki šā-pur um-ma-a lu-ma-šir-an-ni šār en-ya
[43] mu-hi ša-ad-da an-ni-da ū lu ul-ti...? [44] i-na ša-

at-ti ša-ni-ti a-na ma-har šār en...? [45] ya-nu-um-ma
tur-ya ma-ri-ya a...

Verso.

[46] ū a-nu-ma šār-en-ka i-te-iz-pa-ak-ku [47] mu-hi-ti ša-
at-ti an-ni-ti ki-i ša kib(?)bu-u [48] al-ga ad-da šum-ma
tur-ka šu-pur [49] ū da-mar šār ša gab-bi mat mat-zun i-
bal-lu-du [50] a-na a-ma-ri-šu ū la(?)a da-ri-iš um-ma-a
[51] lu ma-šir mu-hi ša-ad-da an-ni-da ab-bu-na-na
[52] a-na a-la-ki a-na ma-har šār en-ka ya-nu-um-ma
[53] tur-ka uš-še-ir a-na šār en-ka ki-i-mu bat-ka [54] i-
ya-nu li-il-li-ga

[55] ū a-nu-ma šār en-ka iš-mi ki-i aš-pur a-na šār
[56] um-ma-a u-ma-šir-an-ni šār en-ya | Ha-an-ni [57] lū
tur-kin ša šār ša-ni-ya-nu [58] ū u-še-bi-il lū-meš a-ya-bi-e
ša šār a-na qat-ti-šu [59] a-nu-ma it-ta-al-ga-ak-ku ki-i ša
kib-bu-u [60] ū šu-bi-la-aš-šu-nu-ti ū | en la-a te-iz-zi-ib
[61] i-na lib-bi-šu-nu a-nu-ma šār en-ka ul-te-bi-la-ak-ku
[62] šu-mu ša lū-meš a-ya-e' ša šār i-na lib-bi dub-bi
[63] a-na qat(?)ti | Ha-an-ni lū tur-kin ša šār [64] ū šu-
bi-la-aš-šu-nu-ti a-na šār en-ka [65] ū | en la-a te-iz-zi-ib
i-na lib-bi-šu-nu [66] ū šār šār urud lu-u ša-ak-nu i-na
... gīr(?)meš-šu-nu [67] a-mur lū meš ša tu-še-ib-bi-il
a-na šār en-ni-ka [68] | ša-ar-ru qa-du gab-bi tur-meš-šu
[69] | tu-ū-ya [70] | li-e-ya qa-du gab-bi tur-meš-šu
[71] | pi-is-ya-ri qa-du gab-bi tur-meš-šu [72] lū ha-at-nu
ša | ma-an-ya qa-du tur-meš-šu [73] qa-du nin-meš-ti-šu
aš-ša-te-e-šu [74] lū pa-ma-ha-a ša ha-an-ni-pa i-te-e-i-bit
[75] ša šu ū pa-a-ra il-da-na-az [76] | da-a tu-ti-i

¹ Faute pour a-ya-bi.

[77] pa-a-du-u-ma [78] 𐎶 ni-im-ma-hi-e lû ha-pa-du i-na
mat a-har(?) -ri

[79] ū lu-u ti-i-ti i-na-ma ša-lim šār ki-ma an-par-aš
[80] i-na an-sa-me-e šab-meš-šu iṣ-kil + bat-meš-šu ma-a-du
[81] i-na mat muh-tim a-di mat-mat(?) -ti ši-it an-par-aš
[82] [a-na] e-ri-bi an-par-ši ma-gal šul-mu

TRADUCTION.

Recto.

Au gouverneur de la ville d'Amurra, il est dit ceci : Au nom du roi, ton seigneur, [moi,] homme de Gubla, que son frère a mis(?) à la porte, je te dis : Prends-moi et fais-moi rentrer dans la ville, et je te donnerai tout ce qui se trouve(?) près de moi; je te le dis en vérité.

Regarde, tu as envoyé dire au roi, ton seigneur, ce qui suit : « Je suis ton serviteur, traite-moi comme tu as traité les anciens préfets » et tu commets des crimes dans ses villes; tu as réuni les hommes de marche de celui que son frère par la porte a fait sortir(?) de la ville.

Il reste dans la ville de Sidon et tu lui donnes les hommes de garde qui suivent tes ordres; ne connais-tu(?) pas la rébellion(?) des hommes(?)

Si tu es vraiment le serviteur du roi, pourquoi ne le dénonces-tu pas devant le roi ton seigneur en disant que ce

préfet m'a chassé. Je te le répète : Prends-moi auprès de toi et fais-moi entrer dans ma ville.

Et si tu agis fidèlement et non comme dans tous les ordres(?) que je t'ai fait parvenir, aide(?) le roi et ne transgresse(?) aucune des paroles qu'il a prononcées(?).

Et voici, on a appris que tu t'es rapproché des hommes des villes de provision, qui combattent les uns avec les autres. Pourquoi agis-tu ainsi, pourquoi l'entends-tu avec les hommes qui ont le *lū izzi* avec eux ? Et si tu agis fidèlement, conforme(?) ta parole à la sienne, sinon tu n'es pas sincère(?). Les actes que tu as faits autrefois(?), que t'a dans leur cœur ? Certes tu n'es pas avec le roi, ton seigneur.

. . . . au milieu du feu il te convient de garder(?) et tu [fais ?] tout ce que tu aimes le plus.

Et si tu veux faire acte de soumission au roi, ton seigneur, qu'est-ce que le roi ne t'accordera pas en récompense ? (Mais) si tu veux agir ainsi pour quelque but (secret) et si tu accomplis ces actes, la rébellion est dans ton cœur et, par les du roi, tu mourras ainsi que toute ta famille.

Soumets-toi au roi, ton seigneur, et tu vivras, et sache, toi, que le roi ne veut pas ruiner tout le pays de Kinahhi.

Car(?) j'ai envoyé dire : Laisse-moi, roi, mon seigneur, sur cette montagne et je me rendrai l'année prochaine en présence du roi, mon seigneur; je n'ai pas d'enfants. . . .

Verso.

Voici, le roi, ton seigneur, t'a placé sur cette montagne comme il te l'avait promis (?). Va toi-même, ou bien envoie ton fils et tu verras le roi dont la vue vivifie tous les pays pour toujours. Je te le dis : Laisse le sommet de cette montagne, afin (?) de te rendre en présence du roi, ton seigneur; sinon expédie ton fils vers le roi, ton seigneur; n'as-tu pas de descendant qui puisse s'y rendre ?

Et maintenant le roi, ton seigneur, a entendu ce que je lui ai envoyé dire, savoir : Envoie-moi, roi, mon seigneur, Anni, le messager du roi, pour la seconde fois, et je livrerai les ennemis du roi dans sa main; alors je partirai comme il a été dit; amène-les donc et ne laisse pas un seul d'entre eux, et qu'ils soient chargés de chaînes d'airain aux pieds. Regarde, (voici) les hommes que tu dois expédier au roi, ton seigneur : Sarru avec tous ses enfants; Tuya; Leya avec tous ses enfants; Pişyari avec tous ses enfants; le gendre de Manya avec ses fils, ses sœurs et ses femmes; Pamaha qui a fait périr Hannipa, et qui est surnommé Paara; Daa, épouse de Palûma; Nimmahê, *lû-hapada* en Phénicie.

Sache que le roi est parfait comme le soleil dans le ciel; ses troupes et ses chars sont nombreux dans le pays haut et dans le pays bas, au lever du soleil et au coucher du soleil. Nombreuses salutations.

93

LETTRE DE SARATA D'ACCA AU ROI.

Recto.

[1] a-na šâr-ri en-ya an-par iš-tu sa-me-e [2] ki-bi-ma

[3] um-ma 1 sa(?) -ra-ta [4] lû er ak-ka nît ša šar-ri
 [5] ip-ri ša gîr-meš-šu n qa-qa-ri ša ka-ba-ši-šu [6] a-na
 gîr-meš šār en-ya [7] an-par iš-tu ša-me-e [8] vii-šu vii-
 ta-an [9] ūš-hî-di-in [10] i-na pa-an-te-e 𐎓 ba-at-nu-ma
 [11] ū šî-ru-ma 𐎓 zu(?) -nh(?) -ru-ma [12] ma-an-nu lû ū-
 lum(?) [13] ū ša-bar šār

Verso.

[14] en-šu a-na ša [15] ū la-a i-iš-mi [16] ki-ma
 ša i-uz-zî [17] iš-tu hî-i [18] an-par iš-tu [19] sa-
 me-e ki-na-an-na [20] i-up-pa-šu(?) -mi

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur, soleil du ciel, il est dit ceci : Moi, Sarata, homme d'Akka, serviteur du roi, poussière de ses pieds et sol qu'il foule, je me jette sept fois sept fois aux pieds du roi, mon seigneur, soleil du ciel, en me roulant le ventre et le dos (dans la poussière).

Quel est l'homme qui

Verso.

n'écouterait pas l'ordre envoyé par son seigneur? Comme le ciel obéit à l'ordre du soleil céleste, ainsi je ferai.

94

PREMIÈRE LETTRE DE ZATADNA D'ACCA AU ROI.

[1] a-na šār en. [2] an-par iš-tu an[-e] [3] ki-bi-
ma [4] um-ma [5] za-ta-ad-na [6] lū er ak-ka-ki nīt-ka
[7] nīt ša šār-rī [8] ū iš-meš ša 11 gīr-meš-šu [9] ki-
meš ša ka-pa-ši [10] a-na gīr-meš šār-rī [11] en-ya an-
meš-ya [12] an-par iš-tu an še-me [13] vii-šu vii ta a-an
[14] nā-lū-dī-in ū [15] ka-ba-tu-ma [16] ū ši-ru-ma

[17] ša ya-aš-tab-bar šār [18] be-ni-ya a-na nīt-šu [19] i-
iš-ti-mo ū [20] a-na bi ša pi(?)-aš(?) [21] en-ya u-še-
ši(?)

TRADUCTION.

Au roi, mon seigneur, soleil du ciel, il est dit ceci : Za-
tadna¹, homme d'Akka, ton serviteur, serviteur du roi et
poussière de ses pieds, sol que foulent ses pieds, je me jette
sept fois sept fois aux pieds du roi, mon seigneur, mon dieu,
soleil du ciel, (en me roulant) le ventre et le dos (dans la
poussière).

J'ai entendu ce que le roi, mon seigneur, a envoyé dire à
son serviteur et il sera fait conformément à l'ordre envoyé
par mon seigneur.

¹ Vrairement le nom phénicien 𐤆𐤏𐤋𐤍 «le dieu Çad est seigneur».

95

DEUXIÈME LETTRE DE ZATADNA D'ACCA AU ROI.

Recto.

[1] a-na ʔ šār-ri en-ya [2] an-par iš-tu an-sa-me-e [3] um-
ma ʔ za-ta-ad-na lū er ak-ka-ki [4] nūt-ka nūt ʔ šār-ri ū
[5] iš-meš ša n gir-meš-šu ki-meš [6] ša ka-ba-ši-šu a-na
n-gir-meš [7] šār-ri en-ya an-par iš-tu [8] an-sa-me vii
šu vii ta-a-an [9] uš-hī-dī-in ū ka-ba-tu-ma [10] ʔ ū
ši-ru-ma

[11] i-iš-me šār-ru en-ya [12] a-mā-at nūt-šu.... dan-ya
aš-da [13] pa-ta-ar iš-tu... [14] [ʔ] nam-ya-mā-za tur...
[15] it-ti ʔ šu-ta-aš(?)... [16] šār-ri i-na er... [17] [la-]a
i-qa-bi mi-im-mi... [18] ... ša-šu tu-uz-za...

Sur le bord.

[36] ... kā šu ū li-il-šu

Verso.

šab-meš šār en-ya i-ba... [20] it-ti-ši i-na er ma(?) bu-ma...
[21] la a-qa-bi mi-mu a-na ša-šu... [22] ū i-ib-tu-ra a-na
mu-hi-ya [23] ū a-mu-ma [24] ya-aš-bu-ra šu-ta [25] a-
na ya-ši i-din-me [26] ʔ zi-ir-dam-ya-aš-da [27] a-na
ʔ nam-ya-mā-za ū la-a [28] i-ba-si na-da-an-šu [29] a-
mur-me er ak-ka-ki [30] ki-ma er ma-ak-da-ni-ki [31] i
na mat mi-iš-ri ū la-a [32] ti-ma šār-ru [33]
ū i-ir-bu... [34] muh-ya ū lu-u [35] ra
šār en-ya

TRADUCTION.

Recto et bord.

Au roi, mon seigneur, soleil du ciel, il est dit ainsi : Moi, Zatahna, homme d'Akka, ton serviteur, serviteur du roi et poussière de ses pieds, sol qu'il foule, je me jette sept fois sept fois aux pieds du roi, mon seigneur, soleil du ciel, (en me roulant) le ventre et le dos (dans la poussière).

Que le roi, mon seigneur, écoute la parole de son serviteur
 ouvrir Namyamaza fils
 avec Šuta roi, dans la ville. tout ce que
 tu lui est.

Verso.

Les troupes du roi, mon seigneur, viendront avec elle dans la ville de Mabuma. je n'ai rien dit à lui et il s'est jeté(?) sur moi, et voici, il l'a envoyé à moi; il a donné Zir-damyakda à Namyamaza et ce don n'est pas (légal). Regarde, la ville d'Akka, ainsi que la ville de Magdani¹ dans le pays d'Égypte et ne le roi, et il entra contre moi. le roi, mon seigneur

LETTRE DE NAMYA-MAZA AU ROI.

[1] a-na [2] šār-ri [3] be-li-ya [4] ki-bi-ma [5] um-

¹ Magdani est la ville de מַגְדָּנִי ou מַגְדָּנָה que la Masseue fait prononcer Megiddān ou Megiddā.

ma 1 nam-ya-mā-za [5] nīt-ka iṣ-meš ip-ri [6] ša gir-
meš-ka ū [7] ki-meš ša ka-pa-zi-ka [8] iṣ-šal-lat-za ša
a-ša-bi-ka [9] ki iḥ-du ū gi-iš tab-bi [10] ša gir-meš-ka
[11] a-na gir-meš 1 šār en-ya [12] an-par lu-mz-meš
[13] 1 li-me-ma [14] vii šu a-na pa-ni [15] vii tā-an-ni
am-kut [16] be-li-mi an-par [17] i-na an ša-me ū
[18] ki-ma a-za-i an-par-meš [19] iṣ-tu ša-me ki-na-an-m
[20] tu-bar-u-na nīt-meš [21] . . . a-za-i a-mā-te-meš
[22] iṣ-tu kam-ka [23] ū hi-i be-li-šu-nu [24] a-qa-ma
a-na-ku qa-du [25] šab-meš-ya ū iṣ-kil + bat-meš-ya
[26] a-du iṣ-meš-ya [27] ū qa-du lū-meš sa-gaz-meš 1
ya [28] ū qa-du [29] lū-meš ši-te-ya [30] a-na pa-ni
šab-meš qaš-ta 1 te

TRADUCTION.

Au roi, mon seigneur, il est dit ceci : Moi, Namiyamaza, ton serviteur, poussière de tes pieds et sol que tu foudes, planche(?) de ton siège, escabeau de tes pieds, je me jette sept fois sept fois aux pieds du roi, mon seigneur.

Seigneur, soleil du ciel, tu éclaires tes serviteurs, comme le soleil du ciel; j'ai écouté l'ordre qui vient de la personne et de la bouche de notre seigneur, voici, moi avec mes troupes et mes chars, avec mes frères et mes combattants, ainsi qu'avec mes auxiliaires(?), nous sommes allés à la rencontre des troupes d'archers.

Recto.

[1] a-na šār an-šab en-ya [2] um-ma 1 nīt-an-aš-ra-tum
[3] nīt-qa ip-ri ša gir-zun [4] a-na gir-zun šār en-ya

[5] vu šu ũ vu šu am-kut [6] a-mur a-na-ku nīt šār ũ
 [7] ur-ku ša līt-šu ũ [8] mat a-har-ri gab-ba-šu [9] a-na
 šār en-ya a-na-za-ar-šu [10] ag-bi aš-ta-ni a-na | pa-ha-na-te
 [11] lū pa-kā(?) ya li-qa-mi [12] šab-meš be-la-lim a-na na-
 za-ri [13] lū zun šār(?) a-nu-ma gab-bi [14] šar... ta šār
 šab-meš har-ri [15] ki...? sa-nim mat a.... [16] a-na
 ha-ba-lim(?) iš-tu.... [17] ... ya ũ šu.... [18]
 šār en-ya.... [19] (a-na)-za-ar.... [20] ha-
 na.... [21] i-iš-da-šu šār-qa...?

Verso.

[22] šum-ma la a-na-za-ar [23] er šu-mu-ri er ul-la-za
 [24] i-nu-ma lū(?) kā-ya [25] i-na šī-nam-ti šār an-šab
 [26] a a-na-ku šī-kin-tar še-e [27] ta er šu-mur ũ gab-bi
 [28] mat-sun a-na šār an-šab-ya [29] en-ya a-na-za-ar-šu
 [30] ũ šār en a-lu-ru mā-da [31] ũ i-ib-šu id id-i-na-šu
 [32] | pa-ha-na-te lū pa-kā(?) ya

TRADUCTION.

Recto.

Au roi lumière, mon seigneur, il est dit ceci :

Moi, Abdašratum, ton serviteur, poussière de tes pieds,
 je me jette sept fois sept fois aux pieds du roi, mon seigneur.

Regarde, je suis le serviteur du roi, le chien de sa mai-
 son, je garde tous les pays d'Aharri pour le roi mon seigneur.
 Je l'ai dit et je l'ai répété à Pahanate mon lū-pa-kā(?). Prends
 les troupes royales pour sauvegarder les hommes du roi, voici
 tous les..... roi..... les premières troupes.....
 pays..... pour détruire(?)..... le roi,
 mon seigneur.....

Verso.

Si je ne garde pas la ville de Šumuri et celle d'Ullaza,
voici mon *lū-pa-kā*(?) dans du roi lumière et moi
tous les magasins de blé de la ville de Šumuri et de tout le
pays je les garderai pour le roi, ma lumière, mon seigneur;
et le roi, mon seigneur, beaucoup de et l'action . .
. dans la main de Pahanate mon *lū-pa-kā*(?).

NOUVELLES ET MÉLANGES.

RÉPONSE À QUELQUES CRITIQUES formulées par M. J. Oppert dans l'article intitulé : *Un annuaire astronomique babylonien*, *Journal asiatique*, t. XVI, n. 3.

L'illustre professeur attaque tout d'abord mon interprétation des faits astronomiques relatés dans la tablette n° 400 des inscriptions de Cambyse (*Zeitschrift für Assyriologie*, V, p. 281 et suiv.); puis il me prend à partie au sujet des Éphémérides lunaires babyloniennes. C'est dans mon ouvrage : *Astronomisches aus Babylon* que j'ai indiqué le sens qu'il convient d'attribuer aux données numériques relatives aux jours voisins de la nouvelle et de la pleine lune qui composent ces éphémérides.

Je me bornerai dans ma réponse à relever quelques faits :

1° M. Oppert semble supposer que j'ai prétendu donner une *sachliche Erklärung* de tout le texte de la tablette mentionnée ci-dessus. Je dois faire observer à ce propos que ce titre ne se trouve qu'en tête de ma note; et quand, à la fin de cette note, j'en viens à parler des données relatives aux éclipses, je fais expressément cette remarque que jusqu'au jour où nous serons en possession d'un grand nombre de bonnes observations d'éclipses, il ne pourra être question de l'interprétation proprement dite de cette partie des textes.

Mes déterminations de dates ainsi que ma traduction du texte concernant les planètes ont été reproduites par M. Oppert, à part quelques modifications de peu d'importance que le savant professeur a cru pouvoir y introduire. Malheureusement trois de ces modifications (p. 530, l. 19, l. 23, et p. 531, l. 2) ne sont pas « une traduction selon les faits ».

2° Je passe à l'interprétation des éphémérides lunaires pour les jours voisins de la nouvelle et de la pleine lune. J'ai l'avantage de pouvoir en appeler ici à l'autorité d'un astronome qui n'est pas inconnu à M. Oppert, le docteur Édouard Mahler. Dans l'analyse qu'il a faite de mon *Astronomisches aus Babylon*¹, M. Mahler ne témoigne guère d'indulgence pour les fautes d'impression, ni pour les erreurs de calcul qui m'ont échappé; mais c'est dans les termes les plus élogieux qu'il s'exprime précisément au sujet de mon interprétation des éphémérides lunaires. Naturellement M. Oppert peut ne pas être de son avis, mais ce n'est pas sans un profond étonnement que je lis à la page 524 de son article : « Il (le P. Epping) n'a traduit que le mois de *nisan* d'une seule année. . . . »

Or quarante-deux grandes pages (p. 43 à 86) de mon ouvrage sont consacrées aux données lunaires dont il s'agit ici; chaque donnée babylonienne y est comparée à la valeur correspondante fournie par le calcul. C'en était assez, me semblait-il, pour orienter le lecteur attentif. Traduire le seul mois de *nisan* des nouvelles tablettes dont j'aurais à parler suffirait désormais; donner tout au long celle de tous les mois n'eût été qu'une répétition superflue.

3° Enfin une observation m'est encore adressée à la page 526. En voici les deux premières phrases : « Ce sont sans doute ces difficultés qui ont engagé le P. Epping à ne pas insister sur la traduction de cette partie du texte. Même une *sachliche* traduction était impossible. »

J'ai le regret de constater que mon honorable critique est dans l'erreur. Les difficultés auxquelles il fait allusion devraient se trouver dans les passages suivants : « Nisan 27 (et non pas 28) dir ina 16, et marchesvan 26, 26. » Or les po-

¹ *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. Jahrgang 1890, p. 118.

sitions réelles de la lune, calculées pour les jours indiqués, se traduisent comme suit :

« Le 27 nisan (= 2 mai -522), le croissant fut visible pendant $14^{\circ} 5'$ (= $56^{\circ} 20'$) avant le lever du soleil.

« Le 26 marchesvan (= 23 septembre), le croissant fut visible pendant $27^{\circ} 5'$ (= $1^{\circ} 48^{\circ} 20'$) avant le lever du soleil. »

On voit donc que même une *sachliche Uebersetzung* soutient la comparaison avec tout autre système de traduction.

Mais afin de faciliter l'appréciation des deux dernières phrases de la même observation de M. Oppert, il est nécessaire d'indiquer en deux mots le sens que j'attribue aux données numériques babyloniennes. La donnée numérique qui précède (suit) la nouvelle lune — par conséquent, celle de la fin (du commencement) de chacun des mois — donne en degrés — $1^{\circ} = 4^{\circ}$ — l'intervalle de temps qui sépare le lever (coucher) du soleil, du lever (coucher) de la lune. Les données numériques relatives aux jours voisins de la pleine lune donnent, également en degrés, le temps qui s'écoule entre le coucher du soleil et le lever de la lune, ou bien entre le lever du soleil et le coucher de la lune. Dans mon livre *Astronomisches aus Babylon*, se trouvent mis en regard, d'un côté, chacune des valeurs numériques babyloniennes pour trois années, et de l'autre les résultats de mes calculs.

Or voici l'avant-dernière phrase de l'observation de M. Oppert : « La réduction du degré à 4 minutes de temps nous paraît indiquée pour les ascensions droites et les longitudes terrestres, mais elle est hors de propos quand il s'agit du cours de la lune, et astronomiquement fausse. »

Il n'est pas un astronome qui puisse, sans sourire, lire cette phrase et la rapprocher de ma précédente indication. « Le degré pour le mouvement de la lune, poursuit M. Oppert, n'est pas de 4 minutes, mais d'une heure et trois quarts, en moyenne, et comme c'est une moyenne en réalité fort va-

riable, personne n'a songé à convertir les degrés parcourus par la lune en minutes temporaires. »

Il est de toute évidence que le savant académicien, dans sa polémique contre mon interprétation, est resté en dehors de la question.

P. J. EPPING.

M. Oppert nous a prié d'insérer la réponse suivante aux critiques qui lui sont adressées dans l'article précédent. En faisant droit à sa demande, nous considérons comme clos un débat désormais sans intérêt pour les lecteurs du *Journal asiatique*.

(Note de la Rédaction.)

J'ai depuis deux ans, dans différents articles du *Journal asiatique*, de la *Zeitschrift für Assyriologie* et des *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, hautement reconnu ce qui, dans l'interprétation des textes astronomiques, appartient au P. Epping : c'est surtout la lecture des groupes désignant le solstice et l'équinoxe et la fixation exprimant les douze signes du zodiaque. Les textes qui ont révélé ce fait au P. Epping étaient, il est vrai, entre ses mains depuis dix ans au moins ; nous les connaissons depuis trois ans. La tablette du règne de Cambyse (Str. n° 400) qui est au Musée britannique depuis 1882, et dont j'ai eu connaissance par la publication du P. Strassmaier en août 1890, m'a convaincu, sans l'aide du calcul, que l'interversion proposée par le P. Epping au sujet des planètes Jupiter et Mercure était fondée, et que les raisons étymologiques et philologiques que j'avais proposées ne pouvaient être maintenues en présence des faits scientifiques.

Pour le reste, le P. Epping reconnaît qu'il doit « aux assyriologues », c'est-à-dire à M. Sayce et à moi, la somme des lectures et des interprétations astronomiques : parmi celles-là, il y en a même plusieurs qu'il n'a pas encore pu utiliser. Hincks et Sir Henry Rawlinson avaient déjà reconnu quelques termes, tels que la *dihorie* *éclipse* et quelques autres de moins.

dre importance; mais la fixation des mois, des régions du soleil, de devant, arrière, au-dessus, au-dessous, journée, jour, nuit, soir, matin, crépuscule, culmination, midi, minuit, lever, coucher, apparition héliaque, disparition héliaque, conjonction, opposition, syzygie, quartier, croissant, droite, gauche, temps juste, heure, minute, doigt de l'éclipse, degré, horizon, nœud de la lune, point nodal, milieu de l'éclipse, observation, éclipse égale à defectus, explication astrologique et bien d'autres encore ne sont pas de P. Epping, mais en très grande majorité de moi.

Le P. Epping a accepté mes lectures des mots : *Soleil, Lune, Vénus, Saturne, Mars*, ce dernier non sans contestation, puis la désignation de mainte étoile, telle que *Sirius, Castor, Pollux, Antares, Régulus*, sans compter celles dont il ne trouve pas l'occasion de s'occuper, telles que la *Tramontane*, les *étoiles d'Orion, Acharnan, Canope* et d'autres.

Ces constatations m'ont paru nécessaires pour que le lecteur puisse juger avec équité les réclamations du P. Epping. Je lui reproche de ne pas se soucier suffisamment du sens que le texte a voulu exprimer et de proposer une autre version qui ne l'embarrasse pas. Je maintiens ce que j'ai dit à ce sujet.

Quant à l'explication des éphémérides lunaires, M. Epping s'étonne de ce que je suspende mon jugement. Mais lui-même dit (ZA. vol. V, p. 282) : « Naturellement le dernier mot sera dit par le calcul détaillé que je laisse volontiers aux astronomes qui s'intéressent au cours de la lune. »

Il n'est pas exact que les documents donnent toujours raison à la théorie du P. Epping, qui traduit par « degré » ce qui, je crois, jusqu'à nouvel ordre, signifie « heure ». Dans la teneur actuelle, je maintiens mes réserves : ainsi, par exemple, cette unité temporaire de quatre minutes, nommée le degré, nous paraît petite pour les époques anciennes.

Je constate que le calcul n'établit pas encore que « coucher » veut dire « coucher de la lune avant le lever du soleil » et « lever » « coucher de la lune après le lever du soleil » (ZA.) ;

on ne l'a pas appliqué au document qui nous occupe. Je ne sais donc pas jusqu'à quel point cette interprétation est défendable; ce que je sais, c'est que la première ligne est mal comprise dans l'écrit signé par le P. Epping (ZA. vol. V, p. 281 et suiv.), puisque le signe « lever » est traduit par 30 (adar) et que le mot « phase » est rendu par « nuageux ». Pour le 18 adar de l'an 7 de Cambyse, il y a : « Coucher et lever n'eurent pas lieu. » Sans autre explication, le P. Epping traduit : « Il n'y eut pas coucher de la lune avant le lever du soleil et coucher de la lune après le lever du soleil. » Le sens, selon nous, semble être que le lever et le coucher d'un astre eurent lieu *sans intervalle*, en même temps que le coucher et le lever de l'autre.

Et en outre que veulent dire les chiffres laissés en blanc par le savant jésuite quand ils se trouvent avant les termes d'*opposition* et d'*obscurité*?

Le P. Epping, d'après ce qui précède, traduit donc après moi, et sauf les exceptions indiquées par moi, ce n'est pas moi qui suis les traces de mon contradicteur. Je traduis selon les textes et non « selon les faits ». Mais comme j'ai déjà accepté quelques-unes des modifications proposées par lui, je serai toujours heureux d'accéder à ses opinions, si elles sont démontrées admissibles, et je le ferai toujours, quand même je n'y serais pas à l'avenir encouragé de son côté par des procédés analogues.

J. OPPERT.

TABLES DE CONCORDANCE des dates des calendriers arabe, copte, grégorien, israélite, julien, républicain, etc., établies d'après une nouvelle méthode, par Émile Lacombe, sous-directeur de l'observatoire impérial de Constantinople. Un vol. in-8°, Paris, Baudry et C^{ie}, 1891, 80 pages.

La concordance des calendriers intéresse bien des gens dans le domaine de l'érudition et dans celui de la pratique. Donner une méthode qui permette de faire correspondre

avec exactitude les dates des divers calendriers à l'aide d'opérations élémentaires et rapides est un problème qui n'a eu longtemps que des solutions imparfaites. M. Lacoine l'a résolu avec beaucoup d'élégance dans ses « Tables de concordance », dont la deuxième édition a récemment paru. Ces tables s'étendent depuis l'hégire jusqu'à l'an 2000 de notre ère; elles embrassent sept calendriers : l'arabe, le julien, le grégorien, l'israélite, le copte, le calendrier financier ottoman et la nouvelle hégire solaire; elles n'occupent que 65 pages in-8°. L'indication seule de ces chiffres commence l'éloge du livre, celle de la méthode le complètera.

Les tables ne donnent pas directement la concordance des calendriers entre eux; elles réduisent les dates en quantième, c'est-à-dire qu'elles font correspondre à chaque date un nombre indiquant le rang du jour proposé dans la suite des jours comptés, selon l'ordre naturel des nombres, à partir de celui de l'hégire. Le quantième est en quelque sorte une commune mesure de tous les calendriers. Il y a donc deux opérations à faire pour trouver une concordance : la première consiste à prendre le quantième de la date donnée; la seconde, à déduire du quantième la date cherchée. Elles se font fort simplement et une série unique de tableaux convient aux deux genres d'opérations. En principe, chaque calendrier comporte deux tables : l'une contient les millésimes, l'autre les dates annuelles. La suite complète des millésimes est inscrite dans la première, et en regard de chaque millésime est le quantième du dernier jour de l'année précédente; dans la deuxième sont disposés les mois et les dates mensuelles ayant en face d'elles les dates annuelles, c'est-à-dire le rang du jour dans l'année. On obtient le quantième d'une date en ajoutant au quantième du millésime celui de la date annuelle. Ainsi le 25 mai 1840 du calendrier julien a pour quantième $444824 = 444678 + 146$, parce que le dernier jour de l'année julienne 1839 était le 444678^e à dater de l'hégire, et que le 25 mai était le 146^e jour dans l'année 1840. On devine que pour faire l'opération inverse, pour déduire du quantième

une date dans tel calendrier, on cherche dans la table des millésimes de ce calendrier le quantième approchant le plus, par défaut, du nombre donné, ce qui fournit le nombre d'années pleines révolues, et que le reste représente le rang du jour dans l'année courante; la table des dates annuelles donne le mois et la date mensuelle correspondant à ce chiffre.

Un premier élément de complication vient s'ajouter à ces notions, du fait de l'inégalité des années d'un même calendrier entre elles. Il est des années qui ont des jours intercalaires, d'autres, des mois. Cela ne change rien aux tables des millésimes qui se bornent à ajouter au quantième, par chaque année révolue, le nombre des jours qu'elle contient, sans se préoccuper des inégalités qui surviennent dans cette progression; mais cela apporte de la perturbation dans les tables des dates annuelles, si les jours ou mois intercalaires ne sont pas placés à la fin de l'année, car le rang de tous les jours qui les suivent s'en trouve modifié. Il n'y a d'autre ressource que de consacrer dans ces derniers tableaux une colonne spéciale à toute année extraordinaire, à partir du premier jour intercalé. Pour le calendrier arabe dont le jour ajouté se place à la fin de *zithidjé*, le dernier mois, cette annexion est inutile, ainsi que pour le calendrier financier ottoman et la nouvelle hégire solaire qui sont dans le même cas. C'est à titre de simple renseignement que les années abondantes de ces calendriers sont imprimées en caractères gras dans les tables des millésimes. Il en est encore de même pour le calendrier copte, où les cinq jours complémentaires des années communes et les six jours complémentaires des années abondantes forment, sous le nom de *Nugi*, une espèce de 13^e mois écourté et ajouté à la fin des 12 mois réguliers de 30 jours.

Mais l'utilité de la remarque apparaît dans les calendriers chrétiens et israélite. Le calendrier chrétien, qu'il soit julien ou grégorien, exige, à partir du 60^e jour de l'année qui est le 1^{er} mars dans les années communes, une seconde colonne pour les années bissextiles dans lesquelles le 1^{er} mars et tous les jours suivants sont reculés d'un rang. Cette colonne addi-

tionnelle est imprimée en caractères gras, comme les millésimes des années bissextiles dans la table des millésimes. A l'aide de cette distinction typographique, l'œil saisit immédiatement les parties des deux tables qui se correspondent. La chose est plus complexe pour le calendrier israélite. On se rappelle que ses années sont de deux genres : communes ou embolismiques, les premières ayant 12 mois dont le 6^e est *adar*, les secondes en ayant 13; leur mois intercalaire se place le 6^e sous le nom de *adar I*, tandis que le mois de *adar*, devenu le 7^e, prend le nom de *réadar*. Il y a de plus, sous chaque genre, trois espèces d'années : la régulière, la déficiente qui a un jour de moins que la régulière, et l'abondante qui a un jour de plus. Les mois sur lesquels se font la réduction ou l'addition d'un jour sont le 2^e et le 3^e, *hechevan* et *kislev*. Il faut donc, eu égard à la formation de ces six espèces d'années, que la table des dates annuelles ait deux colonnes à partir de *hechevan*, trois à partir de *kislev*, six à partir de *adar*. Les colonnes sont distinguées entre elles par les initiales du genre et de l'espèce de l'année à laquelle chacune d'elles convient, et, dans la table des millésimes, chaque année est aussi affectée des initiales de son genre et de son espèce. Ces signes établissent sans difficulté les relations entre les deux tables.

Une autre particularité est commune aux calendriers julien, israélite et copte. Comme ils sont antérieurs au calendrier arabe, la date de l'hégire tombe pour chacun d'eux dans le cours d'une année commencée; et cette date a le quantième 1, d'après le principe fondamental, alors que dans les tableaux des dates annuelles c'est le premier jour de l'année qui porte ce quantième 1. Ces tableaux ne peuvent donc pas servir pour les années où tombe la date de l'hégire; elles exigent de petites tables spéciales partant du jour de l'hégire. C'est ainsi que l'on trouve une table de l'an 622 julien, commençant le 16 juillet, une seconde, de l'an israélite 4382, commençant le 3 *av*, et une autre de l'an copte 338, commençant le 22 *abid*. Ce sont là les dates de l'hégire dans ces

trois calendriers. Rien de semblable ne se présente pour les calendriers dont le point de départ est postérieur à l'hégire. L'ancien calendrier financier ottoman a été adopté en Turquie le 25 *zilhijé* 1086 de l'hégire, et il a continué à compter ses millésimes à partir de celui-là. Donc la table qui le concerne commence par l'an 1086 et par le quantième 384837 qui est celui du 24 *zilhijé* de cette même année. Le nouveau calendrier financier ottoman ou nouvelle hégire solaire est actuellement en usage dans les administrations ottomanes. L'auteur ne fait commencer la table de ses millésimes qu'en l'an 1267 correspondant à l'an 1888 de notre ère, et il la prolonge, comme toutes les autres, jusque vers l'an grégorien 2000. Nous n'avons rien de particulier à dire sur le calendrier républicain, qui occupe trois courtes pages.

L'ouvrage de M. Lacoine permet aussi de trouver le nom du jour d'une date donnée. Un indice placé en face de chaque millésime, pouvant varier de 0 à 6, indique le rang, dans la semaine, du dernier jour de l'année précédente, le vendredi étant pris pour premier jour de la semaine; un second indice, placé en face de chaque date dans le tableau des dates annuelles, indique le rang de cette date dans la semaine, le premier jour de la semaine étant cette fois de même nom que le premier jour de l'année; puisque le nom de celui-ci est connu par le premier indice, il est bien facile d'en déduire la valeur du second indice. Cela se fait d'ailleurs immédiatement à l'aide d'une petite table qui sert pour tous les calendriers: on additionne les deux indices, et en regard de la somme obtenue, cette table donne le jour cherché.

Dans la pratique, les dates musulmanes présentent parfois avec celles du calendrier arabe des différences qui vont jusqu'à 2 ou 3 jours, en sorte que tel quantième, le 1^{er} *chawal*, par exemple, correspondant d'après la règle au 21 mai 1890, grégorien, tombe en fait le 19 mai. Cela tient à deux causes: d'abord certains auteurs placent l'hégire au jeudi 15 juillet 622 julien, et non, selon l'opinion généralement admise, au vendredi 16 juillet. En second lieu, par l'ignorance où ils sont

des règles précises de leur calendrier, la plupart des musulmans prennent pour premier jour du mois, surtout en vue des grandes cérémonies religieuses, celui où le croissant de la nouvelle lune devient visible. Or la visibilité de la nouvelle lune dépend de la position des lieux et de diverses circonstances atmosphériques, toutes causes qui n'influent pas sur la règle astronomique de leur calendrier. Mais s'ils ont soin de joindre, à la date, le nom du jour, qui n'est pas soumis aux mêmes causes d'erreur, la concordance des quantités peut être établie exactement en partant de celle des jours et la date peut être rectifiée. Il était donc fort utile que dans les tables de concordance on pût trouver le nom du jour de toute date donnée.

Nous regrettons un peu que M. Lacroix ait été si sobre de texte. Après une courte préface, il se borne à énoncer les règles de l'usage des tables. Il aurait dû nous expliquer lui-même sa méthode; elle est facile à découvrir, sans doute; mais encore faut-il la chercher. Il aurait pu aussi nous donner une théorie sommaire de chaque calendrier; son livre y eût gagné en intérêt et en clarté sans beaucoup augmenter de volume. Mais, au point de vue pratique, ce petit ouvrage ne mérite que des éloges. Il n'offre rien de comparable aux règles de concordance compliquées et bizarres que contenaient naguère encore les meilleurs traités d'hémérologie. La simplicité des méthodes paraît y être parvenue à son dernier terme, et nous ne doutons pas qu'il ne soit appelé à beaucoup de succès.

BARON GARRA DE VAUX.

LA TURQUIE D'ASIE, géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure, par Vital Guinet. Paris, 1891, Ernest Leroux. Tome I, fascicules I et II.

Le simple énoncé du titre de ce travail en indique l'importance et la richesse. Il a sa place marquée dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la géographie; mais, à vrai dire, les difficultés d'une entreprise de ce genre ne peuvent être exactement appréciées que du petit nombre d'orientalistes qui ont fait une étude particulière de l'Empire ottoman. Il faut avoir eu à se servir de l'Annuaire officiel publié à Constantinople ou des quelques almanachs (*Salnamèh*) qui paraissent, à intervalles irréguliers, dans deux ou trois provinces, pour se rendre compte de la grande supériorité du travail accompli par M. Guinet.

Que de louables efforts soient tentés, depuis quelques années, par l'administration turque pour donner à ses renseignements statistiques plus d'ordre et d'exactitude, il serait injuste de le méconnaître. Mais que de choses restent à faire, de préjugés à détruire, de résistances à vaincre pour recueillir un ensemble de données dignes de toute confiance !

Ces difficultés, plus sérieuses encore pour une initiative particulière, privée en grande partie de renseignements officiels, n'ont pas effrayé l'auteur de la vaste publication dont nous sommes heureux de saluer aujourd'hui les débuts. Douze années de voyage dans la Turquie d'Asie, relations jointes avec des correspondants de province bien informés, contrôle judicieux des rares documents communiqués au public par le gouvernement, étude attentive de tout ce qui a paru sur la matière, relations de voyage, monographies spéciales, etc., telles ont été les principales sources d'information que l'auteur a utilisées avec une critique persévérante autant que sagace.

Son plan est large, régulièrement tracé et il le suit avec une scrupuleuse fidélité. Qu'il nous suffise d'en indiquer les

lignes principales : Division administrative. — Population, dénombrement par races ou confessions. — Mœurs, usages et origines des populations actuelles. — Écoles. — Statistiques commerciales. — Exportations. — Importations. — Navigation. — Productions naturelles, industrielles, par quantités et valeurs. — Agriculture. — Élevé du bétail. — Routes. — Fleuves. — Montagnes. — Mines. — Forêts. — Salines. — Revenus du fisc, etc.

Cette même classification, cette même abondance de renseignements judicieusement choisis et présentés avec netteté, se retrouvent dans la description de chaque province et département (*Vilayet* et *Sandjac*). Il est peut-être regrettable que le groupement géographique ou simplement par ordre alphabétique n'ait pu être adopté, mais les renseignements fournis à l'auteur ne lui arrivaient pas avec une régularité telle qu'il pût les coordonner et les publier en même temps. Pour ne pas leur enlever leur cachet d'actualité, il s'est décidé à les mettre en œuvre au fur et à mesure qu'ils lui parvenaient, en commençant par les provinces les moins connues, portant les plus intéressantes. Le premier fascicule donne, à la suite d'une courte mais substantielle introduction, la description en 240 pages des *Vilayet* de Trébizonde et d'Erzeroum. Le fascicule II, qui vient de paraître, comprend la province d'Angora, les îles de l'Archipel et la Crète. Outre la carte générale placée en tête de l'ouvrage, chaque province a sa carte particulière, dressée à l'échelle de $\frac{1}{1000000}$ avec l'indication des subdivisions administratives.

On peut juger par là de l'étendue des recherches qu'exige un pareil travail et des services qu'il est destiné à rendre à la géographie, à l'ethnographie, à la statistique commerciale et industrielle des provinces asiatiques placées sous la juridiction du gouvernement turc. C'est en quelque sorte une révélation faite à ce gouvernement, de l'état actuel des ressources et des besoins de la portion la plus considérable de son empire et aussi des améliorations qu'il devra y introduire sous peine de déchéance. Puisse-t-il apprécier un tel service à sa juste valeur

et le reconnaître en facilitant la tâche de l'auteur par une communication plus large et plus libérale des documents indispensables à son achèvement!

Quoi qu'il advienne de la réalisation de ce vœu, nous tiendrons le public savant au courant des progrès de cette bonne et utile publication, et dès aujourd'hui nous adressons à M. Cuinet nos remerciements et nos encouragements les plus sincères. Son nom restera attaché à une œuvre durable et d'une importance incontestable, qui prendra place au premier rang parmi les travaux dont l'Orient moderne est l'objet.

B. M.

دبستان پارسى

Sous le titre de *Debestân-ê-parsy* ou « École du persan », l'abib-efendi, dont le nom est avantageusement connu par de nombreuses publications grammaticales et littéraires, vient de faire paraître un Manuel de langue persane à l'usage de ses compatriotes, dont nos écoles d'Europe peuvent tirer aussi un excellent profit. Ce petit livre est fait sur le modèle du *Traité complet de grammaire* auquel l'auteur a donné le nom de *Destour-ê-soukhèn* « Règles du langage » et qu'il a publié il y a une vingtaine d'années. Il en est l'abrégé en ce sens que les règles de la grammaire arabe et la plupart des paradigmes empruntés aux poètes persans en ont été éliminés. Mais, à plus d'un titre, le nouveau Manuel mérite d'être considéré comme une œuvre originale destinée à compléter celle qui lui a servi de modèle. — L'auteur a le don de l'enseignement. Son exposé est net, lucide, à égale distance de la concision obscure et de la prolixité. Il n'embarrasse pas le débutant par cet étalage de termes techniques et d'arguties linguistiques qui encombrement la plupart des traités didactiques dus aux Orientaux; enfin ses exemples sont toujours bien choisis et, pour la plupart, empruntés à la langue courante.

Nous recommandons surtout aux futurs rédacteurs de grammaire persane les chapitres relatifs aux particules et aux mots composés; il y a là maintes observations très fines qui paraissent avoir échappé jusqu'à ce jour aux orientalistes qui ont étudié le persan moderne au point de vue philologique ou pratique. La collaboration d'un maître indigène, instruit et expérimenté comme l'est Habib, ne peut que leur être d'un grand secours, et à cet égard aussi, nous devons remercier le laborieux Mirza d'une œuvre qui mérite d'être connue hors de l'enceinte des écoles de Téhéran et de Constantinople.

B. M.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Recueil de lettres arabes manuscrites, publiées par O. Houdas et G. Delphin, 2^e édition. Alger, Jourdan, 1891, gr. in-8°.

De epistula pseudaristotelica περί βασιλείας commentatio, thèse inaugurale, par J. Lippert, Berlin, in-8°.

Études onrologiques, par Willy Bang (tirage à part du *Museon*). Louvain, 1891, in-8°.

Diwân d'al-Ahtal, texte arabe publié et annoté par le P. A. Salhani, 2^e fascicule, Beyrouth, imprimerie catholique, 1891, gr. in-8°.

Le Gérant :

BARRIERE DE MEYNARD.

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1891.

HISTOIRE POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE D'ÉDESSE JUSQU'À LA PREMIÈRE CROISADE.

PAR

M. RUBENS DUVAL.

(SUITE.)

Ma'nou IV, 6 ans, 7-13 après J.-C.

Abgar V, pour la seconde fois, 37 ans et 1 mois,
13-50 après J.-C.

Ma'nou IV, second fils de Ma'nou III, règne 6 ans, de l'an 7 à l'an 13 après J.-C. De retour à Édesse, Abgar V reprend ensuite le pouvoir et le détient pendant 37 ans et 1 mois, de l'an 13 à l'an 50 après J.-C.

En l'année 49, il faisait partie de la députation parthe qui alla recevoir à Zeugma Méherdate, le favori des Romains. Celui-ci venait revendiquer la royauté détenue par Gozarte. Abgar le retint à Édesse pendant plusieurs mois et lui fit perdre un

temps précieux. Il l'accompagna ensuite pendant son expédition en Adiabène; mais, gagné à la cause de Gozarte, il l'abandonna trahitressement et sa retraite entraîna la défaite de l'armée de Méherdate¹.

La légende dont nous parlerons sous le chapitre v fait d'Abgar le premier roi chrétien; sa conversion aurait eu lieu aussitôt après la mort de Jésus. Mais, en fait, les rois d'Édesse n'abjurèrent le paganisme que près de deux siècles plus tard; Abgar IX, le Grand, fut le premier d'entre eux. Abgar V eut-il aussi le titre de *Grand*? C'est fort douteux. Gutschmid incline à le croire, en se fondant sur un passage de la *Chronique d'Édesse*² qui, à propos de l'inondation de 201, mentionne : « La source qui sortait du magnifique palais d'Abgar, le grand roi ». Quoique cet événement eût lieu sous le règne d'Abgar IX, qui porte effectivement sur les médailles le titre de Μεγαλός, le savant critique estime que ces mots « Abgar, le grand roi » désignent Abgar V, Abgar IX n'ayant pas ce titre dans les autres passages de la chronique. L'argument est faible; on remarquera du reste que, dans la *Doctrine d'Addai*, Abgar V n'a pas d'autre épithète que celle d'Oukhâma « le Noir » et que ce héros de la légende aurait certainement été qualifié de *Grand*, si la tradition s'y était prêtée.

Le mythe qui met ce prince en relation avec

¹ Tacite, *Ann.*, XII, 12 et 14, où il est appelé : « Acharus Arabum rex ».

² Dans Asséniani, *B. O.*, I, 390.

Jésus le rendit célèbre dans tout l'Orient chrétien. Les Arméniens, dans le désir de faire remonter leur Église au temps des Apôtres¹, s'emparèrent de ce mythe et retravaillèrent l'histoire d'Abgar suivant leurs vues personnelles. Pour Moÿse de Khorène², l'histoire de l'Osrhoène ne commence qu'avec Abgar Oukhâma. « Un descendant de Tigrane le Grand, rapporte cet historien, Arscham, fils d'Artachès, qui était monté sur le trône en 33 avant J.-C., eut de longs démêlés avec Hérode, roi des Juifs, et mourut après avoir régné 30 ans. Son fils Apkar (Abgar) lui succède et transporte sa capitale de Medzpin (Nisibe) à Édesse. A sa mort, son royaume fut partagé en deux moitiés : Anané ou Ananoun (Ma'nou), son fils, reçut Édesse; Sanatrouk, fils de sa sœur, eut en partage l'Arménie et l'Adiabène. Bientôt Sanatrouk s'empare du royaume entier et fait périr ou chasse les descendants d'Apkar; après quoi il reconstruit et embellit Medzpin. »

Moÿse de Khorène³ et Assoghiz⁴ racontent que la deuxième année du règne d'Abgar, fils d'Arscham, toutes les provinces d'Arménie devinrent tributaires des Romains. Abgar avait reçu une partie de la Phénicie et de la Syrie, à la condition de payer un tribut aux Romains. Nous avons déjà dit (p. 113) que Moÿse de Khorène avait fait de la reine Héléne

¹ Comp. ci-dessus, p. 115.

² Livre II, 26.

³ Livre II, 36.

⁴ *Hist. universelle*, I, 54.

la femme d'Abgar Oukhâma, tandis que la *Doctrine d'Addai* donne à ce prince pour épouse Schalmat, fille de Méherdate¹.

Ma'nou V, 7 ans, 50-57 après J.-C.

A Abgar V succéda son fils, Ma'nou VI, qui régna 7 ans, de 50 à 57 après J.-C.

Ma'nou VI, 14 ans, 57-71 après J.-C.

A la mort de celui-ci, Ma'nou VI, son frère, monte sur le trône et règne 14 ans, de 57 à 71 après J.-C.

Abgar VI, 20 ans, 71-91 après J.-C.

Ma'nou VI eut pour successeur son fils, Abgar VI, qui conserva la royauté pendant 20 ans, de 71 à 91 après J.-C. Ce prince fit construire le célèbre mausolée dont la *Chronique d'Édesse* parle en ces termes : « En l'année 400 (88-89 de J.-C.), le roi Abgar construisit un tombeau en l'honneur de sa mort². »

¹ *The Doctrine of Addai*, p. 9. (Cl. sur ce nom *Z. D. M. G.*, XXXV, 737; *Journal asiatique*, 7^e série, XVII, 181.)

² Il est possible que ce mausolée fut le même que celui dont parle la *Doctrine*, p. 49 (et *Anc. Syr. doc.*, p. 21), où la légende fait déposer le corps d'Addai : « Ce grand mausolée orné de sculptures, où étaient ensevelis la famille Aryou et les ancêtres du roi Abgar. » Dans cette hypothèse, il faudrait lire dans la *Chronique* : **لأبصار** « en l'honneur de sa famille », au lieu de : **للموت** « en l'honneur de sa mort », expression assez étrange.

Interrègne de 18 ans, 91-109.

Immédiatement après Abgar VI, Denys place Abgar VII, fils d'Izate, qui règne 6 ans et 9 mois. Mais nous savons par d'autres sources qu'un intervalle de 18 années sépara les règnes de ces deux princes. Au commencement des *Actes de Scharbil*¹, observe Gutschmid, la quinzième année de Trajan et la troisième année d'Abgar VII sont mises en parallèle avec l'année 416 des Séleucides. Dans les *Actes de Barsanya* qui font suite aux *Actes de Scharbil*, ces mêmes dates sont reproduites, avec la mention du consulat de Commode et de Cerialis en plus, mais l'année d'Abgar n'est pas indiquée. Ce synchronisme n'est pas rigoureusement exact : l'année 416 des Séleucides répond à l'année 105 de notre ère (octobre 104-octobre 105); le consulat de Commode et Cerialis eut lieu en 106; et la quinzième année de Trajan tombe en 112. Nous verrons plus loin qu'Abgar VII régna effectivement à l'époque de Trajan, et que son règne dut prendre fin au mois d'août 116, après l'expédition de Lusius Quietus, le lieutenant de Trajan. En se reportant donc de 6 ans et 9 mois, durée de son règne, en arrière, on arrive à l'automne de l'année 109, où ce règne a dû commencer. La troisième année d'Abgar VII répond ainsi à l'an 112 et à la quinzième année de

¹ Gureton, *Anc. Syr. doc.*, p. 41.

Trajan. C'est par suite d'un calcul erroné que l'année 416 des Séleucides a été comprise dans ce synchronisme¹. Gutschmid semble avoir rencontré juste quand il cherche la cause de cet interrègne dans le récit de Moÿse de Khorène relatif à Sanatrouk. Comme nous l'avons rappelé précédemment d'après Moÿse, Sanatrouk, qui avait reçu en partage l'Arménie et l'Adiabène, s'empara d'Édesse et supplanta les princes légitimes de l'Osrhoène. Bien que cet historien soit peu digne de foi, son récit peut avoir un fondement historique. Il semble recevoir une confirmation du nom d'Izate, le père d'Abgar VII; on sait en effet que la famille d'Izate régnait sur l'Adiabène au commencement de notre ère. Suivant Suidas², Abgar VIII avait acheté son royaume de Pacore moyennant une forte somme d'argent.

Abgar VII, 6 ans et 9 mois, 109-116.

Abgar VII, fils d'Izate, règne 6 ans et 9 mois, de 109 à 116. Sous ce prince eut lieu l'expédition de Trajan, qui mit fin au royaume nabatéen de Pétra et à toutes les petites principautés établies près de l'Euphrate et du Tigre. Abgar se concilia la faveur de Trajan, auquel il envoya une députation lui offrant son royaume. Il s'excusait en même temps de ne pas se rendre en personne auprès de l'empe-

¹ Comp. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 17.

² Sous ἀντιόχου, cf. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 25.

reur par crainte des Parthes¹. Quelque temps après, lorsque les princes d'Arménie et de Mésopotamie firent leur soumission, Abgar se dispensa d'aller au camp de Trajan, mais il se fit représenter par son fils Arbandes, qui était dans la fleur de l'âge et qui devint le favori de l'empereur. A la fin de l'automne, Abgar lui-même se porta à la rencontre de Trajan, qui revenait hiverner en Syrie, et lui offrit des présents de valeur : deux cent cinquante chevaux avec un nombre égal d'armures pour chevaux et cavaliers, et six mille flèches. Trajan accepta seulement trois cuirasses et fut l'hôte d'Abgar à Édesse².

En 115, Abgar accompagna l'armée romaine pendant l'expédition dirigée contre Sporakès, le phylarque d'Anthemusia, qui avait refusé de se soumettre³. La même année toute la Mésopotamie fut soumise à l'empire romain. Mais, en 116, pendant que Trajan était retenu près du golfe Persique, les princes subjugués relevèrent la tête et cherchèrent à reprendre possession de leurs royaumes. Lusius Quietus et Maximus furent expédiés de Babylone contre eux. Maximus échoua; mais Lusius mit en

¹ Dion Cassius, LXVIII, 18, et Suidas, cités par Gutschmid, *loc. cit.*, p. 25. Gutschmid fait commencer à la fin de l'automne 113 l'expédition de Trajan, qui se continua pendant les années 114, 115 et 116. Mommsen, au contraire, dans le 5^e volume de sa *Römische Geschichte*, p. 398, fixe à l'automne 114 le début de cette campagne, qu'il partage entre les années 115 et 116.

² Dion Cassius, LXVIII, 21; Suidas, sous *Édesse*.

³ Dion, *loc. cit.*; comp. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 26, qui rapporte les divers passages de Suidas relatifs à ces événements.

déroute les rebelles, reprit Nisibe, assiégea Édesse, qu'il mit à feu et à sang après s'en être emparé¹. Ainsi finit au mois d'août 116 le règne d'Abgar, dont il n'est plus question. Ce prince périt sans doute lors de la révolte de la Mésopotamie contre les Romains, dont il était l'allié².

Interrègne de 2 ans, 116-118.

Après Abgar VII suit un interrègne de 2 ans, pendant lequel les troupes romaines occupèrent sans doute l'Osrhoène³.

Ilour ou Ialoud et Pharnataspat ou Parthamaspat,
3 ans et 10 mois, 118-122.

Parthamaspat seul, 10 mois, 122-123.

La liste de Denys mentionne ensuite Ilour ou Ialoud Pharnataspat, qui régna 3 ans et 10 mois et auquel succéda Pharnataspat. Selon Gutschmid celui-ci n'est pas différent du prince Parthamaspat, Παρθαμασπάτης ou Παρθεμασπάτης, que Trajan mit à la tête des Parthes⁴. Hadrien, en renonçant aux con-

¹ Dion, LXVIII, 30.

² Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 27.

³ Les *Actes de Scharbil et de Barsamio* (Aac. Syr. doc., de Cureton) font en effet commencer sous Trajan l'occupation d'Édesse par les Romains. C'est ainsi qu'il faut aussi entendre le passage de Barhebræus (*Chron. syr.*, p. 57; *Histoire des Dyn.*, p. 121) qui place à la 4^e année d'Hadrien la fin du royaume d'Édesse. Seulement, comme le remarque Gutschmid, Barhebræus a descendu cette date d'une olympiade.

⁴ Dion, *loc. cit.*; Jean Malala, I, 352, 357; Gutschmid, *loc. cit.*, p. 28.

quêtes de son prédécesseur au delà de l'Euphrate, laissa les Parthes rappeler leur ancien roi et Pharnataspat ou Parthamaspat reçut en compensation le gouvernement des peuples voisins. Il semble donc que le successeur d'Abgar VII, dont le nom incertain peut être prononcé Ilour ou Ialoud, aurait régné sous l'autorité de Parthamaspat pendant 3 ans et 10 mois, et que ce dernier lui aurait succédé, comme roi d'Édesse, pendant 10 mois¹.

Ma'nou VII, 16 ans et 18 mois, 123-139.


Après Parthamaspat, l'ancienne dynastie reparait à Édesse avec Ma'nou VII, fils d'Izate et sans doute frère d'Abgar VII. Ce prince règne 16 ans et 8 mois, de 123 à 139.


Ma'nou VIII, 24 ans, 139-163.

Wâël, 2 ans, 163-165.

Il a pour successeur son fils Ma'nou VIII, qui régna 24 ans, de 139 à 163, puis se retira chez les Romains. Il est remplacé à Édesse par Wâël, fils de Sahrou, qui occupe le trône pendant 2 ans, de 163 à 165. Celui-ci avait été imposé par les Parthes, devant lesquels Ma'nou s'était enfui. Quoiqu'il ait embrassé le parti parthe, Wâël appartenait à la dynastie nabatéenne, comme l'indique son nom arabe

¹ Gutschmid remarque que les monnaies des rois d'Édesse, que l'on croyait de cette époque, sont d'une date beaucoup plus basse. Ni les monnaies elles-mêmes ni l'état politique d'Édesse ne comportent une telle attribution.

⁵ , *Oúsaelos*, assez fréquent dans les inscriptions du Sinaï et du nord de l'Arabie¹. Le nom du père, Sahrou, est également nabatéen².


On possède de ce roi des monnaies de cuivre qui ont été publiées par Scott³. Elles portent sur la face une tête d'homme tournée à gauche et découverte. Une légende syriaque,  « le roi Wâël », se trouve à droite et à gauche de la tête. Sur le revers de l'une d'elles est figuré un temple vu de côté avec deux colonnes. A l'intérieur du temple, un objet oblong sur une table. De chaque côté, une légende syriaque douteuse⁴. Sur le revers d'une autre médaille, on voit le buste d'un roi parthe, à gauche, avec la tiare. « Ce roi, dit Gutschmid⁵, est, à n'en pas douter, Volagase III (nov. 148-191), comme on peut s'en convaincre en comparant un tétradrachme de ce prince publié par Percy Gardner⁶. » Cette monnaie a été frappée avant 164, année où eut lieu la conquête de la Mésopotamie par Lucius Verus.

Lucius Verus marcha contre les Parthes et pé-

¹ Voir Euting, *Nabat. Inscr., Register*; *Z. D. M. G.*, III, 188 et 110; XIV, 410, 460-462; Caussin de Perceval, *Hist. antéislamique des Arabes*, I, 69, 190; II, 232; III, 5, 130, 212; Renan, *Journal asiatique*, 1882, p. 18; Waddington, *Inscript. grecques de la Syrie*, n° 2496.

² Cf. *Z. D. M. G.*, III, 139; XIV, 424; XVII, 581.

³ Dans le *Numismatic Chronicle*, 1856, t. XVIII.


⁴ Peut-être le mot  « dieu ». (Voir ci-dessus, p. 131, note 3.)

⁵ *Loc. cit.*, p. 30.

⁶ *The Parthian coinage*, pl. VII, 8.

nétra en Mésopotamie en 163. Mais ce ne fut qu'en 164 que la conquête de cette province fut achevée. Édesse fut assiégée; les habitants massacrèrent la garnison parthe et livrèrent la ville aux troupes romaines¹. L'année suivante, la paix fut signée entre les Parthes et les Romains; aux termes du traité de paix, l'Osrhoène passait dans la clientèle romaine².

La monnaie de Wâël, à l'effigie de ce prince et de Volagase III, confirme la chronologie rectifiée par Gutschmid, qui place les deux années du règne de Wâël entre 163 et 165. Wâël fut mis sur le trône d'Édesse par Volagase, qui chassa Ma'nou, l'ami des Romains, et imposa une garnison à la ville. La défaite des Parthes et la conclusion de la paix mirent fin au règne de Wâël.

Les monnaies de Wâël sont les plus anciennes que l'on possède de l'Osrhoène, si l'on excepte quelques types au nom de Ma'nou. Scott a publié une médaille de ce genre dans le *Numismatic Chronicle*³; figure à droite avec le bonnet conique orné d'un grènetis de perles et d'un diadème; au revers la légende:  « Ma'noule roi ». Scott tenait cette médaille pour postérieure à celles de Wâël et la plaçait au temps de Pescennius Niger. Mais Gut-

¹ Lucien, *De conscrib. Hist.*, 12; Procope, *De bello Pers.*, II, 12.

² *Chron. d'Édesse*, dans Assémiani, *B. O.*, I, 390; Capitolin. *Ferri*, 7. (Gutschmid, *loc. cit.*, p. 29.)

³ Tome XVIII, p. 20, pl. I, 5-6.

schmid fait observer que le prince qui régnait à Édesse à l'époque des Pescennius était un Abgar et non un Ma'nou. Il est donc vraisemblable que cette monnaie fut frappée pendant la première partie du règne de Ma'nou VIII, avant l'année 163.

Après la conclusion de la paix de 165 qui plaçait l'Osrhoène sous la suprématie de Rome, on s'attend à voir Ma'nou VIII, l'ami des Romains, *φίλοςρωμαῖς* (sur les monnaies), revenir à Édesse, d'où l'avait chassé son rival Wâël. La liste de Denys ne mentionne en effet aucune interruption entre Wâël et Ma'nou, de retour à Édesse. Cependant une monnaie du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale porte sûrement, d'après les investigations auxquelles Gutschmid s'est livré, sur la face, la tête de Lucius Verus avec la légende ΟΥΡΟC; et sur le revers, une figure barbue couverte de la tiare, avec la légende ΑΒΓΑ[ΡΟC]. Cette médaille confirme l'attribution qui avait été faite à l'époque de Lucius Verus d'autres médailles du même type.

Abgar VIII, 2 ans, 165-167.

Il est donc certain qu'il y a eu à Édesse un Abgar à ce moment-là. Gutschmid suppose que, à raison de la rareté de ses monnaies, ce prince a dû régner peu de temps; il lui assigne 2 ans, de 165 à 167¹.

¹ Gutschmid rappelle encore (*loc. cit.*, p. 32) que Capitolin (*Anton.*, p. 9) mentionne un roi Abgar du temps d'Antonin, vers 155. La Chronologie de Denys place, en effet, Abgar, fils de Ma'nou, entre 153 et 188; ce qui répond bien à l'indication d'un

Ma'nou VIII, pour la seconde fois, 12 ans, 167-179.

Revenu à Édesse, Ma'nou régna 12 ans, de 167 à 179. A cette seconde période de son règne appartiennent des monnaies d'argent avec légendes grecques. Ma'nou y est désigné souvent avec le titre d'*ami des Romains*, *Φιλορῶμαῖς*. Sur la face est représentée la tête de Marc-Aurèle, ou de Faustina, de Lucius Verus, ou de Lucilla; sur le revers, le nom de Ma'nou avec divers emblèmes, mais sans figure. On a nié que ces monnaies fussent originaires de l'Osrhoène, mais Gutschmid les a revendiquées, avec raison selon nous, pour Ma'nou VIII.

Abgar IX, 35 ans, 179-214.

A Ma'nou VIII succéda son fils, Abgar IX, qui régna 35 ans, de 179 à 214. Il prit part au soulèvement de la Mésopotamie contre Pescennius Niger en 194. A la mort de Niger, les peuples révoltés envoyèrent des députés à Septime Sévère, en prétendant qu'ils avaient pris les armes dans son intérêt, mais ils se gardèrent bien de restituer les

Abgar sous Antonin et d'un Abgar sous Lucius Verus. Cependant cette chronologie est battue en brèche, d'un autre côté, par les événements que nous avons relatés précédemment. Gutschmid suppose que l'Abgar d'Antonin aura été un prétendant, rival de Ma'nou, lequel n'aura pu arriver au trône. On voit combien, malgré les consciencieuses recherches du savant critique, la succession de ces petits monarques présente encore des points douteux.

places dont ils s'étaient emparés, ainsi que le remarque Dion¹. En 295, Sévère pénétra en Mésopotamie et soumit les rebelles. Il ne fait pas de doute, selon Gutschmid, que ceux-ci n'aient agi d'accord avec les Parthes et qu'ils n'aient été secourus par eux; telle est la cause de l'erreur de certains auteurs, qui disent « que Sévère vainquit Abgar, le roi des Perses² ». Suivant Mommsen³, les Osrhoéniens et les Parthes avaient envoyé des secours à Pescennius Niger et avaient pris parti pour lui contre Sévère. Tel aurait été le motif de l'expédition de Sévère en Mésopotamie, et c'est dans ce sens qu'on doit entendre la défection de l'Osrhoène et de l'Adiabène dont parle Dion. Lorsque ensuite les Parthes envahirent la Mésopotamie, en profitant des luttes entre Sévère et Albinus, Édesse conserva son autonomie, mais le reste de la Mésopotamie fut occupé par des garnisons de soldats romains et réduit en province romaine avec Nisibe pour capitale⁴. En 198, la guerre des Parthes ayant appelé de nouveau Sévère en Mésopotamie, après la défaite d'Albinus, Abgar se réfugia auprès de cet empereur, lui livra en otage deux de ses fils et mit à sa disposition ses nombreux et habiles archers. Il sut gagner la confiance de Sévère et se rendit à Rome, où il fut reçu

¹ Dans les *Excer. Urain.*, p. 413.

² Dion, LXXV, 2, d'après Xiphilin.

³ *Rom. Geschichte*, V, 409.

⁴ Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 34; Mommsen, *Rom. Geschichte*, V, p. 410.

avec une pompe qui rappelait la réception faite autrefois à Tiridate par Néron, dit Dion¹. Procope² fait le même récit, mais en le rapportant à Abgar V, contemporain d'Auguste, sous l'influence de la légende dont nous parlerons sous le chapitre v. Cet auteur ajoute que l'empereur trouvait un tel charme dans le commerce d'Abgar qu'il ne voulait pas le laisser retourner à Édesse. Lorsqu'il partit, il lui fit présent d'un hippodrome pour sa ville.

L'arrivée d'Abgar à Rome ne doit pas être antérieure à l'an 202, pense Gutschmid; peut-être eut-elle lieu cette année-là même, quand on célébra avec tant de solennité les Décennies de Sévère et les noces de son fils Antonin (Caracalla) avec Plautilla.

À l'automne de l'année 201 eut lieu la grande inondation du Daïçân, qui laissa une si vive impression dans les esprits des Édesséniens et dont les chroniques parlent en détail : « En l'année 513 (des Séleucides), dit la *Chronique d'Édesse*³, sous le règne de Sévère et sous le règne du roi Abgar, fils du roi Ma'non, au mois de Teschirin II (novembre), la source qui sort du grand palais d'Abgar le Grand grossit et monta comme elle l'avait fait précédemment. Elle s'emplit et déborda de tous côtés. Les cours, les portiques et les édifices royaux commencèrent à être envahis par les eaux. À cette vue, notre seigneur le roi Abgar monta sur le terre-plein de la

¹ Dion Cassius, LXXIX, 16.

² *De bello Pers.*, II, 12.

³ Assémani, *B. O.*, I, p. 390.

montagne qui domine son palais, là où se trouvent les demeures des gens de service du gouvernement. Pendant que les ingénieurs songeaient aux mesures à prendre en vue de la crue des eaux, il tomba pendant la nuit une pluie forte et abondante et le Daïçan prit des proportions inattendues. Il arriva des eaux étrangères, qui rencontrèrent les barrages assujettis par de grandes poutres recouvertes de fer et des traverses de fer qui les consolidaient. Alors les eaux commencèrent à descendre dans la ville par les interstices des créneaux du mur. Le roi Abgar, qui se tenait dans la grande tour, appelée Tour des Perses, vit les eaux à la clarté des lanternes. Il donna l'ordre de lever les huit portes et barrages du mur est¹ de la ville, par où sort le fleuve. Au même moment les eaux renversèrent le mur ouest et pénétrèrent dans l'intérieur de la ville. Elles détruisirent le grand et beau palais de notre seigneur le roi et entraînèrent tout ce qu'elles rencontraient sur leur passage : les admirables et splendides constructions de la ville; tout ce qui était proche du fleuve, du sud au nord. Elles endommagèrent la nef de l'église des chrétiens. Il mourut dans cette catastrophe plus de deux mille personnes. Beaucoup furent noyés par les eaux qui entrèrent subitement chez eux la nuit pendant qu'ils dormaient. »

Abgar prit des mesures pour éviter à l'avenir de pareils malheurs. Il défendit de construire des bou-

¹ Le texte porte par erreur : « le mur ouest » (مَدِينَا عَسَا).

tiques à proximité du Daiçân; fit élargir le lit du fleuve; installa des gardes de nuit pour surveiller les crues. Il se fit construire un palais d'hiver sur la place de Tebhârâ dans la citadelle. Les nobles de la ville imitèrent son exemple et acquirent des résidences d'hiver auprès du palais royal.

Pour aider Édesse à se relever de ses ruines, le roi fit remise des contributions arriérées aux habitants de la ville et des bourgs environnants, et il ordonna de ne pas percevoir les impôts pendant cinq ans.

Le document officiel utilisé par la *Chronique d'Édesse* pour la description de cet événement se termine par la clause suivante : « Maryabh, fils de Schemesch, et Qayouma, fils de Magartat, les scribes d'Édesse, consignèrent par écrit ce récit et le décret d'Abgar; Bardin et Boulid, préposés aux archives d'Édesse, les reçurent et les déposèrent dans ces archives, en leur qualité de *schariré* (fonctionnaires assermentés) de la ville. »

La *Chronique* de Denys¹ décrit cette calamité d'après un document différent, qui ne mérite pas le même crédit. Selon cette chronique, l'inondation n'avait pas été causée par la rupture du mur ouest, à l'endroit où le Daiçân entrait en ville, mais par l'obstruction du courant à la sortie du fleuve du côté est. Les matériaux charriés par les eaux et accumulés le long du mur est auraient forcé les eaux à

¹ Éd. Tullberg, p. 162.

Abgar IX et Sévère Abgar X, conjointement, 1 an et 7 mois,
214-216.

On a des monnaies de l'époque de Caracalla à l'effigie de cet empereur et de Sévère Abgar représenté comme un tout jeune homme sans barbe. C'est ce prince que Denys place à l'an 2203 d'Abraham et qu'il fait régner avec son père à Édesse pendant 1 an et 7 mois. Suivant Dion¹, il se montra d'une insigne cruauté envers les habitants d'Édesse sous prétexte d'introduire les mœurs romaines. Caracalla, pendant son expédition en Mésopotamie, attira traîtreusement Abgar qu'il fit charger de chaînes et jeter en prison. Il s'empara ensuite de l'Osrhoène privée de son chef. Cet événement se passa au commencement de l'année 216, car il est mentionné par Dion² avant la captivité de la famille royale d'Arménie, et on sait que l'épouse du roi d'Arménie était prisonnière depuis onze mois à la mort d'Antonin Caracalla (8 avril 217).

A Abgar Sévère, Gutschmid rapporte une inscription grecque, trouvée auprès de la basilique de Saint-Paul, à Rome, et relatant en vers élégiaques la mort d'Abgar, âgé de vingt-six ans. Le tombeau où il reposait lui avait été élevé par son frère Antonin. Tous deux étaient fils du feu roi Abgar³. Nous

¹ Dion, *Exc. Vales.*, p. 746.

² Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 36-37, suivant Dion, LXXVII, 12; LXXXVIII, 27.

³ *Corpus inscript. græc.*, n° 6196.

sommes plutôt porté à voir dans ces deux princes les deux fils d'Abgar IX, que celui-ci avait laissés en otage à Rome; telle est aussi l'opinion de Bayer et de Langlois¹. L'Abgar auquel fut érigé un tombeau à Rome n'a pas le titre de roi, tandis que Sévère Abgar paraît avoir régné effectivement. Nous avons déjà rapporté, d'après Dion, qu'il était cruel. La légende d'Abgar, dont nous parlerons sous le chapitre v, parle aussi du fils d'Abgar, nommé Severos, comme d'un renégat qui, après la mort de son père, persécuta les chrétiens. Dans cette hypothèse, Sévère Abgar devrait être distingué de ses deux frères Abgar et Antonin, restés à Rome.

Mais une autre difficulté surgit. Denys, après Abgar IX, mentionne Abgar Sévère avec son fils, qui règnent ensemble 1 an et 7 mois; et ensuite Ma'nou, son fils, qui occupe le trône pendant 16 ans. Sévère Abgar, qui, sur les monnaies, a l'apparence d'un jeune homme imberbe, ne pouvait avoir un fils associé à son pouvoir, surtout quand celui-ci apparaît comme un homme barbu. Gutschmid suppose qu'il faut lire dans la Chronique de Denys à l'année 2203 : « Régna à Édesse Abgar avec son fils Sévère, un an et sept mois », au lieu de : « Régna à Édesse Abgar Sévère avec son fils, un an et sept mois ». Cette correction est assurément ingénieuse, mais le rôle de Sévère Abgar demeure bien

¹ Bayer, *Hist. Oreh.*, p. 178; Langlois, *Numismat. de l'Arménie*, p. 69.

effacé et ne répond pas à celui que lui prête l'histoire, comme nous l'avons dit ci-dessus. Sur les monnaies, du reste, il n'est pas associé à son père; supposer avec Gutschmid que celui-ci aura abdiqué à son profit, mais en conservant le titre de roi qu'il aurait refusé de laisser prendre à son fils, c'est un expédient qu'il paraît difficile d'admettre.

Ma'nou IX, 26 ans, 216-242.

L'année 216 marque la fin du royaume d'Édesse, réduit par Caracalla en une province romaine. Il avait duré trois cent quarante-sept ans. Cependant Denys ajoute encore Ma'nou, fils d'Abgar, et lui assigne un règne de 26 ans. « Il est à supposer, dit Gutschmid, que la liste que Denys avait sous les yeux ne s'arrêtait pas là, mais allait jusqu'à la mort du dernier membre de la famille royale d'Édesse. » Ma'nou, le dernier survivant des fils d'Abgar IX, aurait donc vécu vingt-six ans après la captivité de Sévère Abgar. C'est pour faire entrer ces vingt-six ans dans les trois cent cinquante-deux ans, qu'il indique pour la durée du royaume d'Édesse, que Denys a reculé les règnes des rois précédents. Ma'nou IX n'a donc eu de la royauté que le titre sans la puissance.

Abgar XI, 2 ans, 242-244.

Cependant le royaume d'Édesse devait renaître pour un court laps de temps sous Gordien III. En 241, Ardaschir, accompagné de son fils Sapor,

avait envahi la Mésopotamie et menaçait Antioche, après s'être emparé sous Maximin (entre 236 et 238) de Nisibe et de Carrhes¹. Gordien marcha contre les Perses en 242 et reprit les villes dont ceux-ci s'étaient emparés. Cet empereur dut mettre à la tête d'Édesse un descendant de la famille d'Abgar. On trouve en effet des monnaies à l'effigie de Gordien et d'un roi avec la légende : ΑΥΤΟΚ·ΓΟΡΔΙΑΝΟΣ·ΑΒΓΑΡΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ. Deux d'entre elles sont particulièrement intéressantes, parce qu'elles se rapportent, à en juger par les emblèmes qui y sont figurés, à l'investiture du nouveau roi par l'empereur. Sur l'une d'elles, Abgar, tourné vers Gordien, tient une couronne de la main droite. Sur l'autre, l'empereur, assis sur la chaise curule, tend la main droite vers Abgar, qui lui présente une petite victoire². Cette royauté de circonstance n'a pas dû survivre à Gordien et aura fini avec lui en 244. On n'a pas de monnaie du temps de Philippe; dans toutes les monnaies postérieures, Édesse reprend le titre de *colonie (romaine)*.

Ce dernier Abgar paraît avoir fini ses jours à Rome. Une inscription tumulaire trouvée dans cette ville³ nous fait connaître le nom entier de ce prince, appelé Abgar Phrahate, et celui de sa femme, nommée Hodda, à laquelle il avait élevé un mausolée. Voici

¹ Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 44; Mommsen, *Römische Geschichte*, V, 421; Nöldeke, *Aufsätze zur persischen Geschichte*, 92.

² Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 45.

³ Voir Muratori, II, p. 665, n° 1.

la teneur de cette inscription : « DM. Abgar Phra-hates filius rex principis Orrhenorâ Hodda conjugî bene merenti fec. » Langlois voyait à tort dans cet Abgar Phrahate le jeune Abgar mort à Rome à l'âge de vingt-six ans, d'après l'inscription mentionnée plus haut (p. 221).

Telle est l'histoire de ces rois d'après les notices extraites des historiens grecs et latins et les indications fournies par les médailles. Il est très regrettable que les auteurs syriaques nous aient transmis si peu de chose sur l'époque pendant laquelle Édesse fut indépendante. Quelque fautive que soit la liste de Denys, elle n'en constitue pas moins un document de première valeur, car sans elle nous n'aurions que des notions confuses sur les rois d'Édesse. Nous avons admis les rectifications proposées par Gutschmid aux notices chronologiques de Denys. Les critiques si judicieuses de ce regretté savant permettent de considérer son travail comme définitif, tant que de nouveaux textes, malheureusement peu probables, ne viendront pas apporter de nouvelles lumières.

Nous donnons ici la liste rectifiée par Gutschmid :

	Durée des règnes.	Époque av. J.-C.
1. Aryou.....	5 ans	132-127
2. 'Abdou, fils de Maz'our.....	7 ans	127-120
3. Phradascht, fils de Gebar'ou....	5 ans	120-115
4. Bakrou I ^{er} , fils de Phradascht....	3 ans	115-112
5. Bakrou II, fils de Bakrou, seul...	17 ans, 4 mois	112-94

« Quel est ce Nébo, idole fabriquée, que vous adorez? Et Bél, que vous honorez? Il y en a aussi parmi vous qui adorent Bath-Nical, comme les habitants de Harran, vos voisins; et Tar'atha, comme les habitants de Mabboug; et l'Aigle, comme les Arabes; et le soleil et la lune, comme d'autres tels que vous¹. » Un peu plus loin², la *Doctrine* raconte ce qui suit : « Schavida et 'Abdnébo, les chefs des prêtres de cette ville, voyant les miracles qu'il (Addai) avait faits, s'empressèrent de renverser les autels sur lesquels ils sacrifiaient devant Nébo et Bél, leurs dieux, excepté le grand autel situé au milieu de la ville. » Ajoutons encore ce passage³ : « Les prêtres mêmes du temple de Nébo et de Bél rendaient des honneurs (aux prêtres chrétiens) en toute circonstance. » Dans ces passages, Nébo et Bél semblent associés, partageant le même temple. On remarquera que le grand autel situé au milieu de la ville échappa à la destruction des autres autels. Il paraît en effet avoir subsisté encore assez longtemps après l'introduction du christianisme à Édesse. On y sacrifiait aux génies : « Quel est donc ce grand autel, dit l'apôtre Addai⁴, que vous avez construit au milieu de cette ville, sur lequel sans cesse vous faites des offrandes aux démons et vous sacrifiez aux génies? »

¹ M. Philipps, confondant *hriné* « autres » avec *haranâyê* « Haraniens », traduit à tort, p. 24 : « As the rest of the inhabitants of Harran, who are as yourselves. »

² *The Doct.*, p. 34.

³ *Loc. cit.*, p. 50, 15.

⁴ *The Doct.*, p. 26.

Les génies, dans le culte astrolâtrique, étaient considérés comme des intermédiaires, au moyen desquels les astres exerçaient sur la terre leur influence heureuse ou néfaste. C'était ordinairement sur les toits plats des maisons, où ils résidaient, qu'on les implorait ou qu'on les conjurait. Isaac d'Antioche¹ se plaint, au v^e siècle de notre ère, des femmes qui faisaient encore des offrandes à Vénus sur les toits de leurs maisons. Dans la version syriaque, dite Peschito, du Nouveau Testament, le démon de l'épilepsie, que l'on croyait agir par l'influence de la lune, est appelé *fils du toit*, كَلْبُ السَّيْفِ, traduisant le grec *σεληνιαζόμενος*². C'étaient probablement aussi des génies sidéraux, ces génies auxquels on faisait des offrandes sur le grand autel d'Édesse; et, comme à Antioche, leur culte se sera maintenu encore pendant quelque temps après l'introduction du christianisme.

On ne doit pas nier que la déesse Tar'atha (Athargatis) ait eu des adorateurs à Édesse, si elle n'y jouissait pas d'un culte officiel et public. Nous avons vu plus haut (p. 219) qu'Abgar IX abolit l'usage de la castration qui se pratiquait dans la province d'Édesse en l'honneur de la déesse Tar'atha. Suivant Moyse de Khorène³, Abgar Oukhâma transporta ses dieux Naboc (Nébo), Bêl, Patnicagh (Bath-Nical) et

¹ Éd. Bickell, I, p. 244.

² Voir *Revue des études juives*, 1887, XIV, 52.

³ Trad. de Langlois, II, 27.

Tarata à Édesse, quand il quitta Medzpin (Nisibe). Les auteurs anciens sont d'accord pour faire de Mabboug (Hiérapolis) le principal lieu du culte de cette déesse en Syrie. Lucien¹ donne d'intéressants détails sur son temple dans cette ville. Le *Talmud de Babylone*² place Tar'atha à Mabboug. Jacques de Saroug, dans son homélie sur la chute des idoles citée ci-dessus, et la *Doctrine d'Addai* associent également les noms de Tar'atha et de Mabboug, mais la *Doctrine* laisse entendre que les divinités adorées dans les villes voisines avaient aussi des clients à Édesse. Lucien rapporte que, près du temple de la déesse à Hiérapolis, se trouvait un étang dans lequel on entretenait de grands poissons qui avaient leurs noms propres. Xénophon³ parle d'un fleuve où vivaient des poissons sacrés. Il semble donc légitime de faire honneur à cette déesse de la vénération des Édesséniens pour les poissons de leur grand étang, quoique les Musulmans rapportent aujourd'hui cette vénération à Abraham⁴. C'est sans doute la réputation des étangs sacrés de Mabboug et d'Édesse qui a été la cause de la confusion de ces deux villes dans Strabon⁵ : ὑπέρκειται δὲ τοῦ ποταμοῦ, σχοίνους τέτταρας διέχουσα, ἡ Βαμβούκη, ἣν καὶ Ἐδεσσαν καὶ Ἰερὰν πάλιν καλοῦσιν, ἐν ᾗ τιμῶσι τὴν



¹ *De Dea syria*, XI-XII.

² *Aboda Zara*, 11 b.

³ *Cyropédie*, I, IV, 9.

⁴ Voir ci-dessus, p. 92.

⁵ *Éd. Didot*, XVI, 1, 48, p. 636.

« l'enfant de Bêl »; *Schamschagram* « Schemesch a dé-cidé », qui se rencontre également dans les inscriptions nabatéennes du Sinaï et de Pétra; *Amatschemesch* « la servante de Schmesch », , AMACCAMCHC ¹, et *Barschemesch* « le fils de Schemesch », , qui appartiennent au même groupe des noms édesséniens.

¹ Dans une inscription du II^e siècle de notre ère, publiée par M. Sachau (*Z. D. M. G.*, XXXVI, p. 145).

² Dans une autre inscription publiée par Sachau (*ibid.*, p. 163).

CHAPITRE V.

LA LÉGENDE D'ABGAR

ET LES LÉGENDES QUI Y ONT ÉTÉ RATTACHÉES.

Lettre d'Abgar Oukhama à Jésus. — Réponse de Jésus. — Évangélisation d'Édesse par Addai. — Aggai et Palout, successeurs d'Addai. — Bénédiction d'Édesse par Jésus. — L'Invention de la vraie croix. — Lettre d'Abgar à Tibère. — Reliques de l'apôtre Thomas à Édesse.

Édesse fut la première ville chrétienne de la Mésopotamie et, par l'influence qu'elle exerça autour d'elle, contribua puissamment à la diffusion du christianisme en Orient. Elle devint bientôt un centre de propagande où affluaient les esprits éclairés, que le courant du jour poussait vers les questions religieuses. Tant de fortune ne pouvait échoir à une humble communauté qui, composée d'abord d'un petit nombre d'adeptes, se serait accrue par de lents progrès dans un milieu païen et juif, indifférent ou hostile. Non ! Édesse, dès le principe, avait été marquée du sceau des privilégiés et désignée par Jésus lui-même pour recevoir la bonne nouvelle directement des apôtres du divin Maître. Tel est le sens de la légende, désignée sous le nom de *Légende d'Abgar*, qui se forma à Édesse vers le milieu du *ii^e* siècle de notre ère et eut un retentissement prodigieux en Occident et en Orient. On en trouve des échos non seulement dans tout le monde chrétien, mais aussi chez les Musulmans.

date de la Passion ¹. La *Doctrine*, au contraire, place cet événement à l'année 343 des Séleucides ou 32 de Jésus-Christ, suivant la chronologie qui a prévalu depuis Eusèbe.

La *Doctrine* poursuit plus loin la légende. Addai construit une église avec l'argent que le roi met à sa disposition. Schavida et 'Abduébo, les grands prêtres de la ville, accompagnés de leurs collègues, Piroz et Danqou, renversent les autels sur lesquels ils sacrifiaient devant Nébo et Bêl, leurs dieux, à l'exception du grand autel situé au milieu de la ville, et proclament la vérité de la religion du Christ. Les Juifs eux-mêmes acceptent cette religion de leur plein gré et sans contrainte. La province entière de la Mésopotamie et les régions adjacentes sont converties à la parole de cet apôtre.

Aggai, le fabricant de chaînettes et de diadèmes royaux, Palout, 'Abschelâma et Barsamya deviennent les disciples d'Addai et étudient sous sa direction l'Ancien et le Nouveau Testament, les Prophètes et les Actes des Apôtres. Ils administrent l'église construite par Addai. Le peuple assiste en masse à la prière de l'office et à la lecture de l'Ancien Testament et du *Diatessaron*; il observe les fêtes religieuses et les vigiles. De nouvelles églises sont construites dans les environs. Addai confère la prêtrise à beaucoup de personnes. Des Orientaux se traves-

¹ Le *Cod. Medicus* ajoute 3 à la marge pour indiquer la date de 32 de J.-C. (Voir, sur ces dates, Gutschmid, *Untersuch.*, p. 111.)

présence de son clergé, il le fait directeur de l'église à sa place. Il ordonne prêtre Palout, qui était diacre, et élève au diaconat 'Abschelâma, qui était un scribe. Ensuite il leur adresse ses dernières instructions et leur recommande notamment de lire dans les églises la Loi, les Prophètes, l'Évangile (le *Diatessaron*), les épîtres de saint Paul, que Simon Pierre leur a envoyées de Rome, et les *Actes des douze Apôtres*, que Jean, fils de Zébédé, leur avait adressés d'Éphèse; ils devront s'en tenir à ces livres à l'exclusion de tous autres. Trois jours après, le 14 mai, Addai rend le dernier soupir. Il est inhumé dans le splendide mausolée de la famille d'Aryou, l'ancêtre du roi Abgar.

Plusieurs années après la mort d'Abgar, un de ses fils, qui ne s'était pas converti à la vraie religion, donna à Aggai l'ordre de lui faire des diadèmes d'or. Sur le refus de celui-ci, il ordonne de lui briser les jambes et cet ordre est exécuté pendant qu'Aggai expliquait les Écritures dans l'église. Aggai, sur le point de mourir, conjure Palout et 'Abschelâma de l'enterrer dans l'église. Son vœu est exaucé, mais il était mort trop rapidement pour avoir pu imposer les mains à Palout, qu'il avait désigné pour son suc-

Khorène (II, 34). Thaddée (Addai) se rend auprès de Sanatrouk qui régnait en Arménie et le convertit; mais ce roi étant retombé dans le paganisme, il fut perir Thaddée et ses compagnons dans le pays de Schawarshan (Artax). Enfin, dans la *Doctrine des Apôtres* (Anz. Syr. doc., p. 34), Édesse, avec toutes les villes de la Mésopotamie ou avoisinant la Mésopotamie, est convertie par Addai, tandis que Aggai évangélise les contrées de l'Orient et du Nord.

cesseur. Celui-ci se rend donc à Antioche et est consacré par Sérapion, évêque de cette ville. Sérapion avait reçu l'imposition des mains de Zéphirin, évêque de Rome et successeur de saint Pierre, qui tenait son autorité directement de Notre-Seigneur.

Le livre se termine par la déclaration que les *Actes d'Addai l'apôtre* ont été rédigés par Laboubna, fils de Sennac, fils d'Abschadar, le scribe royal, et scellés par Hannan, le *tabularius* assermenté du roi, lequel les a déposés dans les archives. C'est à une clause analogue que fait allusion Eusèbe quand il dit qu'on a dans les archives d'Édesse le témoignage écrit des événements qu'il raconte, et que de ces archives ont été tirées les lettres d'Abgar et de Jésus qu'il a traduites littéralement.

Le caractère légendaire des *Actes d'Addai* est généralement reconnu aujourd'hui. Il ressort évidemment du passage de la *Doctrine* relatif à la consécration de Palout par Sérapion d'Antioche. Suivant la *Doctrine*, Sérapion, qui fut évêque de 190 à 220, aurait été consacré par Zéphirin de Rome, 198 ou 199 à 217; l'anachronisme saute aux yeux. Un second anachronisme aussi frappant, c'est de faire vivre Palout du temps d'Addai, qui lui confère l'ordre de la prêtrise. Palout ne pouvait être à la fois contemporain de l'apôtre au commencement du 1^{er} siècle, et de l'évêque d'Antioche à la fin du II^e siècle. Ces anachronismes sont voulus et ne sont pas le résultat d'interpolations postérieures, comme on l'avait cru d'abord. Ils appartiennent, comme

partie intégrante, à la légende d'Abgar, dont l'objet était de faire remonter aux apôtres l'origine de l'église d'Édesse, et de rattacher en même temps cette église à l'église de Rome¹. Palout est un personnage historique qui vivait au temps de Sérapion d'Antioche et du roi Abgar. Mais ce roi est non pas Abgar V, dit *Oukhâma*, mais Abgar IX, le Grand, qui fut en réalité le premier roi chrétien. Gutschmid a très bien vu que c'est à ce dernier que se rapporte le voyage à Rome, que Procope, sous l'influence de la légende, place au temps d'Abgar Oukhâma². C'est au retour de ce voyage, postérieurement à l'année 202, qu'Abgar IX embrassa le christianisme. Le nom d'Augoustin (Augusta) que porte la mère d'Abgar dans la *Doctrine* convient à l'époque d'Abgar le Grand, qui, comme le remarque Gutschmid³, avait donné à ses fils les noms d'Antonin et de Sévère en l'honneur de l'empereur Septime Sévère. Le fils du premier roi chrétien, qui fit périr Aggai, est Severos, qui régna quelque temps après Abgar IX et fut connu pour sa cruauté⁴.

La légende d'Abgar a dû se former à Édesse vers

¹ Voir Nahlke, *Literar. Centralblatt*, 1876, n° 29; Nestle, *Theol. Literaturzeit.*, 1876, n° 25; Lipsius, *Die Edessenische Abgariage*, 1880; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse et la légende d'Abgar*. L'abbé Martin, dans un opuscule intitulé : *Les origines de l'Église d'Édesse*, a voulu soutenir encore la véracité de cette légende.

² Comp. ci-dessus, p. 215.

³ *Untersuch.*, p. 14.

⁴ Comp. ci-dessus, p. 221 et p. 240, note 1.

le milieu du III^e siècle, assez longtemps après le règne d'Abgar IX, qui prit fin en 216. Elle ne peut être postérieure à ce siècle, car Eusèbe nous la transmet comme une tradition officiellement reconnue et attestée¹.

A la légende d'Abgar ont été rattachées par la *Doctrina* quatre autres légendes dont nous devons dire quelques mots, savoir : la Bénédiction d'Édesse, le Portrait de Jésus, l'Invention de la vraie croix et la lettre d'Abgar à Tibère.

La bénédiction d'Édesse se déduisait facilement par la réflexion des premiers mots de la lettre de Jésus à Abgar : *Bienheureux es-tu*. . . Ces paroles renfermaient une sorte de bénédiction dont il était juste de faire profiter la ville d'Abgar². Cette légende que les auteurs syriaques aiment à rappeler et qui devint également célèbre dans l'Occident est postérieure à Eusèbe qui l'ignore. La *Doctrina d'Addai* la formule en ces termes à la fin de la lettre de Jésus : « Ta ville sera bénie et aucun ennemi ne prévaudra plus contre elle. » Il y est fait allusion dans le soi-disant Testament de saint Éphrem³. La pèlerine franque qui visita Édesse à la fin du IV^e siècle, croit-

¹ M. Tixeront prend le dernier tiers du III^e siècle, époque à laquelle M. Zahn fixe la rédaction de la *Doctrina*. M. Lipsius s'en tient à la première moitié du siècle, avant 232, date de la translation des reliques de l'apôtre Thomas à Édesse. M. Matthes (*Die Abgarage auf ihre Fortsetzung*) tend à remonter encore plus haut, au moins pour les lettres de Jésus et d'Abgar.

² Voir Lipsius, *Die Abgarage*, p. 7.

³ Voir S. Ephræmi, *Opera*, II, 399; et ci-après, chap. II.

l'histoire de ces temps, mais les Édesséniens prétendaient que cette bénédiction se trouvait dans la lettre. Dans cette conviction, ils plaçaient cette lettre devant les portes de la ville comme un palladium, qui les dispensait d'un autre moyen de défense. Pour éprouver la véracité de cette croyance, Chosroès mit le siège devant Édesse, mais, frappé d'une fluxion de la face, il se retira honteusement. » (Voir ci-après, chap. ix.)

Cette légende a pris naissance à Édesse pendant le laps de temps qui sépare Eusèbe de saint Éphrem, c'est-à-dire vers le milieu du iv^e siècle.

La légende du Portrait de Jésus, que l'on trouve également dans la *Doctrine*, n'a pas eu un grand retentissement dans la littérature syriaque. La *Doctrine* rapporte que Hannan, le *tabularius* assermenté d'Abgar, qui était en même temps le peintre du roi, peignit le portrait de Jésus avec des couleurs choisies, au moment où le Sauveur lui remit la lettre pour Abgar. Le roi Abgar reçut avec joie ce portrait et lui donna une place d'honneur dans une des salles de son palais.

Cette légende, peu répandue en Syrie, fut recueillie et développée par les auteurs grecs. Mais Eusèbe, la pèlerine franque et Procope n'en parlent pas. Évagrius attribue à la puissance de ce portrait l'insuccès du siège tenté en 544 par Chosroès. (Voir chap. xi, ci-après.)

Dans les rédactions postérieures, le portrait n'est plus l'œuvre d'un artiste; comment une œuvre hu-

maine pourrait-elle opérer des miracles? Il émane de Jésus même. Le peintre Hannan ne peut arriver à saisir les traits de Jésus, soit à cause de l'éclat surnaturel de la divine face, soit à cause des transformations continuelles qu'elle éprouvait. Jésus prend alors la toile des mains du peintre et se l'applique sur le visage dont elle garde l'empreinte. Selon d'autres textes, Jésus se lave la figure avec de l'eau et s'essuie avec la toile du peintre ou un linge ordinaire; c'est ainsi qu'il y imprime ses traits¹. Suivant Cedrenus et le Pseudo-Constantin, Abgar avait fait placer le portrait au-dessus de la porte de la ville dans la niche où se trouvait auparavant la statue d'un dieu du paganisme. Le petit-fils d'Abgar, qui était retourné à l'idolâtrie, veut le faire disparaître. L'évêque de la ville, pour déjouer ce dessein, place une lampe allumée dans la niche qu'il fait murer de manière à en masquer la vue. Lorsque Chosroès mit le siège devant Edesse, l'emplacement de la niche fut révélé en songe au soi-disant évêque Eulalius, qui retrouva le portrait et la lampe encore allumée. Par la vertu de ce palladium, les efforts de Chosroès échouent honteusement, et le roi des Perses est obligé de se retirer.

¹ Voir Lipsius, *Die Edess. Abgarage*, p. 54 et suiv.; Matthes, *Die Abgarage auf ihre Fortsetzung*, p. 42-43; Tixeront, *Les origines de l'Eglise d'Edesse*, p. 53 et suiv., où on trouvera énoncés les textes relatifs à cette légende et à ses rapports avec la légende latine de sainte Véronique, et à la translation du portrait de Jésus d'Edesse à Constantinople et ensuite à Rome.

La lettre de Jésus et le portrait sont transférés à Constantinople sous l'empereur Romain I^{er}, en 944.

Il existait plusieurs copies du portrait ¹, qui avaient toutes des vertus miraculeuses. L'une d'elles se trouvait à Hiérapolis (Mabboug) et fut envoyée à Constantinople sous Phocas (963-976). Une autre avait été faite à l'intention du roi des Perses, qui avait demandé l'original pour chasser un démon dont sa fille était possédée. Mais, parvenue à la frontière, cette copie est ramenée à Édesse. Cette anecdote rappelle le passage de la *Doctrina*, dans lequel le roi des Assyriens, Narsai, demande à Abgar de lui envoyer l'apôtre Addai et se contente finalement du récit de ses cures qu'Abgar lui fait tenir.

Le portrait de Jésus n'a qu'un rapport éloigné avec la statue de Jésus à Panéas (Césarée de Philippe), mais la légende latine de sainte Véronique les a confondus ensemble. Dans cette ville, on voyait devant la porte d'une maison, sur une console de pierre, un groupe en bronze représentant un homme de haute stature, couvert d'un manteau et tendant la main à une femme agenouillée, qui semblait implorer son secours; à ses pieds était une plante médicinale. On a vu dans ce groupe Esculape, le dieu

¹ Zacharie de Mitylène, dans Land, *Anecdota syriaca*, III, p. 324, contient une version toute différente de cette légende. (Voir Lipsius, *Die Edessa, Abgarsage*, p. 67, note 1; Nestle, *Götting. gelehrte Anzeigen*, 1880, p. 1536 et suiv.; Nöldeke, *Jahrb. für protest. Theol.*, 1881, p. 89 et suiv.; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 122.)

de la médecine¹; mais, suivant Eusèbe, le monument représentait Jésus et la femme hémorroïsse. Il est digne de remarque, comme le fait observer Lipsius, qu'Addai est indiqué dans la *Doctrine* comme originaire de Panéas.

Les *Actes de Mari* seuls entre tous les textes syriaques relatent cette légende sous ses diverses formes². L'importance que la bénédiction de Jésus prit en Syrie explique le peu de progrès qu'y fit la légende du portrait.

Le récit de l'Invention de la vraie croix forme un hors-d'œuvre dans la *Doctrine* et apparaît intercalé au milieu du sermon prêché par Addai devant le roi Abgar, comme une sorte d'*aggada* : « Je vais vous conter, dit l'apôtre, ce qui arriva à des personnes qui, comme vous, crurent que le Messie était le fils du Dieu vivant. » Lorsque Claude César, que Tibère avait créé *le second de l'empire*, alla combattre les rebelles de l'Espagne³, Protonice, son épouse, instruite par saint Pierre des miracles de Jésus, fut prise du désir de visiter les lieux saints. Elle se rend à Jérusalem avec ses deux fils et sa

¹ Bernard Stark, cité par Lipsius, *Die Edess. Abgursage*, p. 63.

² *Acta S. Maris*, éd. Abbeloos, p. 13-15. Barhebraeus mentionne simplement le portrait de Jésus fait pour Abgar dans sa *Chronique syriaque*. Mais, dans la traduction arabe qu'il a faite de cette chronique (*Historia compendiosa Dynastiarum*), p. 71, il ajoute que, suivant d'autres auteurs, Jésus avait essuyé son visage avec la toile du peintre et y avait laissé ses traits imprimés.

³ Il s'agit de la révolte de Galba contre Néron. (Voir plus loin la lettre d'Abgar à Tibère, p. 253-254.)

fille qui était vierge. A son arrivée, elle est reçue avec de grands honneurs et descend dans le grand palais d'Hérode, où Jacques, le directeur de l'église de Jérusalem, vient lui rendre visite. Elle prie Jacques de lui montrer le Golgotha, la croix sur laquelle le Christ a subi la passion et le tombeau où il a été inhumé. Jacques répond que les lieux saints sont en la possession des Juifs qui empêchent les Chrétiens d'en approcher. Elle mande aussitôt Oniàs, fils de Hanman, le prêtre, Gédalia, fils de Caïphas, et Juda, fils d'Abdschalom, les chefs des Juifs, et leur intime l'ordre de livrer à Jacques le Golgotha, le tombeau et le bois de la croix. Elle veut présider elle-même à la prise de possession de Jacques. Dans le tombeau, elle voit trois croix qui étaient celles de Notre-Seigneur et des deux larrons. Au moment même, sa fille tombe morte sans cause apparente. Protonice supplie Dieu de lui rendre sa fille, afin que son saint nom ne devienne pas un sujet de dérision pour ses ennemis. Mais son fils aîné explique que cette mort fortuite doit plutôt tourner à la gloire de Dieu, qui s'est servi de ce moyen pour révéler la vraie croix confondue avec les deux autres. Approuvant cet avis, la reine prend une croix, la pose sur le cœur de la jeune fille qui demeure inerte. L'épreuve renouvelée avec une autre croix ne donne encore aucun résultat. Mais, à peine la troisième croix a-t-elle touché le corps que la jeune fille revient à la vie et se relève. Protonice, confirmée dans sa foi, remet la vraie croix à Jac-

ques et lui ordonne de construire sur le Golgotha et le tombeau du Christ un grand édifice qui servira au culte et aux assemblées des fidèles. Elle ramène sa fille, le visage découvert, par les rues de Jérusalem, afin de rendre public ce miracle qui fait la joie des Chrétiens et la honte des Juifs et des païens. De retour à Rome, Protonice fait connaître le miracle à Claude, qui ordonne l'expulsion des Juifs de l'Italie. » Le récit de l'Invention de la croix, ajoute Addai, a été rédigé par Jacques, directeur de l'église de Jérusalem, qui en avait été le témoin oculaire, et adressé par lui aux autres apôtres. »

Tel est dans la *Doctrine* le récit de l'Invention de la croix, tandis que, selon la tradition admise par les églises grecque et latine, c'est sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, qui retrouve la vraie croix. Par quel point de contact ces deux légendes se touchent-elles? C'est ce qu'il est difficile d'établir à défaut de traits communs un peu saillants. Peut-être les Syriens ont-ils confondu Hélène, la mère de Constantin, avec Hélène d'Adiabène, la reine juive, qui, selon Josèphe, séjourna à Jérusalem et y construisit un célèbre mausolée. Cette hypothèse explique pourquoi dans le récit syriaque l'Invention de la croix est rapportée au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne et attribuée à l'épouse de Claude. Mais quel est ce nom de Protonice donné à celle-ci? On ne saisit pas bien à quoi il se rapporte dans la légende¹; mais il ne fait pas

¹ Nöldeke (*Liter. Centralblatt*, 1876, p. 937) voit dans ce nom une allusion à l'év. syriaque de la vision de Constantin. M. Zahn

de doute qu'il soit grec par sa forme. La légende serait donc d'origine grecque et n'appartiendrait pas au cycle des légendes d'Édesse. Elle remonte sans doute au commencement du v^e siècle et elle est un peu postérieure à la légende d'Hélène¹.

Les deux légendes, mises en regard, formaient une contradiction choquante. La conciliation ne tarda pas à se faire. On supposa que la vraie croix, trouvée par Protonice sous Tibère, était tombée sous Trajan entre les mains des Juifs, qui l'avaient enterrée à son ancienne place; puis, qu'elle avait été découverte une seconde fois par sainte Hélène.

Diverses rédactions syriaques de ces légendes nous sont parvenues dans plusieurs manuscrits. M. Nestle les a recueillies et publiées dans un opuscule intitulé : *De sancta cruce* (Berlin, 1889).

Un des derniers épisodes de la légende d'Abgar dans la *Doctrina*, c'est la correspondance d'Abgar avec Tibère. Après avoir parlé de la députation envoyée par Narsai, le roi des Assyriens, à Abgar², cet

[Götting. *Gelehrte Anzeigen*, 1877, p. 177] adopte la leçon *Petronica* d'un manuscrit, qu'il explique par « victoire de Pierre ». M. Tixeront (*Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 187) s'en tient à *Protonice* qu'il décompose en *πρωτο-νίκη* « première victoire », c'est-à-dire « première exaltation de la croix », par opposition à la seconde invention attribuée à Hélène.

¹ Voir Tixeront, *loc. cit.*, p. 178 et 190.

² Moïse de Khorène (II, 33) donne le texte de la réponse d'Abgar à Narsès. Le roi d'Édesse annonce à celui-ci, au lieu d'Addai, un de ses principaux compagnons appelé Simon. Dans une autre lettre, Abgar recommande encore Simon à Ardaschès, roi des Perses.

apocryphe continue en ces termes : « Abgar n'ayant pu pénétrer en pays romain et se rendre en Palestine pour tuer les Juifs, qui avaient crucifié le Christ, il adressa à Tibère César une lettre ainsi conçue :
 « Abgar le roi à notre seigneur Tibère César, salut!
 « Sachant que rien ne doit être célé à ta Royauté, je
 « fais savoir par écrit à ta redoutable et puissante
 « Souveraineté que les Juifs sous ta dépendance, qui
 « habitent la Palestine, se sont rassemblés et ont crucifié le Christ, qui n'avait commis aucun crime,
 « mais qui faisait en leur présence des prodiges et
 « des miracles et ressuscitait même des morts parmi
 « eux. Au moment où ils le crucifièrent, le soleil
 « s'obscurcit, la terre trembla, toutes les créatures
 « furent agitées; on aurait dit que chez eux, par cet
 « événement, le monde entier et ses habitants allaient
 « prendre fin. C'est pourquoi ta Royauté sait ce
 « qu'elle doit ordonner contre le peuple juif, qui a
 « agi ainsi. »

Tibère répond : « J'ai reçu et on m'a lu la lettre de ta Fidélité au sujet de ce que les Juifs ont fait avec la croix. Pilate, le gouverneur, avait également mandé par écrit à mon préfet Olbinus¹ les faits dont tu m'entretiens. Mais, comme la guerre contre les habitants de l'Espagne, qui se sont révoltés contre

¹ Gutschmid (*Untersuchungen*, p. 13) remarque que *Olbinus* est une erreur pour *Sabinus* (voir ci-dessus, p. 235, note 4, et ci-après, p. 255), erreur facile dans l'écriture grecque : OABINOC et SABINOC. Cette légende dans la *Doctrina* procéderait donc d'un original grec.

moi, a lieu en ce moment¹, je n'ai pu m'occuper de cette affaire. Je suis résolu, lorsque j'aurai la paix, à appliquer la loi aux Juifs, qui n'ont pas agi conformément à la loi. C'est pourquoi j'ai remplacé Pilate que j'avais fait gouverneur de la province, et je l'ai congédié honteusement. Il était en effet sorti de la loi, avait fait la volonté des Juifs et avait crucifié, pour plaire aux Juifs, le Christ qui, à ce que j'apprends, au lieu d'être crucifié, méritait d'être honoré et adoré par eux, surtout lorsqu'ils voyaient de leurs yeux tout ce qu'il faisait. Toi, selon ta fidélité envers moi et suivant ton alliance sincère et celle de tes pères, tu as bien fait de m'écrire cette lettre. »

Abgar accueillit avec honneur Aristide le député de Tibère et le renvoya avec des présents. La paix signée, Tibère fit tuer les Juifs de Palestine, et la nouvelle de leur châtimement réjouit Abgar.

La version arménienne de la *Doctrine* et Moïse de Khorène reproduisent cette correspondance sans différences notables. Mais l'apocryphe intitulé : *Transitas Mariæ* présente une rédaction plus concise, indépendante des autres textes². Abgar, qui avait été guéri par Addai et qui aimait Jésus, est très affecté quand il apprend que le Messie a été mis à mort par les Juifs. Il marche contre Jérusalem qu'il

¹ Selon Gutschmid, *loc. cit.*, p. 13, il s'agit du soulèvement de Galba en Espagne contre Néron; on retrouve le même trait dans la légende de l'invention de la vraie croix. (Voir ci-dessus, p. 249.)

² Voir Wright, *Journal of sacred Literature*, janvier et avril, 1865; Cureton, *Anc. Syr. doc.*, p. 110 (trad., p. 111).

veut détruire, mais, arrivé près de l'Euphrate, il craint de s'attirer l'inimitié des Romains, en pénétrant sur leur territoire. Il écrit alors à Tibère une lettre qu'il lui fait transmettre par le gouverneur Sabinus. A la réception de cette lettre, Tibère devient irrité contre les Juifs qu'il veut faire périr, mais il n'est pas question d'une réponse à la lettre d'Abgar. Cette rédaction est peut-être plus moderne que celle de la *Doctrina*¹.

Dans la *Doctrina*, c'est saint Thomas qui envoie Addai à Édesse pour prêcher la Bonne nouvelle. L'apôtre de l'Orient ne devait pas en effet demeurer étranger à l'histoire d'Édesse. Suivant la *Passio Thomæ*, les restes de cet apôtre auraient été transportés à Édesse vers 232. Cet apocryphe rapporte qu'Alexandre Sévère, au retour de sa victoire sur les Perses, réclama des rois des Indes le corps de saint Thomas qui fut placé à Édesse dans une châsse d'argent. Suivant une autre tradition connue de saint Éphrem, mort en 373, les restes de l'apôtre auraient été rapportés de l'Inde par un marchand et déposés à Édesse. Enfin un troisième récit, adopté par la *Chronique d'Édesse*², place cette translation à Édesse à l'année 394, sous Cyrus, évêque de la ville.

¹ Tel est l'avis de Matthes, *Die Abgarage auf ihre Fortsetzung*, p. 54, et Tisseront, *Les origines de l'Eglise d'Édesse*, p. 73. L'hypothèse contraire est admise par Lipsius, *Die Edessen. Abgarage*, p. 36; *Die apokryph. Apostelgesch.*, II, 3^e part., p. 192.

² Voir Assémani, *B. O.*, I, p. 399. Pour concilier ces données contradictoires, on a supposé que la *Chronique d'Édesse* parlait

CHAPITRE VI.

LÉGENDES JUDÉO-CHRÉTIENNES.

Édesse au temps des patriarches. — Fondation de la ville par Nemrod. — Lieux consacrés à Abraham. — Les deniers de Judas et la tunique de Jésus à Édesse. — Tente de Jacob.

Harran, la ville voisine d'Édesse, était identifiée avec le Harran biblique où Térach et sa famille s'établirent après avoir quitté Our en Chaldée¹. Il était naturel que la capitale de l'Osrhoène bénéficiât des légendes que les apocryphes juifs et chrétiens brodaient sur l'histoire biblique des anciens patriarches. De même que, par une fiction ingénieuse,

d'un transfert d'une église à une autre, mais n'entendait pas l'arrivée de la sainte relique à Édesse. Les termes dont se sert la *Chronique* ne se prêtent guère à cette combinaison. (Comp. Bickell, *S. Ephraemi syri carmina Nisibena*, p. 163, n° 42, note 1; Lipsius, *Die Apok. Apostelgesch.*, I, p. 144 et suiv., 224 et 272; II, 2^e part., *Nachträge*, p. 418-419; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 155.) Selon Salomon de Bassora, *The book of the bee*, p. 119, 8, le marchand qui rapporte le corps de l'apôtre s'appelait Habon. C'était le nom du marchand qui emmena Thomas aux Indes (voir Barhebraeus, *Chron. eccl.*, II, p. 6); il y a là un mélange des deux légendes.

¹ Dans le *Livre de l'abeille*, de Salomon de Bassora (*The book of the bee*, éd. Budge, p. 41), la ville biblique de Harran est placée en deçà de l'Euphrate. Cette donnée géographique est isolée dans la littérature syriaque. M. Halévy a le premier, dans les temps modernes, soutenu que le Harran biblique doit être cherché dans la Syrie cis-euphratique.

l'église d'Édesse prenait racine aux sources mêmes du christianisme, ainsi l'histoire d'Édesse fut rattachée aux premiers temps des Hébreux.

La Mésopotamie et l'Adiabène renfermaient vers le commencement de notre ère un grand nombre de Juifs qui entretenaient des relations commerciales avec la Babylonie, d'un côté, et la Palestine, de l'autre côté¹. Par leur intermédiaire, les légendes juives circulaient dans tout l'Orient et étaient accueillies par les premières chrétientés, si pleines de foi et de bonne volonté.

C'est dans la littérature pseudo-épigraphique que l'on trouvait Édesse assimilée à Érekh de la Bible et la fondation de cette ville attribuée à Nemrod. Abraham avait séjourné à Édesse. Les Arabes ont conservé cette tradition; ils nomment le grand étang *Ain-ul-Khalil* « l'étang d'Abraham », comme nous l'avons rappelé sous le chapitre 1^{er}. Le souvenir d'Abraham s'est encore attaché à une fontaine qui se trouve au sud de la ville, sous le mur, à l'endroit le plus bas de la pente du Nimroud-dagh. Les Musulmans ont construit un sanctuaire sur cette source et un chrétien ne doit pas en approcher. Ils racontent qu'Abraham voulut immoler à cet endroit son fils

¹ On pourrait tirer un grand nombre de témoignages du Talmud et de Josèphe. La reine d'Adiabène et son fils Izate suivaient les pratiques juives. Les anciens documents syriaques parlent souvent des Juifs. C'est chez un juif de Palestine, Tobie, qu'Addaï descend à Édesse. Le roi Bakron avait été sauvé, disait-on, par la juive Koutli. (Voir ci-dessus, p. 127.) Nous verrons sous le chapitre suivant que la chrétienté d'Édesse fut d'abord judéo-chrétienne.

Isaac et que, après le sacrifice, il surgit la fontaine à la place du chevreau qui avait été substitué à la première victime¹. Dans leur forme actuelle, les légendes musulmanes ne remontent pas très haut, mais elles procèdent d'une ancienne tradition nationale, quoique la pèlerine franque, qui mentionne les lieux consacrés aux patriarches à Harran, n'y fasse pas allusion.

Par une fable, où l'imagination orientale montre toutes ses ressources, on rapportait encore à Térach, le père d'Abraham, les trente pièces d'argent remises à Judas pour le prix de sa trahison. Les deniers, racontait-on, avaient été frappés par Térach, qui les avait donnés à son fils Abraham; ils avaient passé ensuite aux Pharaons d'Égypte, puis à la reine de Saba qui les avait apportés à Salomon. Après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, ils avaient été transportés à Babylone. Nabuchodonosor en avait fait don aux rois Mages. Ceux-ci, en se rendant à Bethléem, passèrent près d'Édesse; ils les égarèrent au bord d'une fontaine dans le voisinage de la ville. Des marchands les trouvèrent et s'en servirent pour acheter la tunique tissée d'une seule pièce, qu'un ange était venu apporter à des pâtres. Abgar, mis au courant de ces faits, se procure la tunique et les deniers d'argent, et il les envoie à Jésus en reconnaissance de la guérison que celui-ci lui a procurée. Jésus garde la tunique et fait porter au temple les

¹ Voir Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 197.

deniers. Ce sont ces pièces que les prêtres remirent à Judas¹.

Selon Jules Africain², la tente de Jacob, qui était conservée à Édesse, fut brûlée par la foudre au temps de l'empereur Antonin³.

¹ Voir Lagarde, *Prætermisorum libri duo*, p. 94; Salomon de Bassora, *The book of the bee*, éd. Budge, p. 107, 108.

² Dans les *Excerpta Eusebiana*.

³ C'est-à-dire Héliogabale, dont le titre impérial était : *Marcus Aurelius Antoninus*.

CHAPITRE VII.

LES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME
ET DE LA LITTÉRATURE À ÉDESSE.

Humbles débuts de la communauté chrétienne d'Édesse. — Cette communauté est composée jusqu'au III^e siècle de judéo-chrétiens. — Au III^e siècle, elle se rattache à l'Église hellénique. — Version syriaque, dite *Peshito*. — Le *Diatessaron* de Tatien. — L'Église chrétienne possédait une version syriaque des Écritures en 170. — Le gnosticisme à Édesse à la même époque. — Bardesane et son fils Harmonius. — L'essor de la littérature syriaque coïncide avec la propagation du christianisme et du gnosticisme. — La langue syriaque a reçu alors son développement complet. — L'alphabet estrangélo.

Il n'existe pas de document historique sur les origines de la chrétienté de l'Osrhoène. Nous avons vu, sous le chapitre V, en étudiant la légende d'Abgar, que le premier roi chrétien fut Abgar IX, qui abjura l'idolâtrie postérieurement à l'année 202, après son retour de Rome. Mais, avant de devenir religion d'État, le christianisme avait dû prendre racine et s'acclimater en Osrhoène. Ses débuts semblent avoir été modestes; il se propagea d'abord dans la communauté juive, qui était considérée comme étrangère et ne jouissait pas d'une grande considération dans le pays. Parmi les personnages de la cour et les fonctionnaires que les anciens documents nous font connaître, on ne trouve pas un seul nom juif. Les prêtres païens, qui étaient naturellement hostiles

à une religion étrangère, étaient aux honneurs et occupaient le second rang dans l'État, après le pouvoir royal.

Les *Actes de Scharbil*¹ font du grand prêtre d'Édesse un portrait qui paraît être fidèle. Sur le grand autel placé au milieu de la ville, ce pontife préside aux sacrifices offerts en public aux dieux. Il se distingue des autres prêtres par des vêtements richement brodés; un diadème surmonté d'une figurine d'or orne sa tête; tout ce qu'il ordonne est exécuté avec empressement.

Les premiers chrétiens d'Édesse furent certainement des judéo-chrétiens². La légende d'Abgar semble avoir conservé quelque souvenir de leur origine. Addai, l'apôtre de l'Osroène, est originaire de Panéas³; il descend à Édesse chez Tobie, un juif originaire de la Palestine. A la parole d'Addai, les Juifs se convertissent avec la même facilité que les païens et n'hésitent pas à confesser la nouvelle loi religieuse.

La version syriaque de l'Ancien Testament, dite la *Simple*, *Peschito*, témoigne en faveur de cette origine. Les différentes parties de cette version ont certainement été traduites par plusieurs auteurs. Ces

¹ *Anc. Syriac documents* de Cureton, p. 41.

² Comp. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 160. M. Bonnet-Maury a exprimé la même idée dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1887, p. 269-283, mais sans la développer suffisamment.

³ Il est vrai que le nom de cette ville semble avoir été indiqué par la légende de la Véronique. (Voir ci-dessus, p. 107.)

auteurs connaissaient la littérature juive et se sont inspirés pour leurs versions des targoums usités dans les synagogues¹. Ils ont également consulté la version grecque des Septante. D'un autre côté, quelques versets, comme Isaïe, VII, 14, et IX, 5, portent un cachet chrétien incontestable. Cette version n'est donc pas l'œuvre de chrétiens grecs², ni de Juifs³, mais de judéo-chrétiens⁴.

Les Syriens ne savaient rien d'exact sur la genèse de la *Peschîto*. Théodore de Mopsueste déclarait qu'on ignorait quel en était l'auteur⁵. Mais la légende vient toujours combler les lacunes de l'histoire. Selon Jacques d'Édesse⁶, cette version est due à des interprètes qu'Addai et Abgar avaient envoyés dans ce but en Palestine. Ichodad, évêque de Hadath, rapportait que certains livres de l'Ancien Tes-

¹ C'est un point bien établi pour le Pentateuque par Perles, *Meletenuta Peschitaniana*.

² Opinion admise par Hirzel, Kirsch, Gesenius, etc.

³ Selon Perles, *Melet. Peschitaniana*; Prager, *De veteris Testamenti versione quam Peschitto vocant*. M. Baetigen (*Untersuchungen ueber die Psalmen nach der Peschîta*) a montré que les arguments tirés par Prager des titres des *Psaumes* n'ont pas de poids pour la question.

⁴ Dathe, *Psalterium syriacum, pref.* XXV seq.; Nœldeke, *Die Alttestamentliche Literatur*, p. 263. (Comp. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 3^e édit., p. 263; *L'Église chrétienne*, p. 287.)

⁵ In *Sophoniam*, I, 6, dans la nouvelle collection de Mai.

⁶ D'après Moysen bar Képha, cité par l'abbé Martin, *Introduction à la critique du Nouveau Testament*, p. 101; et d'après Barhebraeus dans son commentaire sur le Psaume X. (Voir Lagarde, *Prætermissarum libri duo*, 109, 111; Schreier, *Z. D. M. G.*, XXIX, p. 262 et 280.)

tament avaient été traduits du temps de Salomon, à la demande de Hiram, et que les livres les plus récents, ainsi que le Nouveau Testament, dataient du roi Abgar¹. Enfin Barhebraeus² résume les trois traditions qui avaient cours : 1^o la *Peschito* de l'Ancien Testament datait du temps de Hiram et de Salomon ; 2^o elle avait eu pour auteur le prêtre Asa, quand il avait été envoyé à Samarie par le roi d'Assyrie³ ; 3^o elle avait été faite à l'époque d'Addai et d'Abgar, en même temps que la version du Nouveau Testament.

Il est vraisemblable que la *Peschito* de l'Ancien Testament fut faite vers le milieu du II^e siècle de notre ère à Edesse même⁴.

¹ Voir Asséniani, *B. O.*, III, 1, 211 et suiv.

² Dans la préface de son commentaire intitulé : *Le Magasin des mystères*.

³ Cette tradition est attribuée à Épiphanes de Chypre par Zacharie le Rhéteur ou son interpolateur, dans les *Anecdota syriaca*, de Land, III, p. 11. Dans Épiphanes, éd. Petavius (Paris, 1622, I, p. 23), il est seulement fait mention du prêtre Esdras qui apporta l'Écriture sainte aux Assyriens.

⁴ Méiton de Sardes, mort vers 170 de J.-C., en fait déjà mention sous le nom de *ὁ Σέπος*, dans une scolie sur Genèse XII, 13. (Voir les scolies ajoutées à l'édition romaine [1587] des Septante.) Bardesane connaissait sans doute cette version. (Voir Merx, *Bardesanes von Edessa*, p. 19.) Prager (*De veteris Testamenti syriaca versione*, p. 45) voit dans cette version un ancien Targoum à l'usage des Juifs de l'Orient, dont la partie la plus ancienne, le Pentateuque et les Psaumes, serait de la fin du II^e siècle ou du commencement du I^{er} siècle avant J.-C. Ce targoum aurait été accepté par les Chrétiens vers le IV^e siècle de notre ère, au temps de saint Éphrem. Cette opinion est restée isolée; elle ne tient pas compte de l'élément chrétien dans la *Peschito*.

Vers la même époque, Tatien composait en syriaque, peut-être également à Édesse, l'harmonie des quatre Évangiles intitulée : *Le Diatessaron*¹. Cette harmonie suppose-t-elle l'existence préalable d'une version syriaque des quatre Évangiles séparés? M. Zahn soutient l'affirmative, et il voit cette version dans les fragments découverts et publiés par Cureton en 1858². Dans de nombreux passages, cette version concorde avec le *Diatessaron* de Tatien. M. Baethgen, frappé du caractère harmonistique de certains passages de la version de Cureton, estime que Tatien a composé son livre sur un original grec et que la version de Cureton, faite également sur le grec, a suivi, autant que possible, le *Diatessaron*. Les recherches de ces savants étaient limitées, en ce qui concerne ce dernier livre, à la version arménienne du commentaire qu'en avait fait saint Éphrem. Pour un nouvel examen de la question, on devra tenir compte de la version arabe du *Diatessaron* publiée récemment par le P. Ciasca³.

¹ Zahn (*Forsch. zur Gesch. des Neutestum. Canons, 1. Theil, Diatessaron*) a réfuté l'opinion que Harnack a émise dans *Die Ueberlieferung der griechischen Apologeten* et suivant laquelle le *Diatessaron* aurait été composé en grec. (Comp. Baethgen, *Evangelienfragmente, der griechische Text des Cureton'schen Syrers*, p. 90; et Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 16.) Celui-ci prend pour la composition de ce livre la période comprise entre les années 152 à 173. La Mésopotamie comme lieu de rédaction du *Diatessaron* est indiquée par saint Épiphrane.

² Voir *Remains of a very ancient recension of the four Gospels in Syriac*.

³ *Tatian's Evangeliorum Harmonie* (Rome, 1883).

M. Zahn a montré par de nombreux passages empruntés aux œuvres des premiers pères de l'Église syriaque, Aphraate (en 340) et saint Éphrem (mort en 373), que l'harmonie de Tatien a été en usage jusqu'à Rabboula, évêque d'Édesse (mort en 435), qui en prohiba l'usage dans les églises et les couvents. Dans la pensée de M. Zahn, la version de Cureton aurait éclipsé et fait tomber en oubli le *Diatessaron*. Suivant M. Baethgen, le *Diatessaron* aurait été le seul texte syriaque des Évangiles pendant un siècle. Vers 250, parut la version publiée par Cureton¹. Aphraate la connaissait, quoiqu'il se servît généralement de l'harmonie de Tatien. Environ trente ans plus tard existait à Édesse, à côté du *Diatessaron*, un texte des Évangiles très proche de la *Peschîto* et sorti d'une revision de l'ancienne version de Cureton, qui la remenait à l'original grec, dont elle s'éloignait souvent². La recension de Rabboula, dont parle le biographe de cet évêque

¹ M. Renan (*Histoire des langues sémitiques*, 4^e édit., p. 264) a rejeté l'opinion de Cureton qui voyait dans les fragments retrouvés par lui le texte des *λόγια* dont parle Papias. L'abbé Martin faisait descendre cette version beaucoup plus bas; il croyait retrouver en elle la version de Jacques d'Édesse (mort en 708), mais son hypothèse n'a pas trouvé d'écho.

² Hilgenfeld (*Zeitschr. für Wissenschaft. Theol.*, 1883, p. 119) considérait la *Peschîto* et la version Curetonienne comme indépendantes l'une de l'autre. Mais M. Wildeboer (*De Waarde der Syr. Evang. door Cureton ontdekt en nitgegeven*) a rapproché de nombreux passages qui établissent les rapports existant entre elles. (Comp. Baethgen, *loc. cit.*, p. 55.)

(voir ci-après, chap. x), en la qualifiant de version, ne serait pas la *Peschito* actuelle, puisque saint Éphrem paraît avoir déjà connu celle-ci, mais quelque travail personnel qui, comme tant d'autres du même genre, serait aujourd'hui perdu¹.

Quoi qu'il en soit de ces difficiles questions, on peut tenir pour un fait acquis que, en 170 de notre ère, la Mésopotamie possédait une version syriaque des Écritures².

La première mention des communautés chrétiennes de l'Osrhoène se trouve dans Eusèbe³, dans un passage où il est question du concile de l'Osrhoène tenu vers 197 pour discuter la question pascale. Le terme dont l'auteur se sert, *παρoικία*, laisse entendre que ces communautés étaient déjà organisées en paroisses gouvernées par un directeur qui,

¹ M. Nestle, dans la *Real Encycl.* de Herzog, 2^e édit., vol. XV, 195, admettait que la *Peschito* était plus ancienne que le texte de Cureton et que celui-ci constituait la revision de Rabboula.

² M. Baethgen va trop loin quand il prétend (*loc. cit.*, p. 63, note 1) que la province de Beith-Garnai, à l'est du Tigre et au sud du Zab, avait déjà des chrétiens avant 170. Il cite, à l'appui de sa thèse, Hoffmann, *Auszüge aus syr. Acten pers. Märtyrer*, p. 46, et Noldeke, *Götting. Gelehrte Anzeigen*, 1880, p. 873. Mais l'*Acte des martyrs* publié par M. Hoffmann parle seulement de la légende qui attribuait à Addai et à Mari la conversion de Karkha de Seloukh. M. Noldeke, qui a en vue l'évangélisation d'Addai reportée vers 170 par les critiques, émet comme une hypothèse douteuse (*darf man vielleicht schliessen*) l'idée qu'une communauté chrétienne se serait établie dans ce pays vers 170. Nous avons vu plus haut (p. 240, note 1) que la prétendue évangélisation par Addai, des provinces du Tigre, n'était qu'une extension de la légende.

³ *Hist. eccl.*, V, 23, 2 et 3.

s'il n'avait pas le titre d'évêque, en exerçait les fonctions¹.

Vers le milieu du II^e siècle, les Marcionites et les Valentinien, et peut-être encore d'autres sectes gnostiques, comptaient des adeptes à Édesse. Avec Bardesane surgit une nouvelle hérésie de même nature.

Bardesane, ou plus exactement Bar Daiçân², ܒܪ ܕܝܥܢ, naquit à Édesse le 11 juillet 154³, sans doute de parents païens. Il reçut une éducation soignée et fut le camarade d'enfance du prince qui devint plus tard le roi Abgar IX, et dont il resta l'ami⁴. Suivant Barhebraeus⁵, il devint chrétien et fut baptisé après avoir abjuré le paganisme dans lequel il avait été élevé par un prêtre de Mabboug. Saint Éphrem, saint Épiphanes et tous ses adversaires le représentent comme un génie éminent; poète séduisant, habile dialecticien, il brilla dans toutes les connaissances humaines cultivées de son

¹ Selon le *Libellus synodicus*, Mansi, *Conc.*, I, 727 et 728, il y aurait eu deux conciles en Mésopotamie, l'un comprenant les évêques de l'Osroène et de l'Adiabène, et l'autre composé de dix-huit évêques de la Mésopotamie proprement dite. Mais ces données doivent être rejetées comme erronées, car la division de la Mésopotamie en deux provinces ne date que de l'empereur Constance. (Voir ci-dessous, p. 91, et Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 14.)

² Suivant Barhebraeus, *Chron. eccl.*, I, 45, il avait reçu ce nom, parce qu'il était venu au monde sur les bords du fleuve Daiçân.

³ *Chronique d'Édesse*, dans Assemani, *B. O.*, I, p. 389.

⁴ Saint Épiphanes, *Hæres.*, LVI, 1.

⁵ *Loc. cit.*, *supra*, note 2.

temps. Il combattit le paganisme et écrivit contre le dualisme de Marcion, mais il demeura attaché au gnosticisme. Sa doctrine présente de nombreux points de contact avec le système des Valentinien^s, quoiqu'elle dénote une conception plus élevée de la divinité¹.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici le beau portrait que M. Renan en a tracé dans son *Marc-Aurèle*, p. 436-439 : « C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un homme du monde, riche, aimable, libéral, instruit, bien posé à la cour, versé à la fois dans la science chaldéenne et dans la culture hellénique, une sorte de Numénius, au courant de toutes les philosophies, de toutes les religions, de toutes les sectes. Il fut sincèrement chrétien; ce fut même un prédicateur ardent du christianisme, presque un missionnaire, mais toutes les écoles chrétiennes qu'il traversa laissèrent quelque chose dans son esprit; aucune ne le retint. Seul, Marcion, avec son austère ascétisme, lui déplut tout à fait. Le valentinianisme, au contraire, dans sa forme orientale, fut la doctrine à laquelle il revint toujours. Il se complut aux syzygies des éons et nia la résurrection de la chair. L'âme, selon lui, ne naissait ni ne mourait; le corps n'était que son instrument pas-

¹ Voir Hahn, *Bardesanes gnosticus Syrorum, primus hymnologus*, 1819; Mers, *Bardesanes von Edessa*, 1863; Hilgenfeld, *Bardesanes der letzte Gnostiker*, 1864; Langlois, dans les *Histor. græc. fragmenta*, de Didot, t. V, p. 63 et suiv.; Hort, dans le *Dict. of christ. biography*.

sager. Jésus n'a pas eu de corps véritable; il s'est uni à un fantôme. Il semble que, vers la fin de sa vie, Bardesane se rapprocha des catholiques; mais, en définitive, l'orthodoxie le repoussa. Après avoir enchanté sa génération par une prédication brillante, par son ardent idéalisme et par son charme personnel, il fut accablé d'anathèmes; on le classa parmi les gnostiques, lui qui n'avait jamais voulu être classé. »

On ne possède à peu près rien de ses écrits, si l'on excepte le traité sur le destin que la tradition lui attribue. Eusèbe a donné de longs extraits de ce traité dans le 6^e livre de sa *Præparatio evangelica*. Cureton en a retrouvé et publié le texte syriaque en tête de son *Spicilegium syriacum* sous le titre de *Livre des lois des pays*, qu'il a dans le manuscrit syriaque. Ce texte est vraisemblablement l'original lui-même. La forme donnée à cet opuscule, qui contient le récit d'un entretien philosophique de Bardesane avec ses élèves, ne permet guère de considérer ce maître comme l'ayant écrit ou dicté. Les disciples y parlent à la première personne, le maître n'y figure qu'à la troisième. C'est donc l'un de ceux-là, peut-être Philippe qui était au nombre des auditeurs, qui a dû rédiger cet écrit. Mais s'il n'est pas de Bardesane lui-même, il rend exactement sa pensée et ses paroles. Bardesane y défend le libre arbitre et condamne le fatalisme astrologique des Chaldéens; il ajoute d'intéressants détails sur les lois et les mœurs des pays, qui semblent en dehors du sujet,

mais qui ont valu au livre le titre qu'il porte dans l'édition de Cureton.

Bardesane composa un traité astronomique dont nous ne possédons qu'un court extrait conservé dans la lettre de Georges, évêque des Arabes¹.

Il passe aussi pour être l'auteur d'un livre d'histoire ou de mémoires sur l'Inde², qu'il aurait rédigés sur les indications d'une ambassade indienne de passage à Édesse, laquelle se rendait auprès de l'empereur Héliogabale. Ces mémoires auraient servi, dit-on, à la rédaction du *Livre des lois du pays*³. En outre, il aurait écrit une histoire de l'Arménie dont Moïse de Khorène fit usage⁴.

Selon Moïse de Khorène, II, 63, il ne passa pas sa vie entière à Édesse. Il parcourut l'Arménie dans le désir de la convertir au christianisme, mais, ayant échoué dans cette tentative, il se retira dans un château fort appelé Anium, où il écrivit son his-

¹ Dans le *Spicilegium syriacum*, de Cureton, p. 21.

² Porphyre, *De abstinentia*, IV, 17, et *De Styge*, cité par Hahn, *Bardesanes gnosticus*, 25, note 12.

³ Dans le passage de Porphyre, mentionné plus haut, l'empereur romain est appelé à Ἀντωνῖνος, c'est-à-dire « Héliogabale ». (Comp. ci-dessus, p. 259, note 3.) Eusèbe (*Hist. eccles.*, IV, 30) croit que le *Traité sur le destin* était dédié à Antonin : « πρὸς Ἀντωνῖνον βασιλέατος περὶ τιμωρίας διόλογος.

⁴ Comp. Langlois, *Histor. grecor. fragmenta*, éd. Didot, V, p. 63 et suiv. M. Benan, dans *Marc-Aurèle*, p. 433, note 3, pense que l'auteur des *Mémoires de l'Inde* et de l'*Histoire de l'Arménie* était différent de notre Bardesane, et que c'était sans doute un Bardesane de Babylone.

toire dans le repos de la solitude et où il finit ses jours¹.

Aussi grand poète que profond philosophe, il inventa la poésie syriaque dont il se servit dans ses homélies et ses hymnes. A l'exemple de David qui fit cent cinquante psaumes, il composa, dit-on, cent cinquante hymnes. C'est dans ces poésies qu'il développait ses idées religieuses et philosophiques et qu'il réfutait les systèmes des autres sectes. Il réussit tellement dans ce genre que saint Éphrem, pour le combattre deux siècles plus tard, ne crut pas mieux faire que de lui emprunter ses propres armes; il composa dans ce but des hymnes et des homélies poétiques. C'est par ce Père de l'église syriaque que nous sont parvenus quelques fragments des poésies du célèbre gnostique².

Bardesane mourut en 222, à l'âge de soixante-huit ans³.

La réputation qu'il s'était acquise pour ses connaissances astrologiques le fit considérer comme adonné aux sciences occultes. On lui attribua l'invention d'un alphabet mystique et artificiel, qui fut appelé de son nom *alphabet bardesanien*, mais qui est certainement d'origine juive⁴.

¹ Cf. Barhebræus, *Chron. eccles.*, I, 47.

² Voir S. Ephræmi *Opera syr.*, t. II, hymne 53, p. 553; 55, 557; et un hymne dans les *Actes syr. de saint Thomas*, Wright, *Apocryphal Acts*, p. 274; Lipsius, *Die Apoc. Apostelgeschichte*, I, 292 et suiv.

³ Voir Barhebræus, *Chron. eccles.*, I, 47.

⁴ Voir Rubens Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 12.

Son fils Harmonius, après avoir fait ses études à Athènes, à ce que l'on rapporte, continua son enseignement à Édesse. Il excella dans la poésie et dépassa même son père par la séduisante harmonie de ses hymnes.

Outre son fils, Bardesane laissa des disciples qui répandirent sa doctrine. Cependant la secte gnostique que l'on désigna sous le nom de Bardesanites ne s'étendit pas au delà de la Syrie et, dans ce pays même, ne jeta pas des racines profondes. On ne voit pas qu'elle fut un obstacle à l'expansion du christianisme orthodoxe. Peut-être, au contraire, fut-elle pour lui un aiguillon qui le fit sortir de l'ornière étroite où il était enlisé à Édesse, et elle l'engagea à se rattacher à l'église d'Antioche.

A Harran, le gnosticisme de Bardesane ne fit guère plus de progrès, car la majorité des habitants resta longtemps encore adonnée aux pratiques du sabéisme. Et cependant les Harraniens auraient pu s'accommoder plus facilement de ses théories que les prosélytes des apôtres du Christ.

Néanmoins les livres de Bardesane et de ses disciples acquirent une célébrité qui se maintint pendant plusieurs siècles. Ils furent l'objet des réfutations ardentes des Pères qui écrivirent contre les hérésies. L'hérésie de Bardesane ne fut entièrement extirpée d'Édesse qu'au v^e siècle sous Rabboula. (Voir chap. x, ci-après.)

Au commencement du m^e siècle se produit dans l'Église d'Édesse un profond changement. Jusqu'alors

cette église ne comptait qu'un petit nombre de judéo-chrétiens. Nous la voyons à ce moment-là recevoir une grande extension. Le roi et les personnages de la cour se convertissent au christianisme. Palout, évêque d'Édesse, reçoit l'imposition des mains de Sérapion d'Antioche. Par cet acte, l'Église de l'Osrhoène rompt les liens qui la rattachaient à la Palestine et se déclare fille de l'Église hellénique. En ce sens Palout est véritablement le premier évêque d'Édesse, comme le disent les *Actes de Barsanuya*¹. Addai et Aggai sont sans doute des personnages réels et ils ont dirigé l'Église pendant la seconde moitié du II^e siècle², mais ils appartiennent aux temps anciens. Le III^e siècle avec Palout inaugure une nouvelle époque de l'histoire de l'Église d'Édesse.

Ce changement ne s'opéra pas sans résistance de la part de l'ancienne communauté chrétienne, demeurée fidèle à ses institutions. Les Chrétiens d'Édesse, qui acceptèrent l'autorité de l'Église d'Antioche, formèrent d'abord un groupe à part, distinct des judéo-chrétiens qu'ils n'absorbèrent qu'après un temps assez long. Ceux-ci les appelaient *Paloutéens*, et marquaient par ce terme la distance qui les séparait d'eux³.

¹ *Ancient Syriac documents* de Cureton, p. 72.

² Comp. Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 145 et suiv.

³ Suivant saint Éphrem, dans une lettre de Jacques d'Édesse, adressée à Jean le Stylite. (Voir Wright, *Catal. of the Syr. ms.*,

La seconde moitié du II^e siècle marque l'essor de la littérature syriaque dont Édesse fut un des foyers les plus actifs pendant l'époque des Sassanides. Cet essor coïncide avec la direction vers les études religieuses qu'imprime aux esprits l'extension du gnosticisme et du christianisme en Mésopotamie. L'influence de ces études donne, dès ce moment, à la littérature syriaque le caractère ecclésiastique qu'elle conservera jusqu'à la fin.

« Ce que Bardesane fut sans contestation, dit M. Renan¹, c'est le créateur de la littérature syriaque chrétienne. » Il créa surtout la poésie syriaque, qui, après lui, fut cultivée avec succès par son fils Harmonius et, dans les siècles postérieurs, par différents Pères de l'Église syrienne : saint Éphrem, Balai, Jacques de Saroug, Isaac d'Antioche, etc. Mais quelque retentissement qu'aient eu ses œuvres, elles n'auraient pas suffi à faire de l'idiome édessénien ce qu'il fut, la langue classique de tous les Syriens depuis la Méditerranée jusqu'au delà du Tigre. La version syriaque de la *Peschito* et le *Diatessaron* de Tatien, qui jouissaient de l'autorité de livres canoniques, eurent bien plus de part dans ce phéno-

p. 600, et *Journal of sacred Literature*, 1876, p. 430.) Ce nom, selon saint Éphrem, était donné aux chrétiens par les hérétiques. M. Zahn (*Tatian's Diatessaron*) entend par ces hérétiques les Marcionites. Il est bien plus naturel d'entendre toutes les sectes dissidentes qui ne reconnaissaient pas l'autorité d'Antioche, gnostiques ou judéo-chrétiennes.

¹ *Marc-Aurèle*, p. 442. (Comp. *Histoire des langues sémitiques*, 4^e édit., p. 261.)

mène que les traités de Bardesane qui ne tardèrent pas à être combattus comme hérétiques.

Nous avons vu plus haut que la version de la *Peschito* et le *Diatessaron* de Tatien existaient en Syrie à l'époque même de Bardesane. Mais alors même que l'on contesterait cette date qui semble acquise, il resterait encore l'œuvre du célèbre gnostique pour nous montrer que la langue littéraire était arrivée à Édesse, à la fin du II^e siècle, au degré de perfection qu'elle ne devait plus dépasser. Telle elle était à ce moment-là, telle nous la retrouvons dans les siècles suivants. Le *Livre des lois des pays*, qui, s'il n'est pas de Bardesane lui-même, émane sûrement de son école, ne laisse subsister aucun doute à cet égard. Cette perfection n'a pas été atteinte d'un seul coup; elle suppose une culture antérieure et un développement progressif, dont malheureusement nous ne savons à peu près rien.

Les monnaies à légende syriaque de Ma'nou et de Wâël ont été frappées entre 160 et 165. (Voir ci-dessus, p. 211.) C'est vers la même époque aussi que M. Sachau place la plus ancienne des inscriptions d'Édesse qu'il a publiées en 1882¹. Mais l'inscription du sarcophage de la princesse Çaddan, trouvé dans le tombeau d'Hélène auprès de Jérusalem, nous reporte au I^{er} siècle. La première ligne de cette inscription est en caractères très voisins de l'estrangélo et renferme le mot *ܠܠܗܐ* qui est sy-

¹ Dans la *Zeitsch. der deut. morg. Gesell.*, XXXVI, 145.

riaque. L'histoire des alphabets néo-araméens nous permet, d'un autre côté, de jeter un coup d'œil sur l'origine de la littérature syriaque. Tandis que, pendant les derniers siècles qui précèdent l'ère chrétienne, les transformations de l'ancien caractère araméen suivaient en Babylonie et dans les provinces du Tigre leur voie à part, elles aboutissaient dans les contrées cis-euphratiques à des alphabets particuliers que l'on désigne sous les noms de nabatéen, palmyrénien et hébreu carré. C'est à cette branche que se rattachent directement l'estrangélo et le caractère syro-palestinien si proche de celui-ci et qui nous a été conservé dans un évangélaire et dans des hymnes. Il est digne de remarque que l'inscription d'Édesse, dont nous avons parlé plus haut, renferme des lettres nabatéennes, ∇ \mathcal{U} \mathcal{J} = α Δ α ; la lettre \mathcal{X} = ∞ affecte une forme qui se retrouve dans les inscriptions du Sinaï; les autres caractères sont conformes au type estrangélo. Excepté dans le mot \mathcal{U} , les lettres sont isolées. Cette inscription est bilingue; on est surpris de la voir accompagnée, à cette époque reculée (2^e moitié du II^e siècle), d'une inscription grecque qui en reproduit littéralement la teneur. La seconde des inscriptions de M. Sachau¹ est gravée sur l'une des deux colonnes de la citadelle; elle appartient à la dernière période du royaume d'Édesse, entre 206 et 216. Les caractères de cette inscription sont de l'estrangélo pur.

¹ Z. D. M. G., XXXVI, p. 153.

M. Pognon a copié dans les ruines de Palmyre une inscription dont les lettres se rapprochent beaucoup de l'ancien alphabet syriaque¹.

Il y a là, à nos yeux, des indices suffisants d'une influence de la Syrie sur la formation de la littérature édessénienne, influence qui se trahit encore dans la version de la *Peschioto* et dans le *Diatessaron* de Tatien. Cette littérature fut, d'un autre côté, tributaire de la littérature chaldéenne, comme le remarque M. Renan² : « Une observation qui, ce me semble, n'est pas sans importance, dit-il, c'est que Bardesane se rattache directement à l'école chaldéenne, comme le prouvent ses écrits et surtout les réfutations de saint Éphrem. Ceci me confirme dans l'idée qu'il faut chercher en Chaldée l'origine de la littérature syriaque et que cette littérature n'est autre chose que le prolongement de la littérature nabatéenne. »

Suivant une tradition qui nous a été conservée par Hassan bar Bahloul³ (fin du x^e siècle) et par Abdischo⁴, métropolitain de Nisibe (fin du xii^e siècle), l'invention de l'estrangélo était attribuée à Paul bar 'Anqâ, l'Édessénien, auquel elle avait été révélée par un don du ciel en l'honneur des Évangiles et pour en faciliter la lecture. Nous ne savons quelle foi il faut ajouter à cette tradition, ni quel était ce Paul

¹ Voir *Journal asiatique*, juin 1884, p. 559.

² *Histoire des langues sémitiques*, 4^e édit., p. 259.

³ Voir *Bar Bahlulis Lexicon syriacum*, I, 216, 1.

⁴ Voir Paul de Lagarde, *Prætermisorum libri duo*, 96, 3.

bar 'Anqâ d'Édesse. L'origine édessénienne de ce caractère doit cependant être acceptée comme très probable. A la fin du VIII^e siècle, cette écriture était tellement altérée que Jean de Cartemin dut la reconstituer d'après les anciens manuscrits pour les copies de la Bible. C'est probablement alors qu'elle reçut le nom d'*estrangélo*, c'est-à-dire écriture des Évangiles, par opposition à l'écriture cursive appelée *Serṭa*¹.

¹ Voir Rubens Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 7.

(La suite au prochain cahier.)

LE
TRAITÉ DES RAPPORTS MUSICAUX
OU
L'ÉPÎTRE À SCHARAF ED-DÎN,
PAR SAFI ED-DÎN 'ABD EL-MUMIN ALBAGHDÂDÎ,
PAR
M. LE BARON CARRA DE VAUX.

Le désir de connaître la théorie de la musique arabe ne pouvait manquer de se manifester après que le *Livre des Chansons* d'Abûl-Faradj Alisbahâni, le célèbre *Kitâb el-aghâni*, eut été mis en lumière, au commencement du siècle. Ce précieux recueil, qui venait se placer au premier rang parmi les productions littéraires des Arabes, révélait le rôle important qu'avait eu la musique dans la plus brillante période de leur civilisation; il faisait sentir combien il serait utile pour l'érudition moderne d'acquérir une connaissance exacte des conditions de l'art à cette époque. Une telle étude n'était pas seulement conseillée par tout l'ensemble du livre qu'elle eût permis de mieux pénétrer; elle était commandée à celui qui voulait en avoir une connaissance complète, par les termes musicaux qu'il contient, signes

de modes, de notes, de rythmes, jusque-là incompris. Kosegarten, élève de S. de Sacy, se donna la tâche de publier en entier le *Kitâb el-aghâni*, tâche énorme qu'il ne put achever. Il avait jugé qu'une théorie de la musique arabe serait à cette œuvre une introduction nécessaire, et il l'avait placée en tête de son premier volume, le seul paru, en 1840¹. Kosegarten avait puisé aux bonnes sources. Si l'on néglige deux livres qui lui ont été d'un faible secours : le *Livre des intentions mélodiques*, par 'Abd el-Qâdir², et le *Livre des périodes*, par Khosrou ibn 'Abd Allah, l'un persan, l'autre ture, sa longue étude est tout entière faite d'après Abû Nasr Alfârâbi, non moins excellent musicien que philosophe renommé, mort en 339 de l'hégire (950 de J.-C.), auteur d'un traité sur les sons, leur nature, leurs intervalles, leurs variations avec les longueurs des cordes, sur les instruments et les rythmes. Le travail de Kosegarten a posé les bases de tout travail ultérieur sur l'histoire de la musique arabe. Son auteur en eût tiré grand parti en éditant le *Kitâb el-aghâni*. Il n'a pas tout fait cependant; il a laissé des termes obscurs; sa constante préoccupation de montrer, avec Alfârâbi, dans quelle étroite dépendance est la musique arabe vis-à-vis de la musique grecque, et de rapporter les notions arabes à des notions modernes, par l'intermédiaire

¹ *Alii Ispahanensis Liber cantilenarum magnus*, éd. J. G. L. Kosegarten, Greifswald, 1840.

² Cet 'Abd el-Qâdir, postérieur à Saïï ed-Dîn, tire plusieurs définitions de l'épître à Scharaf ed-Dîn.

sont encadrés de raies droites ou circulaires tracées à l'encre rouge, plus ou moins soigneusement. Ce manuscrit est en bon état, et tout porte à croire qu'il est une copie fidèle de l'original. Il est accompagné de quelques gloses marginales et précédé d'une courte pièce de vers en langue turque.

Voici l'économie du traité de Safi ed-Din. L'ordre qui y est suivi semble être commun à tous les documents du même genre; il plaît d'ailleurs à la raison. Un premier chapitre fournit les notions physiques sur la nature du son et les conditions dans lesquelles il est produit. Le second chapitre s'occupe des intervalles, définis par les rapports entre les deux sons qu'ils séparent. Il y a des intervalles qui ont des noms; il y en a qui sont consonants, d'autres dissonants, bien que les deux sons soient toujours successifs; jamais il n'est question d'accord. On compose entre eux et trois à trois, dans le troisième chapitre, les intervalles étudiés dans le deuxième. La réunion de trois intervalles définis par quatre sons est appelée « genre de modulation », et ce genre, qui forme la base de la musique arabe, n'est autre que le tétracorde antique. Dans le chapitre suivant, les genres sont à leur tour groupés entre eux; ils donnent naissance à des périodes ayant ordinairement huit ou quinze sons et s'étendant sur une ou deux octaves; avec elles s'achève le système mélodique des Arabes, et de leur nom (كَوْز), la science de la musique a pris le sien : « science des périodes » (عِلْمُ الْأَقْوَارِ). En expo-

sant ces combinaisons de sons et d'intervalles, l'auteur est amené à donner la description des différents instruments; mais il n'en décrit avec détail qu'un seul : le luth. Enfin la théorie de la rythmique, complètement détachée de tout ce qui précède, car ce que nous appelons aujourd'hui la phrase musicale est inconnu dans ce système, occupe un cinquième et dernier chapitre. L'analyse dans laquelle nous allons maintenant entrer est détaillée; elle équivaut presque à une traduction. Nous l'avons cependant préférée à une traduction stricte, pour pouvoir supprimer la plupart des tableaux, et afin d'atteindre, en usant de plus de liberté dans l'exposition et le style, à un maximum de clarté. On ne saurait négliger rien de ce qui peut contribuer à rendre plus accessible un sujet aride, tout de nomenclature et de chiffres. Encore notre propre travail ne dispensera-t-il pas ceux qui nous liront d'un effort d'attention soutenue.

I

« Le cheïkh, l'imâm, le savant, l'excellent auteur Abû Nasr Alfârâbi, — dit Safi ed-Din Albaghâdî, — énonce les propositions suivantes :

« Dans le choc de deux corps, il arrive que le corps choqué s'enfonce sous celui qui le frappe s'il est plastique, lui livre passage s'il est liquide, ou suive son mouvement sans résistance aucune. Dans tous ces cas, aucun son n'est produit dans le corps choqué.

